LE LIVRE DU DIVAN

MAURICE DE GUÉRIN

UNIVERSITY OF ARIZONA
39001008038443

ŒUVRES

II

CORRESPONDANCE

ÉTABLISSEMENT DU TEXTE ET INTRODUCTION
PAR HENRI CLOUARD

PARIS
LE DIVAN
37, Rue Bonaparte, 37

MCMXXX

Digitized by the Internet Archive
in 2023

https://archive.org/details/unset0000unse_z4k2

ŒUVRES
DE
MAURICE DE GUÉRIN
II

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

G93
1930
V.2

CORRESPONDANCE

A SES SŒURS

Paris, 6 octobre 1824.

Mes très chères sœurs [1],

Je suis installé au collège [2] et bientôt je serai parisien. Mais j'aurai beau le devenir que je ne vous oublierai jamais. Mon éloignement ne fera qu'augmenter l'amour que j'ai pour vous (s'il peut l'être), c'est tout à la fois une douleur et un plaisir de penser à vous : une douleur parce que je suis séparé de vous pour longtemps, et un plaisir parce que je sais que vous pensez aussi à moi. Voilà toute ma consolation de ces premiers jours où je m'ennuie un peu, car c'est le sort de tous les nouveaux. Que je serais content si je pouvais vous revoir l'année prochaine ! Quelle serait ma joie en vous embrassant, mais il n'y a pas de plaisir sans épine.

1. Cette lettre date de son arrivée à Paris (à 14 ans).
2. Stanislas.

Vous connaissez aussi bien que moi cette épine, c'est qu'il y en a pour longtemps. Vous ne tarderez pas à recevoir quelque petit cadeau de moi qui ne sera peut-être que la plus petite expression de l'amour et de l'attachement que je vous porte : faites une embrassade à Erembert ; dites-lui que je l'aime autant que vous et qu'il soit persuadé de mon sincère attachement pour lui, avec lequel je suis votre très attaché frère.

A SA SŒUR EUGÉNIE

Paris, 28 octobre 1824.

Ma chère Eugénie,

Si jamais j'ai été heureux, si dans ma vie j'ai ressenti quelque plaisir, cela a été en lisant ta lettre, qui certainement ne m'a pas fait moins de plaisir que ne t'en a fait la mienne. Je vais, selon tes vœux, te faire la description de Paris. Je ne pourrais t'exprimer quel fut mon étonnement lorsque j'arrivai : je me croyais transporté dans un nouveau monde. Ce n'est que voitures, que chevaux, que gens qui vont, qui viennent, un bruit

à casser la tête. Enfin je puis t'assurer que Boileau n'a pas exagéré dans la satire des embarras de Paris. Combien de fois ne me suis-je pas arrêté des heures entières pour laisser passer les charrettes. En ne considérant Paris que sous ce rapport, c'est une ville insupportable. Le premier jour je vis les Tuileries et le Musée royal. C'est une salle où il y en a deux ou trois cents comme celle du Cayla. Dans la première sont les statues parmi lesquelles on remarque la statue équestre de Henri IV qui a servi de modèle à celle qui est sur le Pont-Neuf. Ensuite viennent les tableaux dont je ne me sens pas la force de te faire la description. Je fus voir ensuite le jardin des plantes. J'ai vu là toute espèce d'animaux, des cerfs, des chevreuils, des autruches, des mouffles, des aigles, des singes, des biches, des cygnes d'une blancheur à éblouir, un énorme éléphant. J'ai vu aussi l'ours Martin, des ours de Sibérie, un superbe lion. J'ai vu ensuite les plus beaux édifices : Sainte-Geneviève, Saint-Sulpice, le dôme des Invalides, le pont d'Austerlitz qui est de fer. Reste encore à voir beaucoup de choses, entre autres le Cabinet d'histoire naturelle. Du reste j'ai vu et j'ai été au pied de la fameuse colonne qui est au milieu d'une place superbe. J'ai vu la façade du Louvre

et les dehors de l'appartement du roi et du duc de Bordeaux. Tout cela est fort beau à voir, mais je l'aurais vu avec bien plus de plaisir si j'eusse pu le voir avec toi ; en admirant toutes ces merveilles, je me disais : Eugénie est dans les bois et moi je suis ici... cette idée empoisonnait le plaisir que je ressentais.

Je te prie de m'envoyer par Armand d'Huteau tes cheveux ainsi que ceux de Mimi que j'oubliai de prendre à mon départ. Fais-le, je t'en prie, ils me rappelleront toujours à ton souvenir, quoique je n'aie pas besoin de çà pour penser à toi, et je dirai en les voyant : Voilà les cheveux de *tuio*. Et peut-être que *tuio* considère à présent les miens. Adieu, ma chère Eugénie, sois persuadée que je t'aime toujours.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

A SON PÈRE

Paris, janvier 1828.

Sept ans se sont écoulés depuis que je suis sorti de la maison paternelle ... et que je n'ai eu le bonheur de vous embrasser au premier de l'an ; quel changement, quelle révolution dans les

idées et dans la raison opèrent ces années qui sont comme le passage de l'enfance à l'adolescence! C'est alors qu'on commence à regretter ce premier âge de la vie, où par une heureuse imprévoyance l'enfant renfermé dans le moment présent ne va pas réveiller dans le passé des souvenirs cruels ou se créer des maux dans l'avenir ; il n'a pas encore franchi l'horizon qui borne sa vue, une inquiète curiosité ne le porte pas à s'informer de ce qu'il y a au delà, et il est heureux parce qu'il ne connaît que ceux qu'il aime et dont il est aimé. Mais, étrange bizarrerie de l'homme ! ou plutôt fatale destinée qui l'a condamné au malheur ! Quand il est heureux, il ignore son bonheur, et ce n'est que lorsque les premières atteintes de la douleur l'avertissent qu'il s'est enfui, qu'il l'aperçoit, mais déjà loin de lui, et qu'il fait des efforts pour ressaisir ce qui lui a échappé pour toujours. Telle est, mon cher papa, la situation de l'homme lorsqu'aux premières lueurs de la raison naissante, il commence à voir les choses sous leur véritable jour ; peu à peu l'illusion de l'enfance se dissipe, les décorations changent, les personnages ne sont plus les mêmes, et il se trouve transporté comme par enchantement dans un pays inconnu et sur un nouveau théâtre où il faut qu'il fasse un nouvel appren-

tissage de la vie. Voilà, mon cher papa, ce que j'ai à peu près éprouvé depuis que je vous ai quitté. Telle est l'histoire de mes sentiments qui ont dû être aussi les vôtres quand vous étiez à l'âge où je suis. Dans ce moment critique, votre sagesse ne vous a pas abandonné, elle vous a soutenu dans ce nouveau chemin de la vie où l'on grimpe plutôt qu'on ne marche ; puisse-t-elle aussi m'accompagner dans ce pénible voyage. Puissè-je dans la recherche du bonheur, comme Télémaque cherchant Ulysse, être accompagné de Minerve, et soutenir dignement comme lui le nom et les vertus de mon père ; puissè-je aussi après avoir erré sur la terre et la mer, après avoir visité les cours des rois, après avoir admiré les merveilles des pays étrangers, et avoir échappé aux périls de l'île de Calypso comme aux dangers de la guerre, puissè-je regagner mon humble Ithaque, revoir les poiriers de Laërte et reconnaître mon père chez le fidèle Eumée ! Voilà, j'espère, mon cher papa, assez de raisonnements et de philosophie ; il est temps d'en venir au fait, car je crois que pour vous dire que je vous aime, j'ai fait comme Petit-Jean qui pour en venir au chapon commençait par dire :

Quand je vois le soleil et quand je vois la lune...

Et il me semble vous entendre dire : Quand aura-t-il tout vu ? Voyons maintenant ce qui est important et nécessaire. Je n'entrerai pas dans de grands détails sur ma santé, je vous dirai en un mot qu'elle est toujours florissante. Quant à la classe, je suis, vous savez, en rhétorique, j'y tiens le même rang que dans les précédentes c'est-à-dire dans les six premiers.

A SES SŒURS

7 août 1828.

Mes chères sœurs,

Je pourrais vous reprocher la même chose qu'à papa, mais je n'ai pas aujourd'hui le dessein de vous gronder ; je veux vous écrire comme quelqu'un qui vous aime bien et qui ne vous a pas écrit depuis longtemps et qui ne vous a pas vues depuis quatre ans. Oui, voilà quatre ans que je suis ici, et ces années m'ont fait faire plus de progrès dans la vie que les quatorze ans que j'avais lorsque je suis parti ; mais pardonnez-moi, j'allais vous faire des réflexions à l'infini, car j'ai toujours le malheur d'oublier qu'une lettre n'est pas un traité de morale,

mais une conversation gaie et vive où l'on dit ce qui peut désennuyer et amuser le lecteur. Mais d'un autre côté, comme je suis peu versé dans le monde, et que la vie régulière et retirée du collège ne me met pas dans le cas d'éprouver ces accidents singuliers, ces aventures plaisantes qu'on rencontre si souvent dans la société, je ne puis guère vous faire part que des réflexions qui m'occupent. Je pourrais à la vérité vous faire part des événements politiques, mais sans doute je ne vous apprendrais rien de nouveau. Et quand même vous n'en seriez pas instruits, à quoi bon vous attrister en vous apprenant tout ce qui afflige les gens de bien ? Je reviens donc à moi et je ne sortirai pas du petit monde que je me suis créé et dans lequel je voyage tous les jours. Vous pouvez d'autant mieux vous figurer ce que c'est que ce petit monde, que vous vivez comme moi dans la solitude ; mais avec cette différence que je fais quelquefois des excursions dans le monde où s'agitent les hommes et que j'en rapporte des vues, des réflexions que ne peut pas vous offrir la vue journalière des champs et des bois. Mais si, d'un côté, j'ai l'avantage de pouvoir étudier les hommes sur ce théâtre où chacun joue son rôle avec plus ou moins d'habileté, si je puis contempler à la fois

les deux extrêmes de l'humanité depuis le mendiant assis au coin de la borne et présentant son écuelle jusqu'au souverain traînant après lui toute la pompe de la grandeur, je suis privé d'une jouissance qui me semble bien préférable, c'est celle que présente le spectacle de la nature que vous avez tous les jours sous les yeux. Ici je ne la vois que défigurée par l'art qui s'efforce en vain de l'imiter, et qui l'enlaidit en voulant la plier à ses caprices. Mais vraiment je serais bien ingrat si je ne vous envoyais de Paris que ces tristes réflexions ; il faut que je vous donne un gage de mon amitié pour mille que j'ai reçus de vous. Je vous envoie par M. Raynaud un poète assez analogue à mon caractère et mes réflexions et qui le sera aussi, je crois, aux vôtres ; veuillez donc bien, mes chères sœurs, accepter l'offre que je vous fais des « Méditations poétiques » de Lamartine et le garder comme un souvenir de mon amitié et de ma reconnaissance.

A M. L'ABBÉ BUQUET

Préfet des études au collège Stanislas

[Paris, 1828.]

Monsieur,

Je vous dois toute ma confiance comme à mon meilleur ami, et c'est vers vous que ma pensée s'est tournée aussitôt que j'ai cherché dans mes peines celui qui pourrait les adoucir ; mais une mauvaise honte m'a saisi. J'ai été peut-être vingt fois sur le point de me lever et d'aller vous exposer toutes mes misères, mais une réflexion soudaine m'arrêtait et me faisait dévorer mon mal en silence. Enfin j'ai ouvert la bouche, mais c'est tout ce que j'ai pu faire ; quelques paroles confuses me sont échappées, ma langue est demeurée liée et une timidité invincible ou plutôt une espèce de confusion m'a empêché de m'expliquer davantage. Mais votre bonté m'encourage et me fait surmonter cette répugnance que j'avais à vous faire l'histoire de mes sentiments. Je vais donc la commencer, quoique, dans le moment même où j'écris, ma plume s'arrête quelquefois, et que je doute encore si je dois commencer mon récit.

Vous connaissez ma naissance : elle est

honorable, et voilà tout ; car la pauvreté et le malheur sont héréditaires dans ma famille, et la plupart de mes parents sont morts dans l'infortune. Je vous le dis, parce que je crois que cela peut avoir influé sur mon caractère. Pourquoi le sentiment du malheur ne se communiquerait-il pas avec le sang, puisqu'on voit des pères transmettre à leurs enfants des difformités naturelles ? Mes premières années furent extrêmement tristes. A l'âge de six ans, je n'avais plus de mère. Témoin des longs regrets de mon père, souvent environné de scènes de deuil, je contractai peut-être alors l'habitude de la tristesse. Retiré à la campagne avec ma famille, mon enfance fut solitaire. Je ne connus jamais ces jeux ni cette joie bruyante qui accompagnent nos premières années. J'étais le seul enfant qu'il y eût dans la maison, et lorsque mon âme avait reçu quelque impression, je n'allais pas la perdre et l'effacer au milieu des jeux et des distractions que m'eût procurés la société d'un autre enfant de mon âge. Mais je la conservais tout entière ; elle se gravait profondément dans mon âme et avait le temps de produire son effet.

Mon père jetait en même temps dans mon cœur ces sentiments de religion qui n'en ont jamais été effacés ; et les scènes

de la mort que j'aimais à aller contempler dans les chaumières à la suite du curé de la paroisse, qui était en même temps mon précepteur, m'instruisaient de la brièveté et de la fragilité de la vie à l'entrée même de la carrière. Ainsi, sans avoir vécu dans le monde, j'en étais déjà désabusé, tant par ce que j'entendais dire à mon père que par ma jeune expérience. J'abandonnai enfin ma solitude pour entrer dans les collèges ; c'était passer d'un extrême à l'autre. Mais je n'oubliais pas dans la société d'une jeunesse turbulente les leçons de la solitude ; je les avais emportées avec moi pour ne jamais les perdre. Dès lors commença pour moi cette vie pénible, difficile, pleine de tristesse et d'angoisse, dans laquelle je me trouve aujourd'hui engagé. Habitué à réfléchir, je ne regardais pas tout ce qui se passait autour de moi avec l'insouciance de la jeunesse, indifférente à tout, excepté au plaisir .....

.....

J'avais apporté de ma solitude une timidité dont je n'ai jamais pu me débarrasser, et qui m'ôte, au milieu de mes camarades, cette indépendance d'une âme qui se sent libre et qui parle fièrement sa pensée. Je contractai aussi une inquiétude minutieuse pour tous les devoirs que j'avais à remplir, c'est-à-dire que je tremblais dans la crainte

qu'ils ne fussent pas assez bien ou assez tôt faits. Cette inquiétude, je la conserve encore ; elle me poursuit partout, elle s'empare de toutes mes actions pour en considérer la nature et en prévoir l'issue, en sorte qu'il n'est presque pas de moment dans la journée qui ne m'apporte une souffrance produite par l'anxiété et le tremblement d'un esprit sans cesse alarmé. Envoyé enfin à Paris, un plus vaste champ s'ouvrit à ma pensée ; à mesure que je fis plus de progrès dans le monde intellectuel et le monde idéal, je sentis croître mes tourments, parce que ma réflexion prit une nouvelle activité. Voilà comment j'ai été amené à l'époque actuelle de ma vie, et, si je me connais un peu, je crois que la cause de mes souffrances se trouve dans l'orgueil, dans un profond sentiment de ma misère, dans ma réflexion qui n'est jamais en repos, enfin dans mes passions et ma conscience.

Mon orgueil n'est pas cette fierté indomptable qui ne reconnaît pas de maître, et qui veut tout voir à ses pieds, sans plier jamais elle-même. Mon orgueil se repaît de louanges ; il est même avide de célébrité, et plus sensible à un mépris qu'à toute autre injure. Mais, à côté de ce vice, la Providence a placé un sentiment aussi fort, aussi profond : c'est le sentiment

de ma misère et de mon néant. C'est du combat de ces deux éléments contraires que naît une partie de mes douleurs. Lorsque je lis l'histoire ou les ouvrages d'un grand homme, mon imagination et mes désirs s'enflamment ; mais une pensée survient qui me fait sentir amèrement le ridicule de mes folles rêveries : nul ne pense plus mal de moi que moi-même.....

Une autre source de mes maux, c'est ma pensée ; elle passe en revue ce qui est sous mes yeux et ce qui n'y est pas, et, emportant toujours avec elle l'image de la mort, elle jette sur le monde un voile funèbre et ne me présente jamais les objets par leur côté riant. Elle ne voit partout que misère et destruction, et, lorsque dans mon sommeil elle est livrée à elle-même, elle va errer parmi les tombeaux. Sans cesse l'idée de la fin des êtres m'est présente ; les choses même les plus propres à l'éloigner me la rappellent, et elle ne s'offre jamais à moi avec plus de force que dans les réjouissances d'une fête et dans les émotions d'une joie vive.

Enfin, ma conscience et mes passions, vous les connaissez.....

Voilà quelle est mon existence habituelle ; voilà ce que je souffre, non pas d'intervalle en intervalle, mais presque à chaque moment de la journée. Enfin

mon âme, travaillée par tous ces maux ensemble, ne trouvant plus rien dans le monde où elle puisse s'attacher, retombe sur elle-même, et, ne trouvant encore en moi que misère et faiblesse, elle se sent saisie d'un affreux dégoût de toutes choses. Elle devient comme inanimée, et toutes ses capacités sont absorbées par la souffrance.

Me voilà tel que je suis..... Je me remets entre vos mains, disposez de moi. Je ne me regarde pas encore comme perdu, puisque vous voulez bien vous intéresser à mes misères et écouter ce triste récit, et je sens renaître en moi l'espérance à mesure que je me confie davantage à votre bonté.

A SA SŒUR EUGÉNIE

Au château du Cayla, par Gaillac (Tarn)

Paris, octobre 1828.

Ma chère Eugénie,

CERTES, voilà bien du temps que je n'ai reçu de tes nouvelles et que tu n'as reçu des miennes ; il faut avouer que je suis bien coupable et que c'est sur moi que retombe la faute de ce

silence qui n'aurait jamais dû exister entre nous. Il est temps, enfin, de le rompre et de réparer nos oublis, ou plutôt les miens, par une correspondance assidue qui nous mette dans cette intimité qui doit toujours exister entre un frère et une sœur ; qui nous rapproche, pour ainsi dire, malgré la distance des lieux qui nous sépare, et nous fasse jouir d'un entretien d'autant plus doux que l'éloignement jette un double intérêt sur ce qu'on reçoit d'un objet chéri.

Ma chère Eugénie, les lignes que je vais tracer vont t'étonner, sans doute ; la conduite que j'ai tenue envers toi jusqu'à présent ne présageait rien de semblable à ce que tu vas lire, mais sois persuadée que je te parle sincèrement ; ta surprise sera, je crois, agréable. Jusqu'ici je t'ai témoigné peu de confiance ; mais pourquoi, diras-tu ? La raison n'en est pas dans mon cœur : malheur à moi, s'il avait conçu le moindre éloignement pour toi ! C'est la légèreté de l'âge, c'est cette distraction continuelle, partage de l'enfance, qui nous suit jusqu'à cet âge où la réflexion prend la place des jeux et jette ses premiers nuages sur des fronts où n'avaient brillé jusqu'alors que la candeur de l'innocence et l'expression du bonheur. Mais me voici arrivé à un âge où l'enfance n'est plus pour moi qu'un

songe ; toutes les illusions de la vie ont disparu, et de tristes réalités ont pris leur place. C'est alors qu'on ne se suffit plus à soi-même ; c'est alors que l'homme qui pâlit d'effroi et qui sent, pour ainsi dire, ses genoux se dérober sous lui à la vue de la carrière de la vie, de ce rude sentier où « l'on grimpe plutôt qu'on ne marche » ; c'est alors, dis-je, que l'homme a besoin d'un appui, d'un bras secourable qui le soutienne dans les terribles épreuves qu'il va subir. Ce besoin s'est manifesté à moi aussitôt que, jetant un regard sur l'avenir, je me suis vu seul prêt à affronter tant de dangers. Alors mon cœur t'a nommée aussitôt ; et peut-on, en effet, trouver un meilleur ami qu'une sœur telle que toi ? Veuille donc bien désormais être ma confidente, et m'aider de tes conseils et de ton amitié.

Mais, me diras-tu, dois-tu avoir un autre confident qu'un père ? N'est-ce pas lui qui devrait être le dépositaire de tous tes secrets ? Tu penses bien que j'ai fait cette réflexion ; mais papa est si sensible, il s'affecte de si peu de chose, que je n'oserais jamais lui dire tout ce qui se passe en moi. Ensuite, tu es celle de toute la famille dont le caractère est le plus conforme au mien, autant que j'ai pu en juger par tes pièces de vers, tous

empreints d'une douce rêverie, d'une sensibilité, d'une teinte de mélancolie enfin, qui fait, je crois, le fond de mon caractère.

Ce mot, *autant que je puis en juger*, t'aura causé quelque surprise ; mais voici ce que je veux dire : je n'avais que quatorze ans quand je t'ai quittée ; à cet âge, on ne se connaît, pour ainsi dire, que de vue ; ma raison n'était pas assez développée, ni capable d'un examen assez sérieux pour saisir les traits de ton caractère. Je ne crois pas non plus que tu puisses bien me connaître, parce que j'étais trop jeune pour avoir un caractère décidé ; mais combien quatre ans ont apporté de changements ! Que de révolutions dans ce pauvre cœur ! On croit communément que je suis léger, espiègle, folâtre, ou du moins telle était l'opinion qu'on avait de moi quand j'ai quitté le pays ; mais mon caractère a pris une tournure toute différente, je puis dire même qu'il est complètement changé et qu'il ne me reste rien de mon enfance.

Mais comme le développement d'un caractère demande des détails qui ne pourraient entrer dans cette lettre, j'en ferai l'objet de mes suivantes. Je te tracerai l'histoire de mon cœur depuis l'âge où l'on commence à réfléchir jusqu'à présent ; je te ferai connaître mes sensa-

tions, mes réflexions, ce qui occupe habituellement mes pensées. J'ose croire que ces détails ne seront pas sans intérêt pour toi ; je t'invite à me faire part aussi de ce qui se passe en toi, si cela ne t'ennuie pas. Pour moi, il me semble que nous ne saurions avoir de correspondance plus intéressante ; car je pense que, pour s'aimer, il faut se connaître parfaitement, et je ne conçois pas de plus grand charme dans la vie que cette communication de deux cœurs qui versent mutuellement l'un dans l'autre tous leurs secrets, tous leurs sentiments.

Nous nous entretiendrons aussi de littérature, car c'est la seule chose, après l'amitié, qui puisse faire une agréable diversion aux tracas et aux ennuis de la vie ; c'est la seule chose qui puisse nous consoler de nos malheurs et rendre la vigueur à notre âme abattue. Donnez-moi des livres et plongez-moi dans un cachot ; pourvu que j'y puisse voir assez clair pour les lire, je saurai me consoler de la perte de ma liberté. Tu trouveras peut-être que c'est pousser la chose un peu trop loin ; mais c'est pour te faire sentir que les livres peuvent tenir lieu de beaucoup de choses pour celui qui sait les aimer...

A LA MÊME

Paris, 7 janvier 1829.

Ma chère Eugénie,

Tu finis ta lettre en me disant que tu voudrais avoir les bras assez longs pour m'embrasser partout où je suis ; et moi je voudrais avoir quelque expression pour rendre tout le plaisir que m'ont fait tes vers et ta lettre. Oh ! que tu en sais bien plus avec ce que t'inspirent la nature et ton génie heureux et facile, que moi avec tout mon grec et mon latin !

Mais si le ciel m'a refusé les talents dont il t'a comblée, je crois qu'il nous a donné deux âmes semblables. Je pense avoir deviné la tienne, et voici l'idée que je m'en fais ; écoute : il est un sentiment qu'on a tourné en ridicule à cause de l'abus qu'on en a fait, et parce que beaucoup de personnes qui n'en étaient pas susceptibles ont voulu cependant en faire montre pour se mettre à la mode ; ce qui est devenu par là minauderie et affectation. Ce sentiment, c'est la mélancolie. Mais il n'en est pas moins vrai que cette affection de l'âme, quand elle est naturelle, ennoblit le cœur et devient même sublime.

L'homme, dit Platon, plus rapproché de son créateur, guidait autrefois dans leurs cours les sphères célestes et repaissait son âme des concerts de leur harmonie divine ; mais précipité sur la terre par la jalousie des génies, il n'a plus qu'un souvenir confus de sa grandeur et de son bonheur passés. En admettant cette création brillante de l'Homère des philosophes, qui dans cette fiction sublime approche tant de la vérité, ne dirait-on pas que certaines âmes conservent un souvenir plus vif de la grandeur dont elles sont déchues, et que ce souvenir apporte dans leur cœur une noble et douce tristesse nourrie par les regrets et par les misères présentes de la vie ? A les voir lever les yeux au ciel et prêter une oreille attentive, ne dirait-on pas qu'elles cherchent à saisir quelques sons lointains de l'harmonie divine ? Ces âmes ne voient pas le monde comme le vulgaire et puisent à une autre source de plaisirs. Elles n'aiment pas ces joies bruyantes où le corps a beaucoup plus de part que l'âme ; il leur faut des jouissances toutes spirituelles mêlées d'un sentiment de tristesse, de même que les anciens rappelaient au milieu de leurs voluptés l'idée de la mort et de la brièveté de la vie. La solitude, le murmure des vents, la contemplation du ciel, voilà

ce qui est pour elles une source de délices.

Or, s'il est vrai qu'on se peint ordinairement dans ses écrits, tel est le caractère que j'ai cru remarquer dans tes lettres et tes poésies, et tels sont les sentiments dont je m'entretiens habituellement. S'il en est ainsi, quelle source de bonheur et de jouissances pour nous deux ! Que de choses n'aurons-nous pas à nous dire ! Oh ! qu'ils seront doux ces épanchements de nos cœurs qui se déchargeront l'un dans l'autre des ennuis, des réflexions, des tristesses qui naissent et meurent avec chaque jour ! Ainsi, dis-moi quel est l'état habituel de ton âme, c'est-à-dire quel est l'objet ordinaire de tes méditations. Que penses-tu de la vie ? Où places-tu tes plaisirs et tes jouissances ? Enfin, si je mérite ta confiance, peins-moi ton cœur tel qu'il est. Il me semble que, pour peu qu'on ait l'âme rêveuse et sensible, on ne doit pas passer un jour sans faire une infinité de réflexions qui naissent même à la vue de certains objets que le vulgaire regarde d'un œil indifférent, mais devant lesquels la méditation s'arrête et où elle sait trouver un côté intéressant.

Toi surtout qui habites la solitude, quel vaste champ s'offre à ta pensée dans la contemplation de la nature !

Pour moi, je trouve plus de charme à

errer dans un bois qu'à parcourir les rues tumultueuses de Paris, et un sentiment bien plus doux, bien plus sublime s'empare de moi à la vue des pompes de la nature, et même de sa majestueuse simplicité, que lorsque je mesure des yeux ces trophées de l'ambition ou de la vanité, qui ne m'apprennent autre chose que les efforts qu'ont faits les hommes pour élever leur pauvre gloire un peu au-dessus de la terre. Enfant de la nature, je suis étranger dans ce séjour où tout est le produit de l'art, même les sentiments, car on dirait que la perfection de la société est la perfection de l'art de se tromper. Mais bientôt je reverrai ma solitude chérie et ce sera, je l'espère, pour ne plus la quitter. Papa doit t'avoir communiqué ses [projets] sur moi. Oh ! qu'il s'est bien rencontré avec mon cœur ! O quel bonheur pour moi, ou plutôt pour nous, de travailler tous pour soulager un si bon père et de goûter en même temps la douceur d'une réunion si désirée après une si longue absence ! Alors ce ne sera plus ce papier trop étroit qui sera le messager de nos cœurs ; nous pourrons enfin nous voir, nous entendre et nous communiquer sans obstacle tous nos sentiments.

Tu me demandes l'épître que j'avais commencée ; mais permets que je t'envoie

à la place une autre pièce qui t'est également dédiée, et qui, je crois, est meilleure. Elle ne tardera pas à arriver. Je ne t'envoie pas cette fois-ci les notes sur la pièce de l'*Absence*, et d'ailleurs mon cœur s'oppose à cette critique. Cette pièce est si pleine de sentiment et de beautés de toute espèce qu'il ne vaut pas la peine de s'arrêter à quelques petites taches qui sont échappées à la célérité du travail. Je suis arrivé jusqu'au bout de la lettre sans t'avoir parlé de la nouvelle année ; tu penses bien que si je ne t'ai pas encore adressé mes vœux, ils n'en sont pas moins au fond de mon cœur ; reçois donc ces vœux mal exprimés et fais-en part à Marie et à Erembert.

Mon cousin a jugé mes pièces dignes de concourir ; ainsi tu pourras les envoyer à Toulouse.

Permitto divis cætera.

J'attends ta réponse avec impatience. Il y a eu un temps où tu gourmandais ma paresse, mais je deviens pressant à mon tour, car il faut nous écrire un peu plus souvent que nous n'avons fait jusqu'ici. — Je suis vraiment ingrat ; je ne pensais pas à vous remercier, toi et Mimi, des manchettes que vous m'avez envoyées. Oh ! que je

reconnais bien là votre bon cœur ! Il est une autre faute dont il faut que je me confesse. Mimi pourrait m'accuser d'une injuste préférence, je t'adresse toutes mes lettres ; mais Dieu sait si je vous aime toutes deux d'un amour également vif et sincère. Je suis forcé de me rendre, il ne me reste plus un pouce de terrain. Je vous embrasse donc toutes les deux en vous renouvelant mes vœux.

A LA MÊME

Paris, 18 mai 1829.

Ma chère Eugénie,

Plus avancée que moi dans la vie, tu as par conséquent plus d'expérience, et tu me dis que ce passage n'est pas si pénible qu'on le dit, et que chaque jour apporte sa douceur. Pour moi, qui jusqu'ici n'ai vu le monde que dans les livres, et la société que dans mon commerce avec mes camarades, je serais téméraire si j'osais porter un jugement; mais si je ne connais pas l'application de la vie, je connais la vie en elle-même, je sais d'où je suis parti, je sais où je dois arriver

et je ne suis plus à cet âge où l'on vit, pour ainsi dire, sans le savoir, et où l'on ne s'est encore demandé raison ni de soi-même ni de ce qui nous entoure. En effet, j'ai cherché à me connaître moi-même et ce qui m'environne, et peut-être me suis-je fait trop tôt cette question, car j'estime les plus heureux ceux à qui le secret n'est révélé que le plus tard possible. Quoi qu'il en soit, j'ai obtenu la réponse, et chaque jour elle m'est répétée.

Je crois que tu as conçu une fausse idée de mon caractère lorsque tu as pensé que je m'égarais en de vagues rêveries et que je me laissais entraîner à une imagination romantique. Il est vrai que souvent j'aime à me laisser aller à de douces illusions, à nourrir ces délicieuses tristesses qui ont tant de charme pour le cœur. Mais si tu ne me connais que de ce côté-là, tu ne me connais pas tout entier. (Surtout ne va pas t'effrayer de ce que je vais te dire, et, si papa le lit, dissipe ses alarmes, s'il en conçoit.) Mon imagination n'a pas étendu sur le monde ce voile illusoire qui jette dans quelques erreurs aussi douces que passagères. La réflexion a prévenu mon imagination et s'est emparée pour ainsi dire de moi-même et des êtres environnants, pour les étudier, les analyser, et connaître à fond tout le mode de leur existence et la destinée qui les attend. Or,

il me semble que quiconque a fait cet examen doit avoir du monde et de lui-même une idée bien triste.

Désormais quel éclat, quel prestige pourrait éblouir ses yeux ? En vain l'homme étale sa grandeur factice et tâche de cacher son néant sous un pompeux appareil ; en vain la gloire et le plaisir prodiguent leurs séductions, son œil percera le voile et ne verra dessous qu'un *roseau pensant*, jouet de tous les vents qui soufflent sur ce monde. Il lira sur son front cet arrêt de mort qu'il s'efforce en vain d'effacer, et le monde entier avec ses monuments, ses beautés, ses grandeurs, ne lui offre l'image que d'une grande et prochaine destruction. En effet, dans ce monde où tout passe et finit, l'idée d'existence rappelle nécessairement celle de mort, et je ne sais vraiment pas comment l'on peut penser à l'une sans penser à l'autre ; et puis si l'on passe de la destinée et de la fragilité de l'homme à ses misères intérieures, au trouble éternel de son cœur, aux angoisses que lui causent ses passions, à ce mélange étonnant d'orgueil et de faiblesse, de grandeur et de bassesse, de plaintes et d'espérances, de fini et d'infini, de périssable et d'immortel, qui pourra dire, après avoir ainsi étudié et décomposé l'homme, qui pourra dire : Je suis heureux ici-bas ?

Tu ne connais pas, me diras-tu, le charme de la société et toutes les douceurs que présente la variété des plaisirs et des amusements du monde. Mais je te le demande, dans ces entretiens, dans ces voyages, dans ces fêtes, pourras-tu te dépouiller de toi-même, pourras-tu étouffer l'idée de tes misères présentes et de ta destruction future ? Non. La voix de la mort et de nos misères crie plus fort que toutes les voix des hommes et que les bruyants éclats d'une joie souvent fausse. Ce qui semble le plus propre à éloigner ces funestes images, c'est ce qui les rappelle le plus vivement, et ce sont les plaisirs et les voluptés qui réveillent le plus l'idée de la brièveté de la vie.

Mais malheur à l'homme qui, rebuté par tant de misères, n'aurait d'autre asile que le désespoir dans le néant ! Il est un autre asile pour les âmes qui dans cet abîme de misères n'ont pas perdu de vue leur origine et leur destinée, et cet asile, c'est le sein même de la Divinité. Une seule chose peut adoucir l'exil de l'homme et lui rendre supportables ses maux présents, c'est la contemplation de Dieu, et voici ce que j'entends par ce mot contemplation. Il est peu d'individus qui ne connaissent pas les rapports qui les unissent à la Divinité, et il n'y a que la mauvaise foi ou une ignorance

rare qui puisse les ignorer ; mais il est peu d'hommes qui, sortant d'eux-mêmes, étudient la société, le monde moral et la législation divine qui les embrasse ; il est peu d'hommes surtout qui s'étudient eux-mêmes, qui se demandent comment ils ont été jetés dans ce monde, quelle place ils occupent dans la chaîne des êtres et quelle est la cause finale de leur existence. Mais lorsque, dédaigneux du monde matériel, on cherche à se rendre raison de son existence et à connaître les rapports qui nous lient avec nos semblables ou la société, et ceux qui unissent la société elle-même au suprême ordonnateur du monde, alors on cherche, on découvre, on contemple la vérité ; et contempler la vérité, n est-ce pas contempler Dieu, source de toute vérité, qui se manifeste à nous par l'ordre moral et physique de ce monde, qui n'est qu'une réunion de vérités ? Voilà, ce me semble, la plus digne occupation d'un être intelligent. Nous sommes en voyage pour l'éternité où nous verrons enfin la vérité face à face : qu'avons-nous à faire de mieux dans notre course qu'à nous occuper du bonheur qui nous attend et à chercher à en saisir comme une espèce d'avant-goût ?

A LA MÊME

Paris, 24 mai 1830.

CHAQUE minute du temps qui s'écoule doit me rendre plus coupable à tes yeux, chère Eugénie : aussi, sans perdre un moment en cherchant à me justifier, je vais t'écrire tout bonnement comme à l'ordinaire. — Je suis charmé de ton voyage à Toulouse et de la description que tu m'en donnes. Comme je savais à peu près l'époque où tu devais le faire, mon imagination te suivait dans tes courses, elle t'accompagnait partout pour te servir de cicerone et jouir de ton étonnement et de ton admiration. Toulouse n'est pas une ville indifférente ; elle ne vous laisse jamais partir sans quelque souvenir, soit de poésie, soit d'histoire.

Au XIIe siècle, les comtes de Toulouse jetèrent un grand éclat : il y eut parmi eux des saints, des héros, des hérétiques ; tu n'as pas sans doute oublié le vieux Raymond immortalisé par le Tasse. Quant aux souvenirs poétiques, Toulouse fut le foyer de la poésie du moyen âge ; ce fut dans cette ville que fut établie la première cour d'amour, institution dont l'Académie des Jeux Floraux a tiré son origine.

A propos des Jeux Floraux, j'espère que le désir de faire éprouver à papa le bonheur qu'a dû goûter ce père dont tu me parles réveillera ta pensée qui dort depuis bien longtemps. Je ne te pardonne pas cette indifférence que tu affectes mal à propos. Dis-moi, quand tu as fait des vers pour la première fois, était-ce parce qu'on t'en demandait ? Non : c'était une inspiration secrète, un besoin que tu ressentais. A l'âge où tu as commencé à écrire, il y a de ces pensées qu'on ne peut garder pour soi : il faut les confier à un ami ou les écrire, souvent l'un et l'autre. Voilà pourquoi tout ce que l'on a écrit à cet âge est empreint de cette verve de jeunesse, de cette surabondance de vie qui vous accable quelquefois et qu'il faut épancher au dehors. Tu appelleras cela visions, extravagances de jeune tête, comme tu voudras, mais ce n'en est pas moins vrai, et, si tu es sincère, tu m'avoueras que l'expérience t'a prouvé que ce ne sont pas phrases creuses que je te dis. Or, tu n'es pas encore arrivée à cet âge qu'on appelle mûr, mais qui doit être, selon moi, le plus sot et le plus insipide de notre insipide vie, cet âge où le peu de joie que nous avons au fond du cœur se dessèche, où ces rêves tant soit peu riants qui nous amusaient de temps à

autre s'évanouissent comme fumée, où cette heureuse insouciance pour ce qu'on appelle affaires de la vie est chassée de notre cœur et de notre front par une anxiété et une préoccupation qui dévorent. Pourquoi donc laisser passer une saison qui n'est pas encore finie pour toi, sans en jouir, sans en garder du moins quelque souvenir ? Je suis sûr que tu te contrains pour ne point faire de vers, et que je ne sais quel préjugé te fait étouffer, non sans violence, tout ce qui s'élève en toi de pensées qui voudraient jaillir au dehors, c'est-à-dire tout mouvement poétique : car la poésie n'est autre chose que l'âme qui se révèle et se répand. Allons donc ! loin, bien loin de toi ces petites pensées qui rétrécissent. Je ne te dirai pas de marcher, non, laisse-toi seulement entraîner. Oh ! si j'étais toi ! Tout moi que je suis, j'ose quelquefois donner carrière à ma pensée, je la laisse courir çà et là sous la forme qui lui plaît ; Dieu sait où elle va parfois et sous quel accoutrement ; mais peu importe, je serai content, pourvu que je puisse ainsi t'attirer dans la carrière. Je t'envoie donc ici une de ces provocations. Je jette le gant, j'espère que tu le relèveras.

Depuis bien longtemps tu me demandes des détails sur mes lectures. Byron et le bonhomme Walter Scott m'ont occupé

principalement ; je ne te dis rien de ces deux hommes, leur nom dit tout. Je lis maintenant *Faust*, de Gœthe ; Mme de Staël a dû te donner une idée de cet ouvrage. Dieu ! si tu le lisais ! On dirait qu'il a été écrit par un ange sous la dictée du diable. Je ne te parlerai pas de nouvelles littéraires : *Hernani* n'en est plus une ; son nom et celui de son auteur sont sans doute parvenus jusqu'à toi. Pour moi, j'ai lu, j'ai vu, j'ai ri de l'ouvrage et non de l'auteur, car c'est un homme de génie. Ici, royalistes, libéraux, romantiques, classiques, tout se mêle, s'entre-choque, se combat et donne au monde le spectacle le plus curieux et quelquefois le plus burlesque.

Leurs Majestés Siciliennes sont à Paris depuis quinze jours ; on a joué dernièrement *Athalie* devant elles ; j'ai assisté à cette brillante représentation où j'ai pu les voir à loisir. Dieu ! que Racine est donc beau ! Tu ne pourrais te douter de l'effet que produit sur le théâtre la scène entre Athalie et le petit Joas ; un enfant et une femme ! et cela vous écrase d'admiration.

Adieu, chère Eugénie, embrasse pour moi papa, Ernbert, Mimin, et ne doute plus de l'attachement d'un frère..... je ne sais comment l'appeler, mais dont le cœur ne changera jamais.

A LA MÊME

Paris, 10 décembre 1830.

Je pense, ma chère Eugénie, que tu es de retour d'Alby et que tu vas m'écrire, si tu ne l'as déjà fait ; pour moi, je prends l'initiative et je commence une lettre qui rivalisera, je crois, de longueur avec les tiennes. Que d'événements passés sur la scène de ce monde depuis que j'ai quitté le Cayla ! C'est que nous allons vite, nous allons vite ! Avant-hier j'apprends la mort du pape, hier celle de Benjamin Constant, et aujourd'hui la translation des ministres au Luxembourg, et la révolution de Pologne ; mais je ne viens pas commencer par faire de la politique, autrement je t'enverrais un journal. Laissons donc là un moment les affaires de l'Etat pour nous entretenir des nôtres.

Que je te parle de quelques visites que je fis en arrivant à Paris. Tu dois savoir que j'étais chargé d'un petit paquet de Mme Lacombe pour remettre à Mme de Lamarlière ; je redoutais beaucoup cette visite : moi, timide et gauche, devant une grande comtesse à étiquette, à grandes paroles, ou une vieille toute ridée, toute rechignée, toussant, crachant : que sais-je,

moi ? Je ne connaissais pas le personnage, et tout ce qu'on dit des vieilles comtesses me revenait à la pensée. Je me résolus cependant à m'acquitter de la commission. J'entre : une dame en coiffe et jupon noir, portant l'empreinte des années, mais vive et leste, vient au-devant de moi. Je dis mon nom, mon pays ; la conversation s'engage, et des paroles, des paroles : c'est incroyable ! des souvenirs de la cour de Louis XVI, du bon vieux temps. Cette bonne dame est tout entière dans le passé, comme tous les vieillards ; nous jeunes, nous vivons dans l'avenir, mais quel avenir ! Quoi qu'il en soit, après avoir dûment jasé et caqueté, elle me demanda mon adresse et me pria d'aller la voir quelquefois.

Quelques jours après, j'allai voir M. d'Aragon avec Auguste. Nous parlâmes politique. M. d'Aragon est un de ces hommes de l'ancienne opposition qui auraient voulu que la révolution s'arrêtât là où ils lui auraient dit de s'arrêter, et qui, se voyant maintenant débordés de toute part, se mordent les pouces, comme on dit. Il nous apprit que beaucoup de personnes de sa connaissance regrettaient le duc de Bordeaux, et jusqu'à l'abbé de Pradt lui-même. L'expulsion de cet enfant a été en effet la plus grande faute que pussent

commettre les libéraux. S'ils l'avaient conservé, maîtres du pouvoir, ils auraient imposé toutes leurs volontés au parti vaincu au nom de la légitimité. Mais ils ont voulu faire table rase : la charte, qu'ils auraient dû laisser intacte, parce que l'épreuve d'une révolution l'aurait singulièrement fortifiée, ils la mutilent, la défigurent ; enfin, après quarante ans de révolutions, ils nous ramènent à 89, c'est-à-dire que tout est à recommencer, parce que tout est remis en doute...

Vous avez dû, comme nous, être ravis d'admiration pour cet admirable comte de Kergorlay ! Qu'il était beau lorsqu'il jugeait ses juges et leur faisait baisser la tête ! Tout l'auditoire a frémi de son intrépidité, et une rumeur sourde a couru parmi les pairs et dans les tribunes quand il a prononcé ces mémorables paroles : « Y a-t-il quelqu'un ici qui puisse dire qu'il ignore sur qui le choix du peuple serait tombé, si on lui eût donné à choisir entre Henri Dieudonné et le fils du Régicide ? » Si le gouvernement gagne encore trois ou quatre procès comme celui-là, il est perdu. Quelle prodigieuse imprudence d'aller mettre en discussion devant les tribunaux son origine et ses droits, et de s'en prendre à des hommes tels que M. de Kergorlay et M. de Lamennais, qui va

comparaître bientôt sur les banquettes de la cour d'assises ! Le procès de M. de Kergorlay a été celui des royalistes : celui de M. de Lamennais sera le procès des catholiques. Tu dois savoir que *l'Avenir* a ouvert une souscription pour subvenir aux frais du procès ; nous nous sommes empressés, Auguste et moi, de payer un tribut que doit tout bon catholique. Espérons que ce procès sera aussi un triomphe pour la cause catholique et que le beau talent de M. de Lamennais et de son coaccusé, l'abbé Lacordaire, aidé de tout ce que la vérité et la foi donnent de force et d'élan, humiliera et écrasera ces parleurs hypocrites d'humanité et de tolérance.

Comptez sur ma prudence pendant ces jours critiques. Il y a eu des troubles à l'Ecole de droit, mais les cours que je suis ont été complètement étrangers à ces désordres ; je ne les ai appris que par les journaux. Il me semble que j'aurais encore mille choses à te dire, mille réflexions à faire sur les événements politiques, mais je crains de t'ennuyer ; je ne t'ai presque parlé que de cela.

Quelle est la politique de Cahusac, de Gaillac, d'Alby, puisque tu en viens ? Comment y as-tu passé ton temps ? Je passe le mien à aiguiser ma plume pour me jeter ensuite dans l'arène de la polémique.

Ma chère Mimi, pourquoi ne pas laisser remplir les lettres à papa et m'en écrire une entière ? Je veux me venger en ne te réservant que ce bout de papier. Ecrivez-moi tous tant que vous êtes. On a besoin plus que jamais de s'aimer et de se le dire, et puis il peut arriver tant de choses ! Paris est devenu bien triste : plus de bals ! plus de soirées ! plus de ces équipages brillants qui roulaient sur les boulevards ! On est dans la stupeur et l'attente.

Etes-vous contents de l'administration du nouveau maire ? Comment se porte M. F... et compagnie ? C'est lui sans doute qui aura inauguré l'arbre de liberté d'Andillac ; raconte-moi cette farce. Je plains bien M. le curé ; j'espère que ni lui ni papa n'auront eu à souffrir de la réjouissance républicaine.

Et la république du Cayla dont toi, *l'Illustre*, formes le Sénat, et dont le père est le dictateur, comment va-t-elle ? Gilles, Jeannot, Trilby, tout cela... il n'y a pas de révolution là. Pauvre Illustre ! que nous serions heureux, si nous pouvions nous isoler entièrement de ce monde tumultueux et vivre dans la paix et le bonheur des affections domestiques !...

A SA FAMILLE

Paris, 26 décembre 1830.

Nous achevons une longue et orageuse semaine, en attendant dans le tremblement l'époque du grand procès ; elle est arrivée et l'événement n'a que trop justifié la crainte universelle. Les ministres furent transportés de Vincennes au Luxembourg sans que le moindre désordre se manifestât sur leur passage ; et à ce sujet, « le Temps » félicitait le peuple de Paris de son attitude calme et digne de lui. Or, à l'heure où les ministres entrèrent dans la ville, le peuple était encore au lit. C'était sans contredit l'attitude la plus calme, je n'oserais pas ajouter que c'est la plus digne de lui. Pendant les débats, l'attention publique fut absorbée par le haut intérêt de cette grande cause ; tous les journaux couvrirent leurs colonnes de la relation des séances de la cour des pairs. Chose remarquable, tous ces ennemis acharnés et impitoyables des accusés n'ont pas pu se défendre d'un intérêt et d'une émotion plus forts que leur haine, vaincus qu'ils étaient par l'éloquence et la grandeur d'âme que les accusés ont déployées dans leur défense. Peut-on voir

rien de plus beau, de plus éloquent, de plus sublime que le discours de M. de Martignac ? Cet homme s'est immortalisé autant par son noble caractère que par son beau talent. Qu'elle était touchante, qu'elle allait au cœur cette apologie de M. de Peyronnet, prononcée par lui-même avec tant de grandeur, de délicatesse et de sensibilité ; elle a arraché des larmes à ses juges, et M. de Martignac a caché son visage dans ses deux mains pour pleurer. Ce que vous ne savez pas peut-être, c'est que MM. de Martignac et de Peyronnet ont été camarades de collège et qu'ils ont parcouru ensemble la carrière du barreau. Les dissensions politiques les avaient séparés, mais le malheur les réunit et ils se retrouvent devant un tribunal suprême, l'un accusé, l'autre défenseur. Enfin M. de Polignac lui-même a été admiré ; il a prononcé un discours pathétique et les journaux libéraux n'ont pu refuser des éloges à cette âme pure, dévouée, qui a tout sacrifié à la fidélité. Vous connaissez l'arrêt qui a été prononcé ; l'histoire jugera s'il était digne de la cour des pairs de transiger entre la conscience et la peur. Dès la veille du jour où l'arrêt fut rendu, une foule immense s'était portée aux environs du Luxembourg, vociférant des cris de mort et de sang : la garde nationale

environnait le palais, l'arme au bras, et résistait par sa masse immobile et son inébranlable fermeté ; elle contint ainsi le peuple jusqu'au jour. Alors un bruit circule : deux des ministres sont, dit-on, condamnés ; le peuple est content, il aura du sang, et tandis qu'il est tout préoccupé de son horrible joie, une voiture emporte rapidement les ministres au donjon de Vincennes. Mais le véritable arrêt ne tarda pas à être connu, et on apprit en même temps que les victimes étaient en sûreté. On s'attendait à ce que le peuple témoignerait avec violence son mécontentement d'avoir été ainsi désappointé et qu'il ne pousserait pas plus loin ses efforts, voyant qu'ils seraient impuissants, mais il n'en fut pas ainsi. L'émeute prit au contraire un caractère plus grave et l'on vit alors manifestement que le procès des ministres n'était que l'occasion et non le but des agitations. Ces Messieurs ne voulaient rien moins que renverser le gouvernement pour nous donner : république ou anarchie, je ne sais quoi ? Pendant trois jours et trois nuits, ils nous ont tenus dans l'alarme, nous comptions toujours nous éveiller avec quelque nouvelle constitution, mais grâce à la garde nationale, tout est rentré dans le calme : Paris était devenu comme un camp immense. Chaque place, chaque

carrefour était converti en bivouac : on aurait dit d'une place assiégée. Le bruit avait couru que les écoles polytechnique, de droit, de médecine, etc... devaient se joindre aux insurgés : pour démentir cette inculpation, elles ont formé une immense colonne et ont parcouru les rues, leur carte au chapeau, criant : vive la liberté et l'ordre public. Cette démonstration a décidé la victoire. Et le lendemain tout était fini. Mais à peine sorti d'un danger, le gouvernement s'est jeté dans un autre. Comme au temps où l'on sauvait quinze fois la patrie en treize jours, il a fallu voter des remercîments à la garde nationale ; c'était déjà bien assez. Voilà M. Lafitte qui propose d'en voter aussi aux écoles : opposition ; les écoles ont fait des conditions : « Non, dit M. Lafitte, je puis le garantir » ; soit : et les remercîments sont votés. Les écoles apprennent cela : elles avaient fait des conditions et affiché des proclamations injurieuses à la chambre des députés. Elles se réunissent dans le Panthéon pour renouveler leur adhésion à ces proclamations et répudier les remercîments de la chambre, dans laquelle, disent-ils, ils ne trouvent pas la France. Ils devaient se porter hier sur la chambre des députés pour la faire sauter ; ils se sont contentés d'aller chez Lafayette

pour le complimenter sur sa démission de commandant général des gardes nationaux. Ce personnage venait en effet de la donner ainsi que Dupont de l'Eure, Odilon Barrot, Treillard et tous les chefs du parti mouvement. Tout cela va renforcer l'opposition au gouvernement. Les deux chambres sont perdues. On méprise les pairs ; on ne veut pas des députés. Voilà où nous en sommes. D'un jour à l'autre nous pouvons être révolutionnés. Vous pensez bien que je me tiens en dehors de tous ces mouvements. Auguste est de la garde nationale. Hier, il reçut ordre de se tenir prêt à partir au premier coup de tambour. Telle est notre vie à Paris. Nous sommes toujours sur le qui-vive. Qui sait ce que nous amènera l'année qui va commencer ? Il ne faut pas y penser. Savez-vous que Gustave est sous-diacre ? Quel courage de s'engager par le temps qui court !

A SES SŒURS

Paris, 1er janvier 1831.

Mes chères Eugénie et Marie,

Il y a bien longtemps que nous n'avons pu nous souhaiter la bonne année autrement que par des baisers et des souhaits envoyés de fort loin. Dix révolutions d'années nous séparent de cet âge où, avec nos vœux, nous échangions des étrennes que la gourmandise ou l'enfantillage ne conservaient pas longtemps. Une occasion se présente enfin de renouveler ce plaisir de donner à ceux que l'on aime, et je la saisis avec tout l'empressement d'une longue privation. M. de Villefranche[1] part aujourd'hui même, il vous remettra quatre petits volumes d'un auteur charmant[2] dont la lecture abrégera quelques-unes de vos longues soirées d'hiver et peut-être fera couler quelques larmes. Quel plaisir si, au lieu de vous faire remettre ce petit souvenir par une main étrangère, je pouvais vous le donner de la main à la main ! Quel plaisir si, au lieu

1. Parent de la famille des Guérin. Il habitait Clairac, à quelques kilomètres du Cayla.
2. Xavier de Maistre.

de vous envoyer si peu de chose, je pouvais vous témoigner plus magnifiquement combien je vous aime ! et bien d'autres vœux que je fais encore et que le vent emporte comme la plupart de ceux qu'on fait aujourd'hui. Il vaut mieux, je crois, se renfermer dans ce que le ciel nous a départi et le prier de nous conserver ce qu'il nous a donné, sans lui en demander davantage. Nous sommes dans un temps où il faut s'en tenir à ce que nous avons. Bien heureux encore si cela ne nous échappe pas ! Qui sait si cette année nous laissera tels qu'elle nous prend ? Point de nouvelles depuis ma dernière lettre. Ce jour redonne à Paris un peu de son ancien mouvement. Il jouit de ce calme qui suit toujours les grandes secousses, mais le volcan n'est pas éteint.

Je finis parce qu'il faut porter le paquet à M. de Villefranche. Adieu à toutes deux. Embrassez papa et Erembert et souhaitez-leur tout le bonheur que je vous souhaite.

A SA SŒUR

[20 mai 1831.]

Tu me demandes une apologie des doctrines de *l'Avenir* : ton espoir est en suspens, il flotte entre des affections profondes et une logique invincible. Je vois qu'au fond tu donnes complètement raison à M. de Lamennais, mais tu n'oses pas te prononcer : on crierait à l'absurdité. Eh bien ! laisse crier et crois. Si je voulais entreprendre une apologie de *l'Avenir*, je ne ferais que redire ce que les rédacteurs ont exposé dans leurs professions de foi... ceux qui, après avoir lu cette dernière, ont fermé le livre en disant : « C'est absurde ! » ceux-là ne comprennent rien au catholicisme. Ces hommes-là ont dit : Lamennais est libéral, anathème à Lamennais ! Eh bien ! oui, puisque vous le voulez, Lamennais est libéral, si vous entendez par là un homme qui aime la liberté ; et qui ne l'est pas dans ce sens ? Car comment y aurait-il sous le ciel un adorateur de l'esclavage ? Mais cette liberté, il ne l'entend ni comme ceux qui usurpent le nom de libéraux : ils établissent que le peuple n'a d'autre loi que sa volonté, laquelle créa la justice, doctrine

qui renferme évidemment l'athéisme ; ni comme vous qui élevez la volonté d'un homme au-dessus de la loi éternelle de justice, qui détrônez Dieu et placez son église à l'ombre d'une main mortelle. Oui, le libéralisme avec sa souveraineté du peuple et le royalisme gallican avec son inadmissibilité du pouvoir sont également athées. Oser comparer ces doctrines étroites et terrestres avec cette haute et divine politique qui élève au-dessus de la tête des rois et de toute souveraineté la loi de justice, manifestée visiblement dans l'Eglise et place les droits et la liberté des peuples sous la sauvegarde de Dieu ! Il ne faut pas être de ceux qui, se renfermant dans une affection, ne voient dans tout ce qui se passe que Henri V et Philippe ; élargissez vos vues, sortez de la prison de l'époque : ne vous placez pas pour contempler le monde sur les marches d'un trône ou sur les ruines d'une monarchie ; montez au pied de la croix où le monde se révèlera à vous avec tous ses rapports secrets, les voies sublimes de la Providence, et les lois profondes, éternelles, immuables qui le régissent. Philippe et Henri, libéraux et royalistes, tout cela n'est qu'un cri, un flot, une écume qui court sur la surface des eaux, tandis que le fleuve roule, immense, profond, vers

l'Océan promis. Prenez en dessous toutes les doctrines humaines qui retentissent dans le monde ; que trouvez-vous ? Arbitraire, caprice, rêve, fantôme, bulle qui s'enfle du souffle d'un enfant. La doctrine de Lamennais s'appuie, elle, sur la vérité éternelle ; le catholicisme, tel est le dogme générateur de sa doctrine, et comment une conséquence fausse pourrait-elle sortir d'un principe vrai ? Je n'en finirais pas si je voulais développer la prodigieuse beauté de ces doctrines, appliquées non seulement à la politique et à la philosophie, mais aux lettres et à toutes les facultés de l'esprit humain.....

A SON PÈRE

Au Cayla

Paris, 4 juillet 1831.

QUAND ce petit billet vous arrivera, je ne serai pas loin de vous ; je pars demain 5 juillet à six heures du soir. Je passe par Bordeaux : par conséquent j'arrive à Toulouse dimanche et lundi à Gaillac. Ce ne sont que des à peu près : ainsi ne le prenez pas à la lettre. Si je ne

trouve pas de cheval à Gaillac, je ferai aisément le trajet à pied : je n'aurai fait de ma vie plus douce promenade. Serai-je à temps pour voir la moisson et manger des cerises ? Voilà dix ans que je n'ai grimpé sur un cerisier. J'aurai grand plaisir à m'élancer dessus, lesté d'un gros morceau de pain. Ça me ferait oublier que je vais avoir vingt et un ans. Diable ! vingt et un ans ! je ne puis me faire à cette idée-là, je me sens si enfant !

Dites à M. Bories, à M. le curé et à tous nos bons voisins, combien il me tarde de les embrasser, et aux perdrix, s'il y en a, de se préparer à partir à tire-d'aile, parce que je leur ferai une guerre à outrance. Comment diable ! vous êtes donc suspects ? Il faut un firman du pacha pour avoir de la poudre ? Vivent la liberté, pardieu ! M. le préfet et le juste-milieu ! Cela ne m'empêchera pas de brûler une amorce en leur honneur...

A SA SŒUR EUGÉNIE

Paris, 6 janvier 1832.

POURQUOI ce silence, toi qui devais me parler si souvent ? quelque sinistre nouvelle se cache-t-elle derrière ? qu'est-ce enfin ? Bonheur ou malheur, dis-le-moi : le pire est de ne rien savoir. Voilà un bon mois et demi que je suis ici, et je n'ai reçu qu'une lettre : vous n'avez pourtant pas d'émeute là-bas, on ne ferme pas les barrières, on laisse passer les courriers : écrivez donc tant et plus, lancez lettre sur lettre. Vous êtes quatre et je suis seul, vous pouvez sans beaucoup d'effort me tenir en haleine.

Je gronde et je ne pense pas que l'année vient de commencer et que je ne dois avoir au bout de la plume que compliments et douces paroles. Ne trouves-tu pas étrange qu'on soit si gai à cette époque qui raccourcit toujours notre courte vie, et qu'on se dise en riant, sous la forme d'un souhait : Mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, ma tante, mon oncle, monsieur, madame, réjouissez-vous, vous avez une année de moins à vivre. Autant vaudrait le lugubre memento des frères de la Trappe : « Frère, il faut mourir ! »

Mon invincible attrait pour le sermon me mènerait je ne sais où, si je ne m'arrêtais à temps. Pour ouvrir une autre période moins désespérante, il faut que je te parle de ma vie, que j'étale à tes yeux toute mon existence, que je te retrace trait pour trait cet étrange et bizarre arrangement de pensées, d'actions, d'événements qui font une vie d'homme. Oh ! j'ai fait un grand progrès, cette année : je suis parvenu à dompter l'humeur vagabonde de ma pensée, assez pour l'astreindre à un travail à peu près régulier et resserrer dans un cadre mon existence qui se dissipait dans un champ sans limites. Aussi maintenant j'aborde intrépidement la journée qui autrefois me pesait par son vide. Mon travail est plus sérieux, plus profond, plus suivi ; je vais plus vite parce que je marche d'un pas réglé. L'histoire, la philosophie religieuse, la Bible, et de la poésie pour résumer l'essence de tout cela, voilà mes études de prédilection. En dehors de cela, je fais de l'anglais que je commence à lire assez bien, et puis enfin du droit, le dernier et le plus lourd de mes travaux ; j'ai repris le code par pudeur, pour qu'il ne fût pas dit que j'ai reculé devant un livre, et encore je ne sais pas si dans quelque moment de dépit je ne le repousserai pas, et pour toujours.

De temps en temps le découragement, le redoutable découragement retombe sur mon âme comme un poids de glace et vient paralyser tout mon courage et toute mon ardeur de savoir ; mais je lutte de toutes mes forces ; j'appelle à mon secours tout ce que j'ai d'espérances et de chaleur, et le plus souvent je me relève. Ce sont, je t'assure, des combats terribles, des secousses profondes, que ces accès d'abattement, ces revirements de la pensée qui devient froide, terne, positive, désespérante. C'est une véritable maladie de l'âme un travail de prédilection, un travail soutenu et plein d'onction peut seul la guérir.

Ma vie de ménage favorise merveilleusement ma vie intellectuelle. Tu sais que j'ai une chambre, une fort jolie chambre où j'ai mon lit, mon feu et mes livres ; là je puis travailler à mon aise et longuement et silencieusement. Je m'enferme dans cette enceinte comme dans mon empire, et, en effet, une fois la porte fermée, le monde ne m'est plus rien, je suis tout à moi et à mes pensées, à ma poésie, à mes livres chéris, et nul ne vient troubler le secret de ce sanctuaire. A présent, par exemple, je suis dans un de mes plus doux moments : il est huit heures et demie du soir, il fait froid dehors et un bon feu

brûle dans ma cheminée (la pensée des pauvres me gâte souvent ce plaisir), ma petite table est posée à côté, et je m'entretiens délicieusement avec toi.

Quand je ne passe pas ma soirée dans ma chambre, je la passe en famille avec Auguste et Félicité. Nous causons comme frères et sœur ou bien nous faisons quelque lecture en commun. Tu vois que ma vie ressemble assez à celle du Cayla, sauf vous tous de moins, et la campagne, et la physionomie si douce du pays, et l'horizon que j'aimais à contempler le soir, sur l'angle occidental de la terrasse. Il me tarde bien que le printemps revienne pour donner la vie à notre petit jardin ; la promenade sera moins large que dans nos champs, mais j'aurai toujours la verdure et le petit sentier à travers les fleurs. Il y a au milieu un grand sapin qui se fait magnifique lorsqu'il est revêtu de givre ; on dirait, à voir ses branches pendantes et dentelées, de grandes draperies argentées.

Le cercle de mes connaissances s'est un peu élargi ; je suis maintenant en rapport avec les rédacteurs de la *Revue Européenne*, et particulièrement avec M. de Cazalès. Ce jeune homme est le fils du fameux orateur de la Constituante, et il a hérité du talent de son père. Les autres sont MM. de Joanne, de Champagny, Gouraud, de

Carné, Wilson. Nous dînons ensemble tous les quinze jours, et ces réunions sont pleines de charme par la fraternité qui y règne et la tournure de nos conversations. Dans la prochaine livraison de la *Revue Européenne*, qui paraîtra le 15, vous trouverez un article de moi intitulé : « Vie du bienheureux Nicolas de Flüe ». Cette fois-ci pour sûr. Tu diras à Louise que cet article est de moi, parce que j'ai trouvé moyen d'y glisser quelque chose en parlant des montagnes de la Suisse habitées par le bienheureux Nicolas. Malheureusement la rédaction de la *Revue* est gratuite, et point d'argent encore.

Et *nostro Mimin*, la Toulousaine, est-elle enfin rentrée dans la solitude, son exil est-il achevé ? Au fait, il est dur de briser ses habitudes de famille, de désert, de piété, pour aller vivre d'une vie étrangère ; et maintenant que je suis à deux cents lieues du foyer, je rends parfaitement justice à sa longue résistance. Pour qu'elle me pardonne mes persécutions, fais-lui deux longs et tendres baisers sur ses deux joues vermeilles, et deux autres pour le souvenir que je porte au doigt, et cent mille pour ma tendresse infinie.

As-tu reçu quelque lettre de Rayssac ? Peux-tu me donner les éclaircissements que je t'ai demandés ? Y a-t-il quelque

autre phrase à commenter ? est-ce plus clair ? est-ce plus obscur ? est-ce quelque chose ? n'est-ce rien ? Réponds à tout cela. Je voudrais savoir et j'ignore. J'ai reçu une lettre de M. de Bayne ; le brave homme est désolé de la perte de *l'Avenir*. Il me dit que Charles est allé au Cayla ; rends-moi compte de cette visite.

Comment va la persécution au diocèse ? La chute de *l'Avenir* a-t-elle apaisé les haines gallicanes ? Il paraît que ces messieurs redoutent beaucoup l'entrée de M. de Lamennais dans Rome. Ils ont crié alarme, comme si César passait le Rubicon. Ils ont peur que le pape ne se laisse séduire, et il paraît qu'il y a une conspiration montée pour empêcher le pèlerin d'arriver jusqu'au saint-siège. Du reste, il s'avance fort lentement à cause de sa mauvaise santé. Ici nous avons des scandales à la Chambre, des quasi-émeutes dans la rue, et une émeute, dit-on, dans les tours de Notre-Dame. On prétend qu'on a sonné le tocsin, arboré le bonnet rouge sur l'une des tours et essayé de mettre le feu à l'église. C'est un bruit mystérieux, qu'on se redit sans pouvoir l'expliquer. Peut-être n'est-ce qu'une rumeur de police. As-tu lu le discours de Fitz-James ? Cette grande voix sonnait bien au milieu de tant d'abaissement.

A LA MÊME

Paris, le 29 février [1832].

C'est un terrible lieu commun que la fuite du temps : que t'en semble ? Voilà que nous avons franchi le plus lestement du monde tout un hiver, toute une saison de jours sombres et tristes. Qu'allons-nous faire du printemps ? Mais peut-être, tandis que je jette un regard de regret à l'hiver qui s'en va, toi tu lui souhaites bon voyage et lent retour, parce qu'au Cayla il n'amène que le froid et n'apporte que l'ennui, au lieu qu'ici il se présente avec un cortège de soirées et de fraîches guirlandes de dames. A Paris l'hiver est jeune homme ; à la campagne, c'est un vieillard hargneux. Somme toute, je suis assez content de mon hiver : deux noces, plusieurs bals, une soirée musicale et dansante revenant tous les quinze jours, et quelques autres soirées et concerts semés par-ci par-là, c'est un cercle assez large pour moi qui occupe si peu de place. J'ai remporté une grande victoire sur ma timidité et ma gaucherie. Un beau soir, poussé par caprice, par jalousie, par regret de me voir faire le pied de grue au milieu du tourbillon, et puis aussi par je ne sais

quel enthousiasme d'harmonie, je me suis pris à danser, et depuis je danse, je danse tout émerveillé du succès de ma hardiesse. Au fait, j'étais cruellement tourmenté de rester immobile lorsque je rencontrais quelque physionomie comme je les aime, j'étais, dis-je, cruellement tourmenté de rester immobile et de faire l'effet d'une statue. La danse est un moyen de rapprochement ; on se dit un mot, deux mots bien indifférents, bien communs, on entame comme on peut une conversation qui doit finir avec la contredanse ; mais au moins on a entendu une voix de femme, on s'est regardé, on s'est parlé, et le moindre petit mot est si joli sur certaines lèvres, et puis il y a des froissements de robe qui font tressaillir, des airs qui vous font bondir... Voilà en abrégé les avantages de la danse ; ce qui ne m'empêche pas de penser à *quelqu'une* qui sauterait au plafond. Mais trève de discours profanes.

Félicité t'a parlé, je crois, de quelque nouvelle espérance qui m'est advenue. Voici ce que c'est. Cazalès s'intéresse beaucoup à moi, sur la recommandation de Charles de Rivières. Or, un journal de Nancy, appelé *Courrier lorrain*, s'est adressé à Cazalès pour lui trouver un rédacteur qui, demeurant à Paris, donne au journal une couleur plus intéressante et plus vive.

Cazalès a eu la bonté de penser à moi, j'ai envoyé quelques articles comme spécimen et j'ai été agréé. Un des rédacteurs doit venir incessamment à Paris pour régler l'affaire d'argent, ce qui fait que je ne puis te dire combien me vaudra mon griffonnage. Quoi qu'il en soit, ce sera toujours une prime sur l'avenir, quelque chose de palpable dans mes mains si longtemps vides. Le journal est entièrement dans le sens de *l'Avenir*. Et puis si, comme je l'espère, Auguste trouve assez d'enfants pour avoir besoin de moi, mon existence à Paris pour deux ans au moins sera assurée, et c'est tout ce que je demande.

Je t'ai dit, je crois, qu'il y avait eu réconciliation entre le code et moi, mais il existait trop peu de sympathie entre nous pour que l'accord pût durer longtemps. Nous nous sommes brouillés de nouveau et, cette fois-ci, profitant de la loi du divorce, nous avons solennellement et à tout jamais divorcé. Je te prie cependant de tenir la chose secrète ; lorsqu'on te demandera si je fais toujours du droit, réponds et répondez tous affirmativement. Je prends tous ces mensonges sur ma conscience. — Autre bonne nouvelle : la petite part que je prends à la rédaction de la *Revue Européenne* me vaut la réception gratuite. Ecris-moi avant le 15 mars à quelle époque

finit votre abonnement, parce que je commencerai à vous l'envoyer à partir de là. Quand il y aura quelque chose de moi, un trait de plume au commencement ou à la fin de l'article l'indiquera.

Nous n'avons pas de nouvelles intéressantes de Rome. Le pape, absorbé comme il l'est par les affaires politiques, placé entre les Autrichiens, les Français et ses sujets révoltés, ne peut guère donner son attention à une question importante, il est vrai, mais moins immédiate que celles qu'il a sur les bras, et qui demande d'ailleurs, à cause de son extrême délicatesse, les plus grands ménagements. Je crains bien que la reprise de *l'Avenir* ne soit remise d'ici à longtemps. En attendant, les doctrines filtrent en secret, font moins de bruit, mais marchent tout aussi vite, parce qu'il y a certaines idées qui, jetées sur une certaine pente, ne s'arrêtent plus. J'écrirai un de ces jours à M. de Bayne pour lui parler de tout cela. Je veux insensiblement animer cette correspondance, parce qu'il y a bien des choses qu'on ne pourrait dire au commencement et qui se disent tout naturellement à la fin.

Il faut à toute force que je fasse de la politique, [avec] Mimin, elle m'entraîne toujours sur ce terrain, je l'y suivrai. Tu veux donc, chère Mimin, que je me déclare

le champion du duc de Bordeaux. Certes, je garde à ce prince toute l'affection qu'on doit à la race qu'il représente, car je ne suis pas de ceux qui voient dans les Bourbons le type de la tyrannie : je ne vois en eux, au contraire, que le type de la bonté, mais d'une bonté faible. Après cela, mes croyances politiques sont complètement indépendantes de cette affection, et j'ai la ferme foi que nos destinées sociales, loin de reposer sur la tête d'un enfant, n'ont pas le moins du monde besoin de lui, parce que la grande et profonde révolution qui s'accomplit se fait par les peuples et pour les peuples, et il faut bien se persuader que, si un avenir nous est réservé, il ne ressemblera que par la foi aux temps qui l'auront précédé, parce que toutes les formes sociales auront changé. C'est là, je crois, une croyance fort catholique qu'on peut soutenir en toute conscience. J'espère que tu ne m'en voudras pas pour cette profession de foi peu carliste, et que tu n'exigeras pas de moi des paroles qui mentent à ma conviction.

A SON PÈRE

Au Cayla

[Paris], mercredi 5 décembre [1832].

Je vous écris à la hâte et un peu courtement, mon cher papa, parce que le court séjour que je fais à Paris et les commissions dont j'étais chargé me laissent à peine un moment de répit. J'ai fait mon voyage à bon port, mais avec accompagnement de pluie et d'ennui. Je suis enfin arrivé dimanche au soir et suis descendu chez Boré, qui m'a reçu comme un frère, avec tendresse et effusion. Nous n'avons qu'une table et qu'un lit. Nous avons beaucoup causé de la Chênaie. J'y serai reçu absolument gratis, je n'aurai pas même à payer le blanchissage. Les premiers vœux ne se prononcent qu'après un an. Ainsi vous voyez que la marge est large autant que possible. Je me trouverai là avec MM. Féli, Gerbet, Lacordaire et un jeune homme appelé Elie. La Compagnie n'est pas aussi nombreuse que je le croyais, mais elle est choisie. Je pars aujourd'hui mercredi à quatre heures. J'arriverai vendredi matin à Rennes ; j'y coucherai, et samedi prochain, vers les deux heures de l'après-midi, je prendrai terre à la

Chênaie. — Auguste et Félicité vont tous deux parfaitement et leurs affaires sont aussi prospères que leur santé. Les confitures ont été trouvées excellentes. — J'ai vu hier Cazalès, à Chaillot, dans une maison de santé ; il a encore un mois à faire. Je ne lui ai pas parlé de la *Revue*. Boré m'a conseillé de consulter plutôt M. de Serre. Il ne savait pas mon cousin Philibert en France. Il a été très agréablement surpris. Je lui ai annoncé sa venue à Paris. — Je me suis acquitté de la commission de M. le curé. Le libraire accepte les conditions énoncées. L'envoi est déjà fait ; les livres arriveront au premier jour.

Pardon si je passe rapidement sur tout ce qui vous intéresse le plus. Ceci n'est qu'un signe de vie. Présentez mes souvenirs affectueux à mon cousin Philibert. Mille baisers à vous et à tous.

AU MÊME

La Chênaie, ce 14 décembre 1832.

Je suis parti de Paris, comme je vous le disais, le mercredi, à quatre heures du soir. J'y avais trouvé M. Jean de L., frère de M. Féli, et comptais faire le voyage avec lui ; mais il me conseilla

de partir seul, ses affaires le retenant indéfiniment à Paris. Cette seconde moitié du voyage a été aussi heureuse que la première, avec un attrait de plus, celui de la nouveauté. Je suis arrivé à Rennes le vendredi soir et j'ai reçu l'hospitalité dans une maison de missionnaires fondée par M. Jean : le lendemain, la voiture de Brest m'a porté jusqu'à Dinan, à deux lieues de la Chênaie. A Dinan, j'ai eu le bonheur de rencontrer un de mes nouveaux condisciples et j'ai achevé avec lui mon long voyage.

M. Féli m'a reçu comme un bon père qu'il est, et moi je l'ai embrassé avec l'affection d'un enfant et une émotion dont vous devinez la cause. MM Gerbet et Lacordaire m'ont également témoigné beaucoup d'amitié. Le lendemain j'ai commencé une petite retraite de trois jours que j'achève aujourd'hui. J'avais bien besoin de cette eau lustrale. Notre train de vie est fort doux. Le lever est à cinq heures (je suis sûr qu'ici il sera fait des réflexions sur ma paresse et qu'on rira d'aise la voyant en si fâcheuse situation) ; la prière avec une méditation ou lecture ; dîner à midi ; souper à huit heures ; à neuf et demie ou dix, nous sommes au lit. Voilà l'esquisse de notre journée. Nos récréations se passent en promenades dans

le jardin ou dans les bois, un bâton à la main et devisant gaiement. Il y a ici un nouveau venu comme moi et nous en attendons un autre du côté de Besançon. Nous serons en tout quatre élèves ; c'est à peu près tous ceux que la maison peut contenir.

Nous sommes entourés, cernés, pressés et comme étouffés par les bois ; les mouvements du terrain sont si légers que c'est presque une plaine, en sorte qu'il est rare de trouver un horizon un peu large, et, quand on le trouve, c'est l'immense uniformité que présente la surface des forêts ; les arbres gris se perdent dans un ciel gris. A l'occident de la maison est un étang encaissé comme une rivière entre deux bois qui le dominent ; il a la largeur du Tarn et s'allonge à peu près dans l'espace de la croix au moulin [1]. On me dit que c'est un enchantement pendant la belle saison, tant il y vient d'oiseaux à cause de la fraîcheur et de l'ombre épaisse de ses rives. La maison est coiffée d'un toit aigu à mansardes. Elle est blanche comme Rayssac, on l'aperçoit de même à travers les bois, et les grands arbres qui l'entourent doublent encore la ressemblance. La chapelle est située vis-à-vis la maison, au fond

1. Du Cayla.

du jardin; elle est toute petite et toute simple et sied bien à la solitude. La paroisse étant trop éloignée, nous célébrons là une messe basse, les dimanches et fêtes. Le jardin est vaste, bien cultivé et percé de larges allées bien sablées ; quelques-unes sont plantées d'arbres verts. Une moitié du jardin déborde la maison à gauche et se trouve séparée de l'autre par une large terrasse plantée de tilleuls à jambe haute et nue et à tête ronde. Au nord, correspond à ce jardin une vaste cour formée par des bâtiments de ferme très réguliers, et où chantent des coqs et nasillent des canards qui de temps en temps comparaissent par-devant nous. Je vous fais toute cette topographie afin que par la suite vous compreniez mieux quelques détails qui pourront se rencontrer.

Je ne sais pas encore quelles seront mes études ; M. Féli a remis de me parler de cela après ma retraite qui expire aujourd'hui. J'avais oublié de vous dire que c'est lui qui est mon père débrouilleur, mon arracheur et mon père à secrets, mon Amalric. — Je suis à peine arrivé, mes détails ne peuvent qu'être extérieurs et généraux ; à mesure que nous avancerons ils deviendront plus intimes, plus profonds, plus intéressants. Mes entrevues avec M. Féli ont été fort courtes à cause du

recueillement de ma retraite. Demain nous entamerons le [sérieux]. Savez-vous quel fut le sujet de notre première conversation ? — Quel temps fait-il habituellement chez vous ? fut la première question : et puis mes compagnons de voyage, mon âge, les hautes marées à Saint-Malo, Calderon, la manière de pêcher les huîtres, la poésie catholique, Hugo, les poissons les plus remarquables de la côte de Bretagne... Le grand homme est petit, grêle, pâle, yeux gris, tête oblongue, gros nez et long, le front profondément sillonné de rides qui descendent entre les deux sourcils jusqu'à l'origine du nez ; tout habillé de gros drap gris, des pieds à la tête ; courant dans sa chambre à fatiguer mes jeunes jambes, et quand nous sortons pour la promenade, marchant toujours en tête, coiffé d'un mauvais chapeau de paille aussi vieux et aussi usé que celui de Charles de Bayne.

A la prochaine lettre, qui ne se fera pas attendre, nouveaux détails sur ma nouvelle vie. Pour du neuf que je vous donne, je vous demande de l'ancien. Vous savez tout ce qui m'intéresse, tenez-moi au courant. Rappelez-moi au souvenir de Philibert, s'il est encore dans le pays.

Adieu, adieu tous, embrassade générale.

P.-S. — Papa, avez-vous laissé l'asthme à Toulouse ?

Voici l'adresse : A Dinan, chez le frère Paul. (Côtes-du-Nord.) C'est là que nous envoyons prendre les lettres.

A SA SŒUR EUGÉNIE

Au Cayla

La Chênaie, 18 décembre 1832.

Me voici acclimaté au désert, ma chère Eugénie. Mes habitudes se sont pliées à ma nouvelle vie et mes yeux se sont familiarisés avec les landes épineuses et les forêts couleur de rouille. Il doit y avoir une forte dose de sympathie chez moi pour m'être si vite lié d'amitié avec des steppes incultes et la sombre ceinture de bois qui nous environne. La Chênaie est vraiment une solitude parmi les solitudes, et l'on peut dire à la lettre, sans faire de phrases, qu'on n'y entend que le sifflement du vent à travers les bois et qu'on n'y voit passer que les nuages. Souvent, malgré l'habitude, nous nous étonnons tous de notre profonde retraite, et nous ne comprenons pas qu'on puisse trouver tant

de silence. Aussi le travail y est-il un besoin, une nécessité indispensable. La pensée ne trouve guère à s'ébattre dans ces âpres campagnes, elle rentre forcément chez elle et se jette dans l'intellectuel, ne pouvant toucher au réel sans se piquer.

Tout cela veut dire que je me suis mis au travail et que le travail est ici sérieux et sans distractions. M. Féli m'a jeté dans les langues modernes, en commençant par l'italien, et en même temps dans la philosophie catholique et l'histoire de la philosophie. Je suis enchanté d'apprendre les langues modernes ; elles sont un puissant instrument de science, et puis cette étude ouvre des littératures dont la connaissance décuple les forces et le plaisir de la pensée. Parmi les langues mortes, je n'apprends que le grec ; j'en ai une simple teinture qui m'aidera beaucoup à dévorer les premières difficultés. Me voilà en présence d'un grand travail, aux premiers abords de la science qu'il faut emporter comme les travaux avancés de la citadelle d'Anvers ; mais nous avons un si grand général à notre tête que je me sens plein de confiance, et je suis comme sûr de la victoire.

Nous sommes maintenant quatre jeunes gens. Chacun a sa chambre à coucher ; mais comme toutes n'ont pas de cheminée,

nous nous réunissons pour travailler dans une chambre commune, autour d'un bon feu. Je me suis remis sans trop de peine au lever de cinq heures ; je trouve même que je dors d'un sommeil plus prompt et plus sûr que par le passé. J'aime bien notre petite chapelle au fond du jardin, où nous allons chaque matin entendre ou servir la messe en sortant du lit. C'est s'éveiller dans le Seigneur. Puis vient le déjeuner avec du beurre et du pain que nous faisons griller pour le rendre plus appétissant ; le beurre joue un grand rôle dans nos repas. Le dîner, très *confortable*, avec café et liqueurs quand il y a des étrangers, est assaisonné d'un feu roulant de plaisanteries et de malices, qui partent la plupart de M. Féli. Il a des mots charmants ; les saillies les plus vives, les plus perçantes, les plus étincelantes, s'échappent de lui sans nombre. Son génie s'en va comme ça quand il ne travaille pas ; de sublime il devient charmant. M. Gerbet s'entend aussi passablement à *maligner*, mais il est en général plus sérieux que M. Féli.

M. Lacordaire nous a quittés deux jours après mon arrivée ; des affaires pressantes l'ont appelé à Paris. M. Rohrbacher est un homme à larges épaules, à grosse tête, à gros traits, comme un bon Lorrain qu'il est ; mais cette enveloppe cache une grande

science et même assez d'amabilité. Il écrit une histoire de l'Eglise. M. Féli est en train d'écrire un ouvrage où il résume toute sa philosophie, en lui donnant des développements nouveaux. Il concentre là tous les rayons de sa science et de son génie : il n'a rien fait jusqu'ici de comparable à cela. Attendez-vous à un grand étonnement et à une grande admiration dans le monde quand cet ouvrage paraîtra. M. Gerbet en fait l'introduction. Jugez ce qui doit sortir de l'association de ces deux têtes.

J'ai vu M. Féli au *petit parloir*. Ce petit parloir est comme celui de M. Bories : une chaise et une commode. M. Féli vous laisse défiler votre chapelet sans mot dire ; puis quand on a dit : C'est tout, il prend la parole, une parole grave, profonde, lumineuse, pleine d'onction. Sa morale, comme ses livres de piété, est pleine d'Ecriture sainte, merveilleusement fondue dans son discours. Elle lui donne une grande douceur. Il nous aime comme un père, nous appelant toujours mon fils. Hier, quand le dernier venu d'entre nous arriva, il était dans la joie de son âme. « Notre petite famille augmente », me dit-il, et il m'embrassa de tendresse et de joie. On apprend plus dans sa conversation que dans les livres. En quelques mots il vous ouvre des points de vue immenses dans la science.

Ses paroles élèvent et échauffent l'âme ; on sent la présence du génie.

Ce pays-ci justifie tout ce que j'en avais entendu dire : c'est un peuple à part, une civilisation sévère et religieuse qui marche en dehors de nos idées modernes. Les plus pauvres exercent l'hospitalité avec la générosité la plus touchante. En arrivant de Dinan à la Chênaie, nous nous égarâmes, mon compagnon et moi, à la nuit tombante. Après avoir erré quelque temps dans les landes sans pouvoir nous orienter, nous allâmes frapper à la porte d'une ferme. J'entre le premier, — tout le monde se lève et me souhaite la bienvenue. La famille était nombreuse et assise sur deux énormes poutres gisant de chaque côté perpendiculairement au foyer. Grands et petits avaient l'écuelle aux dents au moment de notre arrivée, et la mère de famille pétrissait sur la table une galette de blé noir. Nous demandons le chemin, on nous l'enseigne ; mais on ne veut pas nous laisser sortir sans nous faire goûter à la galette et boire du cidre. La propreté n'est pas la vertu dominante chez ces bonnes gens ; nous refusâmes obstinément, à leur grand regret. Ils nous donnèrent un petit gars pour nous guider, et nous arrivâmes deux minutes après. La Chênaie n'est qu'à deux portées de fusil de cette ferme, mais le pays est

si couvert qu'on n'aperçoit pas une maison à cent pas de distance. Telle a été ma première aventure en Bretagne. J'aurais bien d'autres petites histoires à te conter si j'avais plus de place. Je crois que j'aurai plus de choses à te dire dans mon désert que dans le tourbillon parisien. Ici, on ne perd pas une pensée ; là-bas, tout se perdait en évaporations. — J'ai fait faire une redingote à la *propriétaire* et un gilet de même étoffe, le tout pour cinquante francs, tout payé. La vieille tire sur sa fin, et je la trouve d'ailleurs un peu légère. Ai-je bien fait ?

Adieu, ma chère amie, adieu Mimin, adieu tous, je vous embrasse.

P.-S. — M. le curé a-t-il reçu ses livres ? Je crois m'être bien acquitté de sa commission. Rappelle-moi à son souvenir. — M. Féli n'est pas assez d'accord avec la *Revue Européenne* pour que je puisse y écrire. Nous ne la recevons pas ici ; je suis bien fâché de cela pour vous. Demandez-la à Charles.

N'oubliez pas que Wolff est mon bon ami. Laissez-lui sa place au coin du feu, et de temps en temps quelque morceau de pain en mon souvenir.

A M. DE BAYNE

Au château de Rayssac, par Vabre (Tarn)

A la Chênaie, le jour de Noël 1832.

Ce n'est plus du milieu de l'étourdissant tourbillon de Paris que je vous écris ; c'est du sein des bois, dans la retraite la plus profonde et la plus sauvage. Ici l'imagination est libre de toute préoccupation extérieure, et le cœur et l'âme y gagnent beaucoup en ce qu'ils ne dissipent rien des souvenirs du passé, et que la mémoire de ceux qui nous aiment se conserve dans toute sa fraîcheur. Ma solitude me reporte naturellement vers la vôtre, Monsieur ; la transition de l'une à l'autre est bien douce et bien facile pour ma pensée ; c'est l'oiseau qui change de branche.

Me voici donc depuis trois semaines reclus, mais reclus volontaire et trouvant dans un désert ce qui y est bien rare, ce que j'ai trouvé dans le vôtre : la société la plus aimable et la plus douce amitié. Nous sommes ici quatre fugitifs du monde, qui sommes venus chercher auprès du Maître asile et lumière, et c'est vraiment ici qu'il faut venir quand on veut se réfugier dans l'étude et dans le Seigneur. — J'éprouvais,

en abordant M. Féli (c'est ainsi que nous l'appelons en famille), ce tremblement mystérieux dont on est toujours saisi à l'approche des choses divines et des grands hommes ; mais bientôt ce tremblement se changea en abandon et confiance, et je trouvai que l'imagination nous donne une idée bien fausse des grandes âmes, nous les représentant comme inaccessibles et en quelque sorte redoutables pour le vulgaire ; bien loin de là ! la gloire, vue de près, est simple et douce comme un enfant, et nul n'est d'un plus facile accès qu'un grand homme. M. Féli m'a, pour ainsi dire, forcé à oublier toute sa renommée, par sa douceur paternelle et la tendre familiarité de son entretien. Tout son génie s'épanche en bonté. Me voilà entre ses mains, corps et âme, espérant que ce grand artiste fera sortir la statue du bloc informe. Nous suivons chacun dans nos études notre goût et notre tendance naturelle. Nous n'avons tous qu'un but : la science de Dieu, la science catholique ; mais nous y tendons par des chemins divers, accomplissant ainsi la grande loi de la variété dans l'unité. J'ai adopté les langues modernes et la philosophie ; mais cette dernière étude, dans le but que je me propose, est un moyen plutôt qu'un objet de tendance déterminée. Je ne me sens pas la tête assez forte ni

l'œil assez sûr pour sonder l'abîme de la science philosophique ; je craindrais quelque vertige, et d'ailleurs je n'ai pas l'âme assez austère pour m'enfermer exclusivement dans les abstractions. J'ai besoin du grand air ; j'aime à voir le soleil et les fleurs. Aussi ferai-je comme le plongeur qui pêche les perles : je remonterai emportant mon trésor, et l'imagination en fera son profit. Ce but est insensé peut-être, je le crains bien ; et quand je me considère, je me trouve bien téméraire, et je pense que je serais bien plus sage de renoncer à toutes ces belles prétentions, ne me sentant pas au fond bon à grand'chose. Mais celui qui veut faire quelque chose de moi est là ; j'espère en lui, j'appuie sur lui mon courage défaillant, et je me remets à l'œuvre avec mes forces d'emprunt. Lui aussi a besoin d'énergie ; mais il la trouve en lui-même, et il soutient avec un admirable courage les orages qui l'ont assailli. Il y a bien de l'amertume dans son âme ; car il est bien amer pour son génie de voir sa pensée si mal comprise, de voir cette pensée si pure, si grande, si puissante pour le bien, poursuivie, harcelée comme une pensée antisociale ; de la voir si pieuse, si catholique, et chargée d'anathèmes comme une pensée impie. Cependant des consolations se laissent entrevoir ; le mal n'est pas aussi

grand qu'il paraît, et des yeux augustes semblent déjà se dessiller. M. Féli a reçu ces jours-ci une lettre de M. Vilain XIV, ambassadeur belge à la cour de Rome, qui console un peu de la triste impression de l'encyclique. J'ai lu cette lettre...

Vous savez, je crois, que M. Féli travaille à un grand ouvrage philosophique. J'en ai lu des notes et des fragments qui donnent une idée générale de l'ouvrage. C'est une reprise de toute sa philosophie avec des développements plus larges et d'un point de vue plus synthétique. C'est une sublime intuition du monde, à la manière des philosophes indiens : la trinité est le type, le moule de l'univers, et va se reproduisant dans tous les détails de ce vaste ensemble, depuis l'homme jusqu'à l'être inorganique. Ce grand poème sera publié dans six mois à peu près.

La Chênaie est une sorte d'oasis au milieu des steppes de la Bretagne. Devant le château s'étend un vaste jardin coupé par une terrasse plantée de tilleuls, avec une toute petite chapelle au fond. J'aime beaucoup ce petit oratoire où l'on respire deux paix, la paix de la solitude et la paix du Seigneur. Au printemps nous irons prier à travers deux rangées de fleurs. A l'orient et à quelques pas du château, dort un petit étang, entre deux bois peuplés d'oi-

seaux dans la belle saison ; et puis à droite, à gauche, de tout côté, des bois, des bois, partout des bois. C'est triste maintenant que tout est dépouillé, que les forêts sont couleur de rouille, et avec ce ciel de Bretagne toujours nuageux et si bas qu'il semble vouloir vous écraser ; mais, au retour du printemps, le ciel se hausse, les bois reprennent vie, et tout sera charmant. Ma solitude me reporte à la vôtre, d'autant plus naturellement qu'il y a entre elles quelques points de ressemblance. Ainsi nous avons une grande plantation de hêtres, de tilleuls, de chênes, tout comme à Rayssac. C'est là ma promenade favorite ; je tâche de me faire illusion par la ressemblance et de me croire encore dans vos allées. De plus, le château est vêtu de blanc comme le vôtre, et se laisse entrevoir comme lui dans le lointain à travers les clairières ; et, pour compléter la comparaison, le terrain et la culture sont quasi les mêmes : grande abondance de lait et de pommes de terre. Nos paysans sont religieux comme vos montagnards et pleins de vénération pour leurs curés. C'est un peuple tout à part qui a conservé dans le grand bouleversement moderne ses mœurs, sa langue (ceci s'applique surtout à la Basse-Bretagne) et sa poésie. Cette vieille langue bretonne, sous ses formes âpres et

sauvages, cache les plus beaux trésors de poésie. Vous me permettrez de joindre ici une légende qui pourra vous en donner une idée, et trouvera grâce, j'espère, auprès de vos dames, bien qu'elle s'éloigne de la couleur tendre et rose, pour ainsi dire, de *Lucretia*[1].

Veuillez excuser, Monsieur, tout ce bavardage de jeune homme. Ma lettre n'a rien qui puisse lui faire pardonner sa longueur, si ce n'est le sentiment qui l'inspire. C'est, Monsieur, le profond attachement de votre respectueux et dévoué serviteur.

Mon plein cœur d'amitiés à Charles.

A SA SŒUR EUGÉNIE

Au Cayla

La Chênaie, 29 avril 1833.

Que je te conte une course délicieuse[2]. Cazalès est venu voir sa mère à Rennes, il a poussé jusqu'à la Chênaie. C'était vers le 15, je crois. Après quelques jours il a parlé d'aller voir la mer à Saint-Malo ; j'ai demandé à M. Féli la

1. Lucretia Davidson, Américaine et poète, morte à dix sept ans, dont on s'occupait alors beaucoup dans le jeune monde poétique.
2. Voir le *Journal*, p. 150.

permission de l'accompagner, il me l'a permis, et vers une heure après midi nous nous sommes mis en route à pied, par un beau soleil et un vent frais. Nous avions cinq lieues à faire, mais nous en avions peu de souci : cinq lieues avec le printemps, un ami et la mer au bout, c'est un délassement plutôt qu'une fatigue. Bref, nous voilà en chemin gais et dispos, prompts à la marche, et plus encore à la causerie. Quand on se trouve deux à cheminer, pas trop distants par l'âge et très rapprochés par la pente de l'âme et la tendance des études, on se dit bien des choses, et l'on trouve un grand charme à les dire. C'est ce qui nous est arrivé. D'un bout à l'autre du chemin nous avons laissé derrière nous une traînée de paroles que je serais enchanté de retrouver, s'il m'arrive de passer par cette route; mais le vent aura tout emporté, et d'ailleurs ce bonheur ne se rencontre pas deux fois. Sur les sept heures, à la nuit tombante, nous nous trouvâmes en face de Saint-Malo, vrai nid d'oiseaux de mer, posé sur une roche qui devient une île à la marée haute. Nous y arrivâmes par la plage, à la faveur de la marée basse. Nous choisîmes un hôtel d'où l'on a vue sur l'océan, et pour la première fois de ma vie, je m'endormis ayant la mer à deux cents pas de mon lit

et sous le charme de la grande merveille. Le lendemain, à la pointe de l'aube, nous étions sur la grève, regardant les flots sans rien dire, mais n'en pensant pas moins, car cela fait penser beaucoup. Après avoir suffisamment contemplé, nous prîmes une petite embarcation qui remontait la Rance jusqu'à Dinan, emportant beaucoup de joie et une grande dévotion à l'océan. Cazalès est non seulement un garçon plein de talent, mais une bonne et belle âme s'il en fut. Ce voyage trop court me l'a fait connaître mieux que je n'avais pu le faire jusque-là et m'a donné lieu d'apprécier son excellent caractère. Il est fort impatient de voir Philibert.

A SA SŒUR

Au Cayla

AUTRE histoire. Mercredi nous avons dîné chez un de nos voisins. Ce dîner m'a rappelé nos invitations de campagne, et c'était en effet semblable de tout point. Une maison toute simple, un hôte généreux ; deux bonnes dames, la mère et la fille, qui *apâlurent* comme vous autres des couvées de poulets et de canards ; le

recteur ou curé de l'endroit ; bonhomie, liberté, abondance, promenade après dîner dans les environs : c'était une vraie représentation de nos réceptions du Cayla. Tu vois que notre temps se passe assez bien, et que la monotonie de notre vie studieuse est assez agréablement interrompue. La belle saison nous amène une foule de compensations aux ennuis de l'hiver. Les visites abondent. Il en est une que j'attends avec la plus vive impatience et que je ne donnerais pas pour mille : Sainte-Beuve nous est annoncé pour le mois de mai. Conçois-tu ce bonheur ? Je tâcherai de *causer* avec lui, et je te ferai part de la conversation.

Je suis enchanté de ton voyage à Lisle et des distractions mondaines que tu y as prises. Il est bon de respirer l'air du monde de temps à autre, de désassombrir l'âme qui s'attriste et s'encroûte à la longue dans la retraite. Ce n'est pas être infidèle à Dieu ; c'est tout simplement détendre la rigueur d'une vie sévère pour faire respirer à l'âme un air qui est pur quand on sait bien le choisir, et éviter cette fadeur, cet assoupissement, suite inévitable de l'habitude, même dans la pratique des choses pieuses. Après avoir mis seulement le bout du pied dans le monde, on revient à Dieu ; je me trompe, on n'a pas quitté

Dieu ; on revient, dis-je, à la vie recluse et à l'œuvre de Dieu avec une énergie nouvelle, avec toute la force de la réaction. Peux-tu regretter d'avoir pris un peu de plaisir dans ces salons de Lisle, où tu as fait une amitié si charmante dans le cœur de cette belle et douce Antoinette ? Puisque tu es en correspondance avec elle, voudrais-tu m'envoyer quelque échantillon de ses lettres ? Et, à ce propos, je serai enchanté que tu me donnes la continuation des *extraits*. Je les ai montrés à Boré et à Cazalès ; tous deux en ont été ravis, Cazalès surtout. Il m'a répété quatre ou cinq fois que c'était admirable d'âme, de grâce, de style, etc.

On t'a relancée dans la poésie ; oh ! que c'est bien fait ! Je ne conçois pas vraiment comment tu as pu te laisser prendre à un aussi étrange scrupule que celui qui t'a saisie il y a trois ou quatre ans. Je sors à l'instant même de chez M. Gerbet ; je lui ai proposé ton cas de conscience, qui l'a d'abord fait sourire ; puis il m'a dit : « Je « ne conçois pas où ces messieurs (les mis- « sionnaires [1]) prennent des idées aussi « singulières. Mademoiselle votre sœur « peut s'occuper, en toute sûreté de

1. Eugénie a écrit ici sur l'original, en interligne : « Et où as-tu vu que les missionnaires me défendaient la poésie ? Il n'y a que moi qui m'en empêche. »

« conscience, de littérature et de poésie. « Il n'y aurait de mal à faire des vers « qu'autant que ce travail entraînerait « la négligence des devoirs et des soins de « famille. Il faut aussi prendre garde à ne « pas se laisser emporter par l'imagination « si loin dans l'ordre idéal, qu'on se prenne « de dégoût pour l'ordre réel et que la vie « imaginative nuise à la vie pratique. Il « n'y a pas d'autre danger à cela, et je suis « bien persuadé que mademoiselle votre « sœur saura s'en garder. Il n'y a pas au « monde de délassement plus innocent que « la poésie. Si l'on défend la poésie aux « femmes, il faut aussi leur proscrire la « musique ; la poésie et la musique c'est « tout un, elles conviennent également « aux femmes. Encore un coup, rassurez-« la ; il n'y a pas l'ombre de mal à faire « des vers. » Il m'a demandé ton âge, je le lui ai dit ; en es-tu fâchée ? Voilà, ma chère amie, la décision de ton casuiste favori. L'en croiras-tu ? Je ne crois pas qu'il puisse te rester le moindre scrupule. J'estime beaucoup les missionnaires ; mais je crois qu'ils se trompaient en bien des choses, et que, ne fût-ce que par l'échauffement de leur zèle, ils allaient souvent trop loin. Sans vouloir altérer l'estime que tu portes à M. Guyon, je crois M. Gerbet bien plus éclairé que lui et pénétrant

bien plus avant dans la science de Dieu et des âmes. Tes vers sur *les enfants* sont très jolis. J'ai remarqué un sensible progrès dans l'allure de ta poésie : elle a quelque chose de plus ferme, de plus décidé, de moins féminin. Mais je me garderai bien de te donner des conseils : la poésie ne s'enseigne pas. Chaque poète a sa poétique écrite au fond de l'âme ; il n'y en a point d'autre. Observe beaucoup la nature dans ses moindres détails, et puis écris au courant de la pensée, voilà tout.

Papa me demande ce que nos Messieurs pensent de la duchesse de Berry. Ils pensent que le fait de sa grossesse est malheureusement vrai, et qu'il n'est plus possible de se soustraire à cette évidence ; ils déplorent son sort, ils détestent la brutalité du gouvernement, et ils s'en remettent à la Providence qui jettera enfin sa lumière et sa justice dans tout cela. Que voulez-vous faire de plus dans tout ce chaos au milieu duquel nous vivons ? A quoi bon se cogner la tête contre des faits qui vont toujours plus tristes et plus désolants les uns que les autres ? Je crois, ma foi, qu'il faudrait à la fin se crever les deux yeux et se mastiquer les oreilles pour vivre tranquille si l'on n'avait pas quelque espérance par delà ce présent odieux. Illusion ou non, qu'importe ! Çà vous fait

toujours prendre patience et vous endort dans l'indifférentisme politique, état délicieux dans lequel je voudrais vous savoir pour votre repos. Si j'avais une croyance politique, chaque numéro de journal me donnerait un accès de fièvre quarte tout au moins, ou me ferait monter la bile jusqu'au bout des cheveux. Au lieu que, du fond de mon indifférentisme, je les lis avec un calme imperturbable, comme si je lisais l'histoire romaine ou grecque. M. Féli s'amuse beaucoup du juste milieu ; quand il tombe sur ce sujet c'est un feu roulant de plaisanteries. Il y prend un plaisir extrême. Il nous disait que si l'on faisait un pâté avec les gens du juste milieu, le diable ne voudrait pas en tâter, que le juste milieu est un bâton planté dans la boue molle, etc., etc. — Je n'ai pas demandé de l'argent à Auguste, et il n'est pas probable que je lui en demande de longtemps, car il n'y a pas ici de meuble plus inutile que l'argent ; il se rouillerait dans nos poches. Mais si le hasard faisait que j'eusse besoin de quelque petite somme, je m'adresserais toujours à Auguste. Si vous saviez positivement l'époque à laquelle Philibert doit se trouver à Paris, faites-le moi savoir : je lui écrirai et je saurai de lui s'il doit s'embarquer à Nantes ou à Saint-Malo. M. Féli se ferait

un plaisir de le revoir. Je sacrifierais à la nécessité la douceur des vacances. C'est dur, mais la fin du sacrifice, qui est votre allègement, en adoucit beaucoup la rigueur. Il faut que je mette cette occasion à profit pour vous dire, papa, que je dois encore 258 francs à mon tailleur de Paris, non point pour de folles dépenses, mais bien légitimement employés, je vous le dis en conscience : il m'habille depuis huit ans et j'ai passé plus de cinq ans sans lui rien donner, il n'est donc pas étonnant qu'il reste encore cet arriéré. M. Féli ne peut rien à l'affaire de M. de Bayne. Les sociétaires de *l'Avenir* ont livré au *Rénovateur* les abonnements qu'ils n'avaient pu achever de remplir, il faudrait par conséquent s'adresser au *Rénovateur* qui a la liste des abonnés de *l'Avenir* et lui faire relever son omission. Nous recevons ici un journal qui vous conviendrait beaucoup, je crois, c'est *l'Echo français*. Il donne des extraits de tous les journaux indifféremment, et fait ainsi une sorte de relevé complet de toutes les opinions et de l'esprit public. Il n'a pas un mot qui lui appartienne, et c'est une grande sagesse à lui. Il prend ses feuilletons dans ce que les petits journaux ont de plus divertissant et il n'est pas avare de nouvelles. Les bureaux sont rue du Croissant, nº 10, prix

80 francs. Les séances des deux Chambres s'y trouvent tout au long. — Charles vient-il te voir, t'a-t-il prêté des livres ? Cazalès m'a appris que Gustave était prêtre. Si je l'avais suivi, je ne serais pas loin de l'être, mais ce n'était pas écrit, j'en acquiers la conviction de plus en plus. C'est tout de même singulier que cet enfant que j'appelais Gustave soit prêtre et que je ne sois rien du tout. Adieu ma chère amie, embrasse papa comme je t'embrasse.

A FRANÇOIS DU BREIL DE MARZAN

La Chênaie, près Dinan, 8 mai 1833.

J'ai reçu hier, mon cher ami, vos vers charmants et votre charmante lettre[1]. Je n'essayerai point de vous dire combien j'ai été touché de ce double cadeau de votre amitié. Ce sont de ces plaisirs qui vont si avant dans l'âme et s'y prennent si bien qu'il est difficile de les en faire sortir après, et de les jeter au dehors sous la forme de phrases. Vous comprendrez cela, bien sûr, malgré l'obscurité

1. Cette pièce était une réponse à une épître intime, que Maurice avait adressée à M. de Marzan, au mois d'avril précédent, et qui avait été le début de leurs rapports littéraires.

et l'embarras de ma parole ; car vous possédez au plus haut degré ce sens exquis qui devine les choses du cœur à demi-mot. Ainsi je me repose de la faiblesse de mes expressions sur votre amitié, qui comprendra à merveille ce que veut lui dire sa sœur. Vous savez bien que, lorsque les enfants commencent à bégayer, ils se font une langue à eux pour exprimer les mille petites choses qui leur viennent à l'esprit et se pressent dans leurs petites âmes : il n'y a que ceux qui les tiennent habituellement sur leurs genoux, leur mère ou leurs sœurs, qui aient la clef de cette langue...

Mon cher François, vous n'avez rien hasardé de trop sur mon passé, et vous avez grand tort de faire retomber sur vous-même ce qui s'applique parfaitement à moi. — Vous affirmez intrépidement que je n'ai *jamais cherché la paix dans les sources amères*. Mon Dieu, que votre amitié est douce et charitable ! Le diable s'est sûrement mis à rire quand vous avez écrit cela ; et, quand je l'ai lu, je ne sais pas même si je n'ai pas entendu son ricanement au fond de mon âme, dans ce coin ténébreux où se logent les mauvaises pensées, la conscience du mal, tous les péchés jeunes et vieux, qui, lorsqu'on parle d'innocence, poussent un rire cynique et effronté. Je

ne reverrai pas ma vie passée pour vous prouver que vous avez pris un corbeau pour une colombe, de l'eau trouble pour de l'eau claire, du linge sale pour du linge blanc, une plaque de cheminée pour une glace de Venise, une branche d'oignon pour une tige de lis, une nuit pour midi, etc., etc. C'est trop triste à prouver; mais, pour vous parler seulement de ma vie présente, je vous dirai que je suis bien loin de ce calme, de cette sécurité que vous me supposez. Je ne suis plus dans le monde, je ne suis plus dans l'habitude du mal; mais combien il s'en faut que j'aie rompu complètement avec le monde et le mal! Je suis à l'abri ici; j'ai toutes les conditions de pureté et de bonheur dans cette solitude faite à souhait pour mon âme qui veut se blanchir, se replier et oublier en Dieu. Vous avouerai-je, mon ami, que cette solitude est pour moi une sorte de Paraclet où je me consume à regretter? — Tant que l'hiver a duré et que la nature triste et froide m'a tenu collé sur les livres, j'ai été assez tranquille, et d'ailleurs l'effort et l'exaltation qui m'avaient arraché du monde, s'étant prolongés quelque temps après la résolution décisive, maintenaient assez bien mon âme. Mais aujourd'hui l'exaltation est tombée, et mon âme, épuisée par cet acte énergique où elle a

mis toute sa force, s'est rassise sur elle-même comme n'en pouvant plus. Et puis le printemps est venu. Vous devez savoir, mon ami, comme les passions sont habiles à se prendre à toutes choses, et surtout avec quelle adresse les souvenirs nouent leurs fils déliés aux objets extérieurs, insensibles et, en apparence, hors du cœur. C'est à la saison printanière, à la verdure, particulièrement aux hêtres de la plantation qui sort de l'étang, que mes souvenirs se sont attachés, n'ayant presque pas autre chose ici où ils puissent se prendre. Ainsi, depuis qu'il y a des feuilles et que je vais m'asseoir à l'ombre des hêtres, ma paix a diminué et ma pensée n'est plus ici. Ma fenêtre donne justement, comme vous le savez, du côté de la plantation, et cette petite circonstance est encore un sujet de trouble pour moi. Mon Dieu, que sommes-nous donc pour qu'il suffise d'un peu de verdure et de quelques arbres, qui ne seraient rien pour moi si c'étaient des ormes ou des chênes, mais qui sont beaucoup parce que ce sont des hêtres, pour nous ôter la paix et nous détourner de votre amour ? — Pardon, mon ami, de vous apporter de ces pensées au milieu de vos saints exercices et du recueillement du jubilé ; j'ai la confiance qu'elles ne vous troubleront pas, mais qu'elles vous feront

seulement prier pour le pauvre malade dont je vous conte la souffrance.

Permettez-moi une petite apologie. Vous exprimiez fort bien une grande vérité en disant :

..... je crois
Que voici l'âge où tout va rentrer dans ses droits,
Et qu'en soi nulle fleur, ami, n'est mal choisie
Pour orner le bouquet de notre poésie.

Certes, dans les vers où j'accusais votre muse de ne pas assez regarder au choix, j'étais bien loin de vouloir énoncer des idées contraires à celles-là, qui sont pleinement les miennes et hors desquelles je ne conçois guère de poésie. Je voulais dire seulement qu'elle avait un peu trop de ce laisser-aller qui, du reste, lui sied à merveille et ne se rencontre que dans les âmes vraiment prédestinées à poétiser.

Mais je vois qu'au lieu de m'efforcer à justifier ma critique et à prouver mon libéralisme littéraire, je ferais mieux d'avouer que mes expressions étaient complètement fausses, faisaient mentir nos principes et me donnaient une certaine physionomie classique dont je prie Dieu de me garder. Quant à la critique elle-même, mon amour-propre, ce *moi* dont vous me parlez, voudrait la maintenir ; mais pour cette fois, le *moi* est enfoncé, et mon

humilité vous prie d'excuser le mauvais critique en faveur du bon ami.

Venez donc ici bien vite. La Chênaie, qui était une Sibérie il y a quelques jours, est devenue tout à coup une Tempé. Tout est fleur ou verdure, tout est chant ou amour dans la verdure et la fleur. C'est un enchantement, un enivrement, une suavité qui me met aux anges par moments. La nature est vierge au mois de mai, dans toute la fraîcheur de sa virginité. Venez donc respirer cette douce fleur avec vos amis.

AU MÊME

La Chênaie, 10 mai 1833.

Ma lettre n'étant pa partie aussi tôt que je l'aurais voulu, je profite de ce retard pour vous envoyer un sonnet, puisqu'on a remis les sonnets à la mode. Je voudrais bien que le vœu qu'il exprime fût bien vite exaucé, ou, si ce n'est pas possible de si tôt, avoir quelques paroles de vous, en attendant votre présence. Il est tout de même singulier que je vous presse de venir à la campagne, vous qui habitez la campagne, et que je vous parle des charmes du printemps comme à un

citadin qui ne voit guère que les plaines du ciel en levant le nez en l'air à sa croisée. Mais comme je sais que vous aimez beaucoup la Chênaie, j'ai pensé que la nature doit y avoir pour vous un charme tout particulier qu'elle n'a pas ailleurs, que vous devez l'y admirer avec une volupté toute neuve, comme il est des oratoires où l'on prie avec plus de ferveur quand on a même encore aux genoux la poussière d'une autre église. Voici donc mon sonnet :

Si vous aimez à voir la fraîche diaprure
Des sillons et des prés où courent les ruisseaux ;
Si vous aimez à voir les bois aux grands rameaux,
Dédier au soleil leur naissante verdure ;

Si vous aimez à voir la belle chevelure
Qui pend et se balance aux têtes des bouleaux,
Si vous aimez à voir les merveilleux joyaux
Qu'étale en souriant l'adorable nature ;

Venez, — le doux regard et le premier bonjour
Qu'on reçoit au matin d'une vierge d'amour
Ont moins d'enchantement que ce premier sourire.

Venez, — car en ces lieux je vous promets, François,
Deux sourires pour un : vous verrez à la fois
S'éjouir la Nature et moi qui vous désire.

Univ. of Arizona Library

A M. DE BAYNE

La Chênaie, 16 mai 1833.

Ma première lettre était datée, je crois, du jour de Noël, belle et joyeuse fête qui se chôme dans la plus triste saison de l'année.

Cette première lettre est restée seule si longtemps, que vous pouviez croire que j'attends la venue d'un autre Noël pour lui donner une sœur, et que je n'écris que par anniversaires. Je prie Dieu de me garder d'une aussi mauvaise habitude, et vous, Monsieur, de croire que je ferais revenir Noël cent fois l'an, si je ne craignais de sortir d'un sentiment que m'impose ma jeunesse et le peu de chose que je suis.

Il y avait bien douze ans que je n'avais passé d'hiver à la campagne. Cette épreuve de silence et de réclusion, surtout dans un pays pluvieux et morne comme la Bretagne, est assez rude pour un échappé de Paris ; mais avec M. Féli, des livres et un petit bout de patience, l'hiver le plus détestable peut passer presque sans qu'il y paraisse. Grâce à Dieu et au printemps, les jours tristes et mauvais, parce qu'ils amènent les tentations par la tristesse,

s'en sont allés, et voici venir une longue file de jours luisants et gais qui font un bien infini.

Notre Bretagne me fait l'effet d'une vieille bien ridée et bien chenue, redevenue, par la baguette des fées, jeune fille de vingt ans, et des plus gracieuses : tant la belle saison a paré et embelli ce bon vieux pays ! Les chemins, enfin praticables, nous amènent de nombreuses visites. Nous attendons prochainement MM. de Montalembert et Sainte-Beuve. Il y a trois semaines, nous avons eu Cazalès, et sa venue a été pour moi l'occasion d'un petit voyage charmant. Je mourais d'envie de voir la mer, dont je n'avais pu approcher jusque-là à cause du mauvais temps et des mauvais chemins. Or, par un beau jour d'avril, nous avons fait tous deux à pied ce pèlerinage. Cazalès, qui, au premier abord, paraît froid et renfermé, se laisse aller à la causerie la plus intime, la plus confiante, pour peu qu'on pousse son âme vers cette pente. Son esprit très étendu et très élevé possède une étonnante variété de connaissances, et cela se combine chez lui avec une religion profonde, une grande tendresse d'âme et une merveilleuse intelligence de la vie. C'est une félicité non pareille de faire route, d'aller voir la mer avec un compagnon de voyage ainsi fait. Notre

conversation alla, pour ainsi dire, tout d'un trait de la Chênaie à Saint-Malo, et, nos six lieues faites, j'aurais voulu voir encore devant nous une longue ligne de chemin ; car vraiment la causerie est une de ces douces choses qu'on voudrait allonger toujours. L'impression que cet entretien m'a laissée, mêlée à celle de l'océan, qui parle aussi prodigieusement à l'âme, pour peu qu'on soit impressionnable, a placé ce voyage à côté de mes plus doux souvenirs, qui sont, hélas ! en si petite compagnie dans le coin de l'âme où ils se logent.

Pardonnez-moi, Monsieur, de vous entretenir ainsi de mes petites aventures et de ces menus détails de vie, lorsque j'ai tout près de moi un sujet de discours tout autrement intéressant : notre grand et saint homme. Mais le *moi*, l'invincible *moi* prend la première place partout. C'est une infirmité à peu près incurable. On a beau enfouir son *moi* au fond de l'âme, il reparaît malgré qu'on en ait, comme un bâton plongé dans l'eau remonte toujours à la surface.

M. Féli est un homme admirable à étudier dans l'intimité de son caractère : bien différent de tant d'hommes à grand renom, qui ne sont beaux à voir que dans leurs livres, tout comme les araignées et

les vers à soie, qui filent des toiles merveilleuses et sont de vilains petits animaux. Plus on pratique M. Féli, plus on avance dans son intimité, plus on rencontre de ces beautés intérieures, de ces perfections de l'âme insaisissables de loin et qui ne se révèlent qu'à l'observation de la vie familière. On croit assez généralement que M. Féli est un homme d'orgueil et d'un orgueil fougueux. Cette opinion, qui a détourné de lui bien des catholiques, est incroyablement fausse. Pas d'homme au monde plus enfoncé dans l'humilité et le renoncement à soi-même. S'il en était autrement, il ne comprendrait pas le christianisme, qui se résume tout entier dans l'humilité ; et certes il le comprend au delà de toute expression. Sa vie est une vie de dévouement et de sacrifice à la mission qu'il a reçue de préparer l'avenir. C'est là le mot de tout ce qu'il a fait ; il ne faut pas y chercher autre chose. Ce que l'on a pris pour de l'orgueil de l'homme n'est que de l'intrépidité de l'apôtre : certes, les martyrs et les Pères de l'Eglise étaient des gens bien orgueilleux. Tout ceci est d'autant plus vrai, que je suis arrivé ici avec un peu de ce préjugé sur son caractère, qui court le monde, et que je n'ai été détrompé que par la claire vue du fond de son âme et de toute sa vie. Sa

mission est si rude et lui coûte tant, qu'il serait bien fou de l'embrasser aussi fortement, si ce n'était que de la gloire ; car c'est vraiment un fagot d'épines qu'il presse contre son sein.

Ses conversations valent des livres, mieux que des livres. Impossible d'imaginer, à moins de l'avoir entendu, le charme de ces causeries où il se laisse aller à tout l'entraînement de son imagination : philosophie, politique, voyages, anecdotes, historiettes, plaisanteries, malices, tout cela sort de sa bouche sous les formes les plus originales, les plus vives, les plus saillantes, les plus incisives, avec les rapprochements les plus neufs, les plus profonds ; quelquefois avec des paraboles admirables de sens et de poésie, car il est grandement poète. Dès l'âge de sept ans, il a commencé à observer la nature dans ses moindres détails, et il s'est fait ainsi un prodigieux trésor d'observations, d'où il tire des comparaisons qui donnent à ses pensées une grande lumière et une grâce infinie. Le soir, après souper, nous passons au salon. Il se jette dans un immense sopha, vieux meuble en velours cramoisi râpé, qui se trouve précisément placé sous le portrait de sa grand'mère, où l'on remarque quelques traits du petit-fils, et qui semble le regarder avec complaisance. C'est l'heure

de la causerie. Alors, si vous entriez dans le salon, vous verriez là-bas, dans un coin, une petite tête, rien que la tête, le reste du corps étant absorbé par le sopha, avec des yeux luisants comme des escarboucles, et pivotant sans cesse sur son cou ; vous entendriez une voix tantôt grave, tantôt moqueuse, et parfois de longs éclats de rire aigus : c'est *notre homme*. Un peu plus loin, c'est une figure pâle, à large front, cheveux noirs, beaux yeux, portant une expression de tristesse et de souffrance habituelle, et parlant peu : c'est M. Gerbet, le plus doux et le plus endolori de tous les hommes.

Montalembert vient de publier la traduction des *Actes de la nation polonaise, depuis le commencement du monde jusqu'à son martyre*, par Adam Mikiewich, poète polonais, le plus grand poète moderne, dit M. Féli. Ce livre est admirable : c'est quelque chose qui tient du style des prophètes et de l'Evangile. Je n'ai jamais vu plus surprenante poésie. Je pense que tous les amis de *l'Avenir* seront avides de ce livre.

Les rédacteurs de *l'Avenir*, dispersés par la cessation du journal, n'en continuent pas moins l'œuvre catholique. M. Féli, compose son grand ouvrage, qui ne paraîtra malheureusement qu'au bout de deux ans, au lieu de huit mois, comme je vous l'avais

d'abord annoncé, parce que le champ s'agrandit à mesure qu'il avance. M. Gerbet continue ses conférences sur l'introduction à la philosophie de l'histoire ; M. de Coux, les siennes sur l'économie politique. Montalembert donne des articles à la *Revue des Deux-Mondes* ; il en a paru un fort remarquable sur le vandalisme en France. M. Féli a envoyé ces jours-ci à la même Revue un article sur une histoire d'Italie, par Micali. M. Rohrbacher est à Malestroit, dans le Morbihan, où se trouve une maison semblable à celle-ci ; il travaille à une histoire de l'Eglise. Boré étudie les langues orientales à Paris. M. Dault-Duménil fait un travail sur Calderon, admirable poète catholique, qu'il veut tirer du fond de l'Espagne, où il dort, pour le révéler à notre siècle. M. Combalot se livre à la prédication. M. Jean de La Mennais est tout entier à sa fondation d'écoles de Frères, qui comptent aujourd'hui vingt mille élèves. J'ignore ce que fait M. Daguerre. Et moi, *si j'ose me nommer après tous ces grands noms*, je ramasse les miettes qui tombent de la table où sont assis tous ces hommes si riches en savoir ; car si ma bouche est petite, grande est ma faim, comme disait une petite fille en demandant l'aumône.

Veuillez excuser, Monsieur, la longueur

de cette lettre : j'espère que vous pardonnerez à celui qui parle en faveur de l'*homme* dont il parle, et que votre indulgence, grâce à ce *considérant*, passera au reclus de la Chênaie tout ce qu'il dit de trop à Rayssac. C'est qu'aussi, voyez-vous, Rayssac et la Chênaie sont étroitement unis dans mon cœur.

A RAYMOND DE RIVIÈRES[1]

Toulouse

La Chênaie, 23 mai 1833.

Mon bien cher Raymond,

Je viens consoler ton amitié, te rendre ce bonheur si noble et d'une si touchante nature que tu trouves à croire tes amis heureux. Je n'ai plus la pensée de quitter la Chênaie, et cette pensée s'en est allée avec la plupart des tristesses qui l'avaient amenée. Je ne sais s'il faut attribuer cette bienheureuse fuite à la commisération

1. Raymond-Adolphe Séré de Rivières, qui sera général après 1870, chef du service central du génie au ministère de la guerre et qui dirigera la reconstruction des fortifications de l'Est et du Sud-Est; condisciple de Maurice de Guérin à Stanislas.

divine qui parfois, voyant nos âmes surchargées d'afflictions, souffle dessus et chasse au loin toute cette poussière, ou si ce serait une de ces révolutions spontanées qui, à certaines époques, changent la face de l'âme et lui donnent comme des sens nouveaux pour trouver de la douceur aux choses qui jusque-là avaient un goût d'amertume très prononcé ; mais le fait est que mon existence s'est merveilleusement calmée et, qu'après s'être bien remuée, bien retournée, elle a fini par s'endormir paisiblement dans ma nouvelle position. Bonne nuit !

Il faut dire aussi qu'à mesure que j'ai avancé dans la connaissance de M. Féli, l'impression fâcheuse des premiers jours s'est affaiblie et que par le frottement de la vie familière cette écorce un peu dure et âpre dont je te parlais a laissé filtrer le baume qu'elle enveloppe. Je dois faire ici, devant toi, amende honorable à cet homme aussi grand en bonté qu'en génie et m'efforcer d'effacer de ton esprit des idées complètement fausses que j'y ai empreintes dans une passe de dépit, de mauvaise humeur et aussi dans l'ignorance où j'étais du fond de son caractère. Je te supplie donc, mon cher, de regarder ma première lettre comme non avenue, de la brûler et de l'oublier ; car j'ai vraiment

un très grand remords de t'avoir présenté une âme infiniment douce et affectueuse comme froide et peu aimable. Je te prie de détruire aussi celle-ci afin qu'il ne reste rien de tout cela et que le hasard ne fasse jamais tomber ces papiers entre les mains de qui que ce soit. J'attends cela de ton amitié. Dis-moi dans ta réponse que tu as brûlé, sans plus.

Tout est renouvelé autour de moi comme dans moi. La Bretagne morne comme la Sibérie, il y a un mois, est devenue fraîche, gaie, riante, à l'égal des plus belles contrées. C'est une immense et prodigieuse verdure qui l'a enveloppée de toutes parts et lui fait une parure magnifique. Le ciel, bas et plat, comme un plafond, durant l'hiver, s'est grandement haussé et en se haussant a pris cette courbure, ce cintre aux dimensions infinies où l'âme se perd avec le regard. Cette joie, cette verdure printanière m'ont fait un bien infini, et l'exhaussement du ciel n'a pas peu contribué à la dilatation de mes pensées. L'état de mon âme est malheureusement soumis aux influences atmosphériques, légèrement s'entend ; mais quelque légère qu'elle soit, cette action de l'atmosphère n'en est pas moins un fardeau pour moi par les jours sombres et pluvieux, et quand le ciel se déride j'éprouve un allègement,

je me sens une sérénité, un entraînement à la joie qui l'emporte souvent sur des tristesses et des noirceurs des plus épaisses. Je suis jaloux de ton ciel toulousain, de ton air velouté.

Pour achever de me réconcilier avec la Chênaie, le ciel m'y a fait découvrir parmi mes camarades une âme comme j'en voulais une. Au temps où je t'écrivais, je ne me doutais pas de ce trésor qui m'est d'autant plus précieux que je ne l'ai déterré qu'à la longue et qu'il était plus enfoui. J'aime beaucoup ce genre d'âmes qui sont tout à fait voilées, puis qui montrent une lueur, puis un rayon, puis deux et qui enfin se découvrent dans toute leur beauté. C'est un Bas-Breton ayant nom Elie de Kertanguy, bonne et belle âme, *âme charmante.*

Depuis qu'il fait beau temps et que les chemins sont praticables, les visites nous abondent, quelques-unes fort intéressantes et entraînant M. Féli à des conversations admirables. Nous attendons Sainte-Beuve : ce sera un grand bonheur. Cazalès, qui était venu voir sa mère à Rennes, nous a visités dans le mois d'avril ; c'est avec lui que j'ai vu la mer pour la première fois. Nous sommes ici à six lieues de l'océan. Or, par une belle journée d'avril, nous nous mîmes en route tous deux à

pied et enfilâmes une de ces causeries dont l'âme fait tous les frais. L'amour nous mena une bonne partie du chemin, puis quelques tirades sur l'étude et le sens de la nature qui était merveilleuse à voir ce jour-là, nous poussèrent encore quelques lieues, puis la philosophie de la vie, de la vie intime, et la poésie avec Dante, Byron, Lamartine, Hugo, Nodier nous firent arriver aux portes de Saint-Malo qui est la porte de l'océan. Je n'essaierai pas de te décrire mes impressions. L'aspect de la mer est quelque chose de trop vaste, de trop imposant pour la pensée pour qu'on puisse en recueillir des idées nettes et bien formées à la première vue. Il faut, pour bien s'en pénétrer et s'infiltrer cette immense poésie dans l'âme, pratiquer la mer, la hanter, la caresser, lui monter sur le dos, entrer en familiarité avec elle ; alors elle vous parle et vous épanche tout ce qu'elle a dans l'âme. Nous couchâmes à Saint-Malo et le lendemain nous remontâmes en bateau une rivière charmante qui porte un très vilain nom, la Rance. Nos causeries, l'océan, et cette petite navigation m'ont fait de ce voyage un des épisodes les plus courts, mais des plus charmants de ma vie qui du reste est diablement pauvre de ce côté-là.

Un jeune homme de nos voisins[1], qui a demeuré deux ans chez M. Féli, plein de poésie et de tout ce qui fait qu'on se prend d'amitié, m'a été aussi envoyé par mon bon ange pour ma consolation. Il vient ici assez souvent et chacun de ses voyages est une fête pour moi.

Tu vois, mon cher, que la Providence ne m'a pas oublié et qu'elle veut à toute force que je sois heureux ici. Mon Dieu, cependant, malgré tout ce qui m'est advenu de douces choses, mon âme est-elle contente ? Je voudrais te dire oui pour ne pas te faire de la peine, mais je sens quelque chose qui me prend la plume et écrit non. Ne t'en afflige pas, mon cher ami. Ce chagrin intime et inhérent à mon existence ne m'empêchera pas de rester ici jusqu'à nouvel ordre. Je suis résigné à ces douleurs qui ne finiront qu'avec ma vie. Et d'ailleurs pourquoi regimber contre l'aiguillon ? N'est-ce pas là la destinée commune, et quel homme a du repos avant qu'on chante sur lui *requiem* ? Si je...

1. F. du Breil de Marzan.

A F. DU BREIL DE MARZAN

La Chênaie, 2 juin 1833.

QUAND vous viendrez, apportez-moi celles de vos poésies que je ne connais pas encore. La poésie me fait beaucoup de bien, et, au sortir de nos lectures, je suis heureux, si jamais... Je fais peu de vers pour le présent. Cent mille idées se présentent; mais je les chasse comme des tentations. Je perdrais tout mon temps si je les écoutais. Je fais sagement, n'est-ce pas ? Cependant j'écris quelque peu, mais seulement pour me tenir en haleine.

Au risque de vous importuner, je vous prierai de m'apporter les *Orientales* à votre prochain voyage.

A SA SŒUR

Au Cayla

La Chênaie, 21 juin 1833.

QUE je rends grâces, ma chère amie, à ce papier si fin, si léger, si aérien, qui te permet d'écrire sans rétrécir la causerie dans le cadre d'une simple feuille, et te laisse deviser à l'aise sans crainte de

dépasser le taux ordinaire de nos ports de lettre! Mon papier n'est pas aussi délicat, et partant je ne puis pas t'écrire aussi longuement. A vrai dire, je crois que je serais assez embarrassé pour remplir ce grand papier aussi bien que toi : non que je me trouve en disette de propos et que mon cœur tarisse vite d'expressions ; mais je ne me sens pas cette abondance, cette fécondité d'âme qui se répand, qui court sans perdre haleine, et toujours avec un charme infini. Ma plume est lourde et marche comme une tortue ; c'est comme du plomb qui se traîne sur le papier. Ce n'est cependant pas la philosophie ni des habitudes de pensée graves, lentes, mathématiques, qui font poids et ralentissent l'allure de mon discours, car je n'ai pas un grain de tout cela ; c'est un défaut de nature qu'il faut porter sur la longue liste des qualités privatives dont il a plu au ciel de m'enrichir. Mais, pour faire court, je te dirai que ma résignation est à peu près complète là-dessus comme sur bien d'autres points, et que je n'aspire à autre chose sinon à faire soupçonner par le peu que je dis ce qui me reste à exprimer. Il est des sources qui ne s'annoncent que par quelques gouttelettes d'eau. Ce que tu me dis de tes amies, de tes correspondances, de vos nombreuses relations

avec le monde environnant me fait remarquer que le Cayla a commencé depuis quelque temps une période d'ascension. Après de longues années de décadence et d'oubli rencontrera-t-il la fortune dans ce mouvement en haut ? Je lisais hier dans Shakespeare que la fortune d'un honnête homme peut lui sortir des talons (remarque bien que le personnage qui dit cela a les fers aux pieds) : c'est que la fortune, vois-tu, c'est comme les hirondelles qui volent tantôt à fleur de terre et tantôt dans les nues. Or, l'honnête homme qui, comme le Cayla, ne l'a pas trouvée dans l'obscurité, dans la souffrance, qui ne l'a pas vue sortir de ses talons, peut espérer à bon droit de la rencontrer plus haut, car la fortune et les hirondelles haussent leur vol parfois, et lui il est honnête homme. Dans tous les cas, je vous recommande la philosophie de l'homme qui a les fers aux pieds. A propos de fortune, j'ai visité, il y a quelques jours, les ruines d'une abbaye et d'un château gothique, aux environs de Dinan. Ce château fut celui des princes de Léhon, vieille famille bretonne qui n'a laissé son nom qu'à ces décombres. Six tours tronquées comme un homme qu'on couperait par la moitié sont tout ce qu'il en reste ; elles sont plantées sur la plate-forme d'un

monticule qui domine une belle étendue de pays. Je m'assis sur une brèche et je me chauffai paisiblement au soleil avec les lézards gris qui font les honneurs du manoir. Les ruines de l'abbaye ont moins péri que celles-là ; mais c'est bien plus déplorable. Le cloître existe encore en entier ; c'est un édifice fort ordinaire. L'église seule, qui devait être remarquable, à juger par ce qu'il en reste, a été horriblement maltraitée. Elle n'a plus d'autre voûte que le ciel, et elle étale ses grands murs décoiffés et son enceinte béante avec une tristesse extraordinaire. Une vieille femme crasseuse nous introduisit dans cette pauvre nef, et nous y vîmes quelque chose de pire qu'une écurie... Les moines couchés, les bras en croix, sur leur oreiller de pierre, gisent çà et là parmi les ordures, et leurs sépulcres ouverts laissent voir, non pas des ossements, mais des débris de vases que je ne veux pas nommer. J'étais surtout désireux de voir une chapelle, derrière le chœur, où les Beaumanoir avaient leurs caveaux. Même profanation. J'ai remarqué un bon vieux chevalier qui dort sur sa pierre, une main sur son cœur et l'autre sur son épée. Il ne faut pas s'étonner de cette désolation : je ne sais quels Anglais ont fait leur gîte dans l'abbaye et y parquent comme les troupeaux

sur la tombe d'Achille. En allant demander à ces Anglais la permission de visiter les ruines, nous traversâmes leur cuisine, et nous y rencontrâmes deux miss, assez proprement mises et point mal du tout, acharnées à trancher les restes d'un roast-beef. Je t'avoue que mes idées qui, dans ce moment, étaient tant soi peu tournées à l'illusion des vieux souvenirs, éprouvèrent un rude échec à ce spectacle, et vraiment il y avait de quoi désarçonner l'imagination la plus chevaleresque et la plus aventureuse. Nous étions deux à faire cette course. Ces sortes de plaisirs sont solitaires de leur nature, et, si l'on est plus de deux à en jouir, leur charme s'évanouit en grande partie. Mon compagnon était Elie de Kertanguy, Bas-Breton, grand et beau jeune homme accompli de tout point. C'est avec lui que je cause ici, car nous avons à peu près la même tournure d'idées ; seulement, lui a une bonne tête que je n'ai pas, un esprit solide que je n'ai pas, et une sagesse d'imagination que je n'ai pas. Que reste-t-il donc pour la ressemblance ? Il reste ce qu'il y a de ressemblance entre la goutte d'eau trouble et la goutte d'eau claire.

Je suis un pauvre concile à consulter, car je suis encore plus dénué de sagesse et de lumières spirituelles que de toute

autre chose ; mais on a vu des fous qui vendaient la sagesse, et c'est ce qui m'encourage à accepter ce rôle de casuiste que tu me donnes. Il est vrai qu'on ne doit pas ouvrir un livre qu'on sait être mauvais d'un bout à l'autre, et une femme moins que personne. Mais si un livre tombe entre les mains dont la lecture offre de l'intérêt, et contienne néanmoins quelques passages délicats, je ne vois pas de raison pour l'abandonner, pourvu qu'on lise avec prudence et retenue. Aux premiers mots qui annoncent ces passages, il faut s'arrêter tout court pour sauter à pieds joints pardessus, comme on fait dans un chemin où se rencontrent des fondrières. Eh ! mon Dieu, s'il fallait s'abstenir de tout livre qui n'est pas parfaitement pur, autant vaudrait renoncer à toute lecture ; tous les livres seraient à l'index. Je crois que Charles a les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre ; tâche de te les procurer. Bernardin est très pur, plein d'amour pour la nature, qu'il sent profondément et décrit avec un charme merveilleux. Son style est une des merveilles de la langue française ; tu seras enchantée de son exquise douceur. Pour tout dire, en un mot, c'est un des ouvrages qui te conviennent le mieux. Si quelqu'un, dans le pays, a acheté le *Livre des Pèlerins Polonais*, annoncé dans le compte rendu de

l'Agence, fais en sorte qu'on te le prête... J'aurais vraiment du regret que tu ne pusses le lire. M. Féli en est enthousiasmé ; c'est assez faire son éloge. Tu ne connais pas encore de poésie pareille à celle-là, si j'en excepte la Bible. Je te promets des larmes. Je ne puis m'empêcher de citer le passage suivant, qui me tombe sous les yeux en ouvrant le livre, au moment où j'écris. L'auteur s'adresse aux Polonais :

« Votre pèlerinage est devenu la pierre « de touche des princes et des docteurs de « ce monde ; car, dans votre pèlerinage, « n'avez-vous pas reçu plus de secours des « mendiants que des princes ?

« Et dans vos combats, et dans vos « prisons, et dans votre pauvreté, n'avez-« vous pas trouvé plus de nourriture dans « une prière, que dans toute la science des « Voltaire et des Hegel, laquelle est comme « du poison, et plus que dans toute la « science des Cousin et des Guizot, les-« quels sont comme des moulins vides ?

« Je vous le dis, en vérité, que toute « l'Europe apprendra de vous qui sont « ceux qu'elle doit appeler puissants et « sages ; car maintenant, en Europe, le pou-« voir est un opprobre et la science une folie.

« Mais s'il y en a parmi vous qui disent : « Nous voilà sans autres armes que le « bâton de pèlerin, comment pourrons-

« nous changer l'ordre établi dans les « nations grandes et puissantes ?

« Ceux qui parlent ainsi doivent se « rappeler que l'empire romain était grand « comme le monde, et que l'empereur « romain était puissant comme tous les « rois d'aujourd'hui pris ensemble.

« Et voilà que le Christ envoya contre « l'empereur douze hommes simples ; « mais comme ces hommes avaient l'esprit « sain, l'esprit de sacrifice, ils vainquirent « l'empereur.

« Et s'il y en a parmi vous qui disent : « Nous ne sommes que des soldats illettrés, « comment pourrons-nous vaincre par « notre parole les sages des nations les « plus éclairées et les plus civilisées ?

« Ceux qui parlent ainsi doivent se « rappeler que les sages d'Athènes pas- « saient pour être les plus éclairés et les « plus civilisés du monde, et qu'ils n'en « furent pas moins vaincus par la parole « des apôtres ; car les apôtres ayant prê- « ché au nom de Dieu et de la liberté, « le peuple abandonna les sages et vint « aux apôtres. »

Quelle nation que celle à qui on peut adresser aujourd'hui de semblables paroles, et quel homme que celui qui les adresse ! Cet homme s'appelle Adam Mikiewich. Ses poésies sont peu connues, à cause que

sa langue est peu pratiquée : mais M. Féli, qui les connaît, place Adam à côté de Byron pour la hauteur du génie. Pardon de ma citation et de ma digression sur ce poète. Mais c'est qu'on ne peut s'empêcher de s'étendre un peu sur les choses admirables qu'on sait être peu connues. — Auguste m'a écrit pour m'annoncer la naissance de la petite Eugénie. Toute sa joie a été convertie en tristesse et la mienne aussi, car il m'a lié tellement à lui que nous devons nécessairement être frappés du même coup. Heureusement il en a été quitte pour la peur : quand il m'a écrit, Félicité et sa petite fille étaient en pleine voie de convalescence. Philibert venait de le quitter, il doit être maintenant dans le pays ; s'il y est, dis-lui combien je serais heureux de le voir encore une fois et que M. de Lamennais se fera un plaisir de le recevoir. La famille des Roquefeuille ne lui est pas inconnue. Il m'a dit qu'elle était d'origine bretonne. Il connaissait Camille de réputation. Tu n'avais pas besoin de me consulter pour disposer du *Benarry*[1] ; tout ce qui est à moi n'est-il pas à toi ? Ce pauvre oiseau entreprend là un voyage de bien long cours : j'ai grand peur que les ailes ne lui manquent. Le

1. Cf les Poésies de Guérin.

système d'analyse appliqué aux sermons de M. Cabanel m'a infiniment diverti. Ce système rencontre, je crois, de nombreuses applications. Décris-moi tout au long et au large le voyage de papa dans les hautes terres. Notre cousine de Toulouse sait-elle que je suis ici ? Il aura été assez difficile à papa de le lui cacher dans son récent voyage. J'aimerais autant qu'elle le sût, cela m'éviterait une position fort désagréable quand je viendrai à passer à Toulouse. Qui diable peut avoir eu l'idée de réimprimer cette pauvre pièce sur la Pologne qui n'a d'autre mérite que le sentiment qui l'a inspirée? Je serais curieux de le savoir. Qui que ce soit, ne sait-il pas que le temps est passé où l'on ressuscitait les morts ? Le petit chien pourrait s'appeler *Donné*. M. Féli n'a plus ses chiens de Terre-Neuve ; nous sommes réduits à un chien de garde qui porte le beau nom de Polydore : c'est un chien plein d'esprit. Et le bon Wolf est-il toujours l'Attila, le fléau des lièvres ? Il ferait de belles campagnes ici : le pays foisonne de gibier, mais nous n'avons pas le temps de chasser. Si le petit chien a la queue courte, tu pourras l'appeler *Bob-tail*, qui veut dire écourté ; s'il l'a en gimblette, ce serait *Trundle-tail*, qui signifie queue arrondie ; s'il est espiègle, son

nom serait *Pinchar*, qui pince ; s'il est petit, *Mice*, souris ; s'il est gentil, le grec dirait *Charis* ou *Kalos* qui ferait pendant à Philos. J'espère que tu me sauras gré de mes profondes recherches pour trouver un nom convenable à cette petite créature ; j'ai quasi épuisé mon érudition. Adieu, ma chère. Si je ne t'écrivais pas, je grelotterais, nous avons une saison détestable, il gèle encore la nuit. Embrasse tout le monde.

A F. DU BREIL DE MARZAN

La Chênaie, 9 août 1833.

CHASSEZ donc, mon cher François, chassez loin de vous, avec un signe de croix, cette mauvaise pensée que j'aie murmuré de votre silence. J'étais tellement convaincu que vous aviez de bonnes raisons pour ne pas m'écrire, que, malgré toute l'impatience avec laquelle j'attendais votre lettre, je n'ai pas à me reprocher le plus petit dépit contre vous. N'allez pas non plus prendre cela pour de l'indifférence. Gardez-vous-en bien, car j'aimerais mieux cent fois que vous me crussiez furieux et emporté. C'est tout simplement la con-

fiance que j'ai en votre amitié qui me fait endurer patiemment ces trop longs intervalles qui séparent vos lettres et vos visites, sans qu'il entre en moi le moindre soupçon d'oubli de votre part, ni la moindre colère, parce que je suis aussi sûr de votre affection pour moi que de la mienne pour vous, et que cela tient tranquille.

Les vacances, qui me permettront de courir à vous, ne tarderont pas à s'ouvrir, j'espère. Mais, hélas ! mon cher, à part le bonheur que j'aurai de vous voir, je les vois arriver avec bien du chagrin. A cette époque, il me faudra prendre un parti, prononcer sur ma vocation, décider de mon existence tout entière. Voilà trois semaines que je suis à cette pensée, l'œil tourné au dedans de moi pour tâcher de découvrir ce qui s'y passe, scrutant, furetant, mettant tout sens dessus dessous dans ma pauvre âme, afin de trouver cette perle de la vocation qui peut être cachée en quelque coin. Je ne sais si je cherche mal ou si Dieu ne bénit pas mes recherches : mais jusqu'ici c'est peine perdue.

Dans cette investigation, j'ai rencontré bien des souvenirs que je croyais muets, bien des débris du vieil homme dont je croyais avoir nettoyé mon âme, bien des mots, bien des noms encore écrits que je croyais effacés. Il faut dire aussi que j'ai

trouvé par-ci par-là quelques désirs de vivre pour Dieu, quelques efforts pour me rendre meilleur, une petite provision, sinon de mérites, du moins de bonnes pensées ; mais de vocation religieuse, pas la moindre trace. Que dites-vous, François, de cette destinée qui me chasse incessamment devant moi, sans me laisser respirer ; qui, une fois, me jette sur le rivage, et tout aussitôt renvoie, comme la mer, un flot pour me reprendre ? N'est-ce pas assez que de notre ignorance terrible sur nos destinées spirituelles ? Faut-il encore que le chemin d'ici à la mort soit presque aussi ténébreux que celui par delà la mort ? Vous concevez, mon cher, dans quelle fièvre de pensée tout cela me jette. Prêt à me relancer dans le monde, je ressemble à un cavalier qui met le pied à l'étrier pour enfourcher un cheval dont il se méfie et malaisé à mener. Où m'emportera cette capricieuse monture ? Quel sera le dénoûment de cette nouvelle complication de mes destinées ? Point de réponse. — Il y a des moments où tout ce qu'il y a d'amer, de sinistre, d'accablant dans la vie humaine, vous apparaît à la fois ; c'est la réalité de l'existence de l'homme qui se découvre, et je vous assure qu'elle se découvre à moi dans toute sa nudité depuis quelques jours. En ce moment je jette

dessus le voile de votre amitié, et je ne vois rien que de doux. Mais la perspective d'une séparation, prochaine peut-être, et sans espoir de retour, si elle a lieu, me verse de l'amertume jusque dans cette consolation. Pardon, mon cher, si je vous entretiens aujourd'hui tristement ; du moins cette fois j'ai raison de me lamenter, et si c'est dans votre sein que je jette toutes ces tristesses, prenez-vous-en à l'abandon et à la confiance de mon amitié en votre amitié. Ecrivez-moi, si vous en avez le loisir ; conseillez-moi, malmenez-moi pour mon défaut de volonté.

AU MÊME

La Chênaie, 20 août 1833.

VOTRE lettre charmante et vos vers charmants me sont arrivés, mon cher François, comme deux bénédictions, comme ces messagers de grâce dont parle Milton, qui sont les plus agiles de tous ceux que Dieu dépêche vers nous. La Sagesse, qui d'ordinaire a la parole rêche et même un peu grondeuse, discourt par votre bouche d'une façon si suave ; elle revêt des conseils de formes si séduisantes qu'il

y a vraiment du plaisir à être bon, quand on vous a pour mentor. Voilà pourquoi, dans la pièce que je vous envoie [1], je vous accuse mes péchés, mes vieux péchés, en liant cette confession à nos causeries précédentes, où je ne vous avais guère conté que les belles aventures de ma vie.

Malgré vos avis si sages et si lumineux, je suis encore livré à l'indécision, à l'anxiété, au va-et-vient d'une âme faible et plus mobile qu'une feuille de tremble. Je suis *en équilibre sur la question*, et je n'ose pas hasarder le moindre effort pour le rompre, parce que je redoute également la chute, de quelque côté que je tombe. C'est une rude position. J'attends de jour en jour une lettre de mon père, qui probablement me tirera d'embarras en décidant la péripétie de cette espèce de drame que jouent les volontés de mon âme. Je vous informerai du dénouement aussitôt la toile tombée, et j'attendrai aussi à cette époque pour demander à M. Féli cette chère faveur suspendue jusqu'au temps des vacances, qui eût commencé il y a quinze jours. Alors je serai libre de toute pénible incertitude et pourrai être tout entier à mon bonheur.

1. C'est la pièce qui commence par ce vers : « Un jour François, au fil de notre causerie ».

A H. DE LA MORVONNAIS

Au Val Saint-Pothan, près el par Malignon

La Chênaie, 24 août 1833.

Monsieur,

VOTRE aimable lettre ne m'est arrivée qu'hier 23; j'espère que celle-ci n'éprouvera pas un retard aussi considérable. J'accepte avec reconnaissance l'offre amicale que vous me faites ; Elie y est également sensible, mais, ne pouvant quitter la Chênaie pendant l'absence de M. Gerbet, il se voit privé, à grand regret, du plaisir de se rendre à votre invitation. M. Féli compte assez sur votre amitié et celle de François pour vous prier d'accueillir MM. Chavin et Mermet qu'il me donne pour compagnons de voyage. Puisque vous poussez la complaisance jusqu'à venir vous-même nous prendre à Dinan, j'ai l'honneur de vous prévenir que vous nous y trouverez lundi, à neuf heures, chez les Frères. Comme cette lettre n'a pas de temps à perdre pour ne pas manquer le courrier de Plancoët, je retiens au bout de ma plume une infinité de choses qui sont forcées d'attendre à nos prochaines causeries.

Veuillez, Monsieur, présenter nos hommages à madame de La Morvonnais, et agréer l'expression de ma respectueuse amitié.

AU MÊME

La Chênaie, 4 septembre 1833.

Monsieur,

Me voici de retour dans ma cellule et accoudé, comme par le passé, sur ma table chargée de livres. Le silence et l'étude sont revenus se placer l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, comme deux anges gardiens ; mais, en dépit de leur surveillance, ma pensée s'échappe, s'en revient au Val et repasse partout où j'ai passé avec vous. Eh ! mon Dieu, que serait-ce de nous si nous n'avions pas la faculté de prolonger, par les souvenirs et les retours de l'âme sur le passé, la durée si courte des jours joyeux ?

J'ai perdu tout espoir de rester à la Chênaie. M. Féli m'a dit que les nouvelles persécutions qui s'élèvent contre lui le contraignaient de se mettre en dehors de toute association, et qu'il nous fallait par conséquent déloger d'ici. C'est désolant,

mais qu'y faire ? Le mieux est de sortir de la Chênaie avec résignation, comme j'y suis entré avec joie, et de doubler mon sacrifice de bonne grâce ; car, après avoir renoncé au monde, il me faut renoncer à une solitude qui m'était plus douce que le monde. C'est la vie. Il paraît que nous partirons d'ici au commencement de la semaine prochaine, pour aller faire une retraite de huit jours à Saint-Méen, et que de là nous irons nous confiner à Ploërmel. Mais, après tout, en quelque endroit qu'on m'envoie, n'y a-t-il pas moyen de se faire partout un petit bonheur ? Le mal est qu'il faut recommencer sur nouveaux frais, et qu'on est longtemps à se tourner et retourner avant que de se trouver à l'aise. Priez Dieu pour que j'aie la constance des oiseaux qui bâtissent un second nid quand on leur a défait le premier.

Je ne puis rien vous dire encore sur le parti que prendra M. Féli relativement à sa lettre. Comme il n'aime [pas] qu'on jette ces sortes de sujets dans la conversation, nous avons chargé Elie de lui en parler en particulier. Aussitôt que je saurai quelque chose, je m'empresserai de vous le communiquer.

Je vous envoie mes couplets sans musique. C'est un corps sans âme. L'abbé Gaudin s'étant absenté ces jours-ci n'a pu

noter l'air, mais il le fera, et l'âme rejoindra le corps prochainement.

M. Féli vous envoie Turquety avec mille amitiés. Comme il est un peu minutieux pour ses livres, il vous prie de veiller à ce qu'il n'arrive pas malheur à ce volume. Il m'a chargé de vous le dire, et je le fais en esprit d'obéissance.

Vos trois hôtes vous renouvellent leurs remercîments et vous prient de faire accepter leurs hommages à madame de La Morvonnais.

Votre dévoué serviteur et ami respectueux.

A F. DU BREIL DE MARZAN

Ploërmel,
maison des frères La Mennais,
2 octobre 1833.

Mon cher François,

Il y a un mois que je vous dis adieu sur la grand'route et que je vous vis piquer des deux votre petit coursier qui vous emporta avec la rapidité d'un hippogriffe. Il y aura un mois dans cinq jours que je montai, vers quatre heures du soir, chez M. Féli, pour lui dire adieu, et que les portes du petit paradis de la Chênaie se fermèrent

derrière moi. Enfin, après trois semaines de séjour à Saint-Méen, il y a trois jours que je suis ici dans une petite chambre assez gaie, ouverte sur un horizon qui réjouirait ma vue si j'avais en ce moment assez de liberté et de cette douce nonchalance d'âme qui vous laisse une heure durant en contemplation devant un horizon. Il n'y a pas eu moyen de détourner de moi cet exil : c'était absolument impossible, vous allez le voir.

L'évêque de Rennes ne savait pas que M. Féli fût à la tête de la congrégation, il ne l'a appris que dans ces dernières affaires, et il a aussitôt exigé qu'il se démît de son autorité ; il est évident qu'après cela nous ne pouvions pas rester à la Chênaie. Elie seul y est demeuré.

Ne parlez pas de cela, et ne faites pas semblant de le savoir quand vous irez voir M. Féli. Ainsi, grâce à des manœuvres et à de tristes hostilités dont vous connaissez la source, les destinées de la congrégation, d'une œuvre dont la portée était immense pour le bien de la religion, sont à demi ruinées. Il est vrai que M. Jean a succédé à M. Féli, mais vous comprendrez bien que ce n'est pas la même chose, et que rien ne peut remplacer un génie aussi large et qui comprend si bien la vertu de la liberté. Aussi, depuis qu'il n'est plus notre chef, le

rétrécissement commence-t-il à se faire sentir, et je crains bien que la congrégation ne rentre dans l'ordre banal de toutes les congrégations du monde. Ce sera une réunion d'hommes pieux, et voilà tout.

On nous a dit, dans la retraite de Saint-Méen, que nos vœux emportaient obéissance complète, passive, tandis qu'on aurait dû, ce me semble, appliquer là surtout cette admirable alliance de l'ordre et de la liberté, de la variété dans l'unité, en nous liant par un lien commun qui laissât à chacun sa sphère d'expansion dans le monde. Pour moi, je vous assure que j'aime mieux courir la chance d'une vie aventureuse, que de me laisser ainsi garrotter par un règlement. M. Jean est bien un homme de liberté, comme son frère, mais sa position ne lui permet pas les mêmes hardiesses. L'esclavage ne nous viendra pas de là, mais de plus haut ; on lui force la main pour nous serrer, et vous comprenez bien que, si la congrégation dans son enfance ne *suce pas le lait de la liberté*, autant valait ne pas la mettre au monde.

Pour moi, en attendant que les choses prennent une tournure plus décidée, j'irai faire un cours d'*histoire de la littérature* à Saint-Méen. Le métier de professeur ne va guère ni à mes goûts ni à mes moyens. Mais j'ai pris ce parti, afin d'achever mon

travail qui va toujours lambinant, et aussi pour donner le change à la tournure de mes idées qui s'en vont je ne sais où, comme des folles. Quoique ce soit peut-être faire injure à votre discrétion, je vous prierai encore d'enfermer dans la loge aux secrets tout ce que je vous dis ici touchant la congrégation.

Je vous renvoie Dante avec mille remercîments.

A H. DE LA MORVONNAIS

Ploërmel, chez les frères de l'instruction chrétienne, 7 novembre 1833.

Monsieur,

Je m'accuserais le premier de mon silence en vous priant de me le pardonner, si je ne me l'étais imposé moi-même à cause des événements étranges qui sont survenus. J'ai voulu attendre que mes destinées, qui se sont singulièrement compliquées depuis quelque temps, commençassent à s'éclaircir, afin de vous apprendre quelque chose de positif. Ce positif est enfin venu, mais hélas ! bien triste et bien désolant. Voici le mot de ce mystère. Les cris qui se sont élevés il y a

quelque temps contre M. Féli ont d'abord nécessité notre départ de la Chênaie. Mais une épreuve bien plus rude m'était réservée. La congrégation s'est trouvée dans une position si critique, et obligée à ménager des susceptibilités si irritables, qu'on a jugé prudent de ne plus y admettre de laïques et d'en éloigner ceux qui s'y trouvent. Cette mesure me relance dans le monde et me contraint à recommencer l'œuvre si dure de mon avenir. Tout cela est venu si soudainement que j'ai à peine eu le temps de me reconnaître pour chercher à me caser quelque part. J'ai écrit à la hâte pour demander à entrer au collège de Juilly, et j'attends de jour en jour une réponse qui me fera partir aussitôt. Si ce n'eût été tout ce qu'il y a eu de précipité dans cette affaire, et s'il m'était possible de soustraire quelques jours à cette terrible nécessité qui me poursuit si vivement, ma plus douce consolation, en ces tristes jours, eût été d'aller au Val vous faire mes adieux, et vous témoigner ma reconnaissance pour toutes vos bontés. Mais, devant partir pour Paris peut-être au premier jour, je ne puis guère me promettre ce bonheur. Je vous prie donc de recevoir ici, bien en raccourci, l'expression de tout ce que mon cœur vous dit. Les sentiments et les regrets dont je

suis plein trouveraient difficilement des paroles assez vives sous ma plume, je les livre avec abandon à votre amitié qui les comprendra. Ce pauvre François, mon Dieu, quelle n'eût pas été aussi ma joie de le voir une dernière fois ! Je ne puis que lui écrire. Nous vous rendons bien tard les livres que vous avez eu la bonté de nous prêter, mais les occasions pour vous les faire passer sont si rares que vous voudrez bien nous excuser en cette considération. Je fais partir à l'instant l'*Antiquaire* et *Ronsard* ; ils vous arriveront sans doute quelques jours après cette lettre, mais ils feront le voyage en sûreté, car je les ai bien recommandés. Mille remercîments pour ces livres. Je ne partirai pas probablement avant le quinze de ce mois. Si vous aviez la bonté de me donner de vos nouvelles après cette époque, vous pourriez adresser votre lettre chez M. Raynaud, à Paris, rue d'Anjou-Saint-Honoré, n° 45.

Veuillez, Monsieur, faire agréer mes souvenirs et mes hommages respectueux à madame de La Morvonnais, et me croire pour la vie votre fidèle ami et votre serviteur dévoué.

P.-S. — Il pourrait se faire à toute force que je vinsse vous faire mes adieux

dans le courant de la semaine prochaine, la lettre que j'attends en décidera. Tous ces messieurs me chargent de vous présenter leurs souvenirs. Mille amitiés à François, je vais lui écrire.

AU MÊME

Ploërmel, ce 25 novembre 1833.

Mon cher ami,

Voici l'histoire de mon chemin. J'ai, comme vous savez, couché vendredi à Dinan. J'y ai rencontré M. Jean à ma grande satisfaction, car j'espérais recueillir de lui de nouveaux détails ; mais il ne savait rien de plus que nous. Du reste, je me suis peu entretenu avec lui à cause de ses nombreuses occupations. L'évêque de Saint-Brieuc était venu à Dinan peu de jours auparavant, avait fait en chaire une violente sortie contre M. Féli et annoncé une circulaire dans le genre de celle de l'évêque de Rennes.

Samedi je me suis bravement mis en route à pied pour Saint-Méen, où je suis arrivé sans trop de fatigue et tout chargé

de mille rêves que j'avais pris sur les bords de mon chemin. A Saint-Méen, il y a une majorité absurde et une minorité raisonnable ; les lettres de M. Féli y sont un signe de contradiction. Dimanche matin, j'ai encore assez compté sur mes pieds pour achever de me rendre ici, et, Dieu aidant, je m'en suis fort bien tiré. J'aime assez cette façon d'aller en piéton solitaire, surtout lorsque l'on vient d'un endroit charmant et que mille souvenirs vous accompagnent en voltigeant et murmurant autour de vous. Ici nous sommes tous unanimes et j'ai embrassé mes amis au milieu d'un concert de félicitations mutuelles sur tout ce qui s'est passé.

Pardon si je vous parle si en abrégé sur toutes ces choses dont vous m'aviez demandé le détail ; je voudrais laisser de la place pour d'autres affaires d'un bien moindre intérêt, mais dont ma confiance en votre amitié veut que je vous fasse part. Je comptais trouver en arrivant la lettre attendue de Juilly ; je n'ai rien trouvé, et il y a plus d'un mois que j'ai écrit. Cela veut dire qu'il n'y faut plus penser et que sans doute ces messieurs ont cru se compromettre en admettant dans leur maison un élève de M. Féli. Que devenir ? Voici ce que j'ai pensé. M. Quemper m'a témoigné beaucoup

d'amitié. Il est très versé dans le monde, il pourrait me procurer un poste quelconque dans un journal ou ailleurs, qui me permît de tenir la place à Paris jusqu'à meilleure fortune. M. Quemper part, je crois, jeudi ; mais, si vous vouliez bien avoir cette bonté, vous pourriez lui écrire à ce sujet un petit mot qui aurait peut-être le temps de lui arriver avant son départ. Voilà ce que j'ai pensé en songeant à votre amitié si abondante et aux avances de cœur si touchantes que m'a faites M. Quemper.

Mais ce n'est pas tout encore, et si votre bonté n'était pas allée au-devant de ceci, je croirais vraiment dépasser les bornes de la confiance amicale pour tomber dans l'importunité. Je viendrais donc passer au Val le temps qui s'écoulerait jusqu'à la réponse de M. Quemper, et, cette réponse venue, je partirais pour Paris, s'il y avait quelque chose à faire, ou bien j'irais m'ensevelir où je suis né, si décidément la fortune me repoussait. Mais votre voyage à Mordreux et tous vos projets ne seront-ils pas dérangés ? Je vous supplie de me le dire sans détour. J'aborde assez franchement votre amitié pour que vous ne vous gêniez pas à cause de moi. Voici en résumé toute ma position : il faut que je sorte d'ici puisque

je n'appartiens plus à la congrégation, et je ne puis aller qu'à Paris ou chez moi ; je vais agir à Paris par l'amitié de M. Quemper et de parents que j'y ai, et, puisque vous avez été assez bon pour m'y inviter, je viens attendre sous votre toit la décision de la fortune. Mais encore une fois, si je dois apporter le moindre dérangement dans vos projets, ne me le cachez pas. Si tout cela peut aller sans obstacles, je partirais aussitôt votre réponse reçue. Excusez mon griffonnage, j'écris en toute hâte et avec un désordre d'idées inévitable dans une position si étrange.

Veuillez présenter mes hommages à madame de La Morvonnais et poser un baiser pour moi sur le front de votre petit ange Marie.

Croyez-moi votre ami le plus dévoué.

Je mets sur l'adresse le titre de *maire* parce qu'ainsi peut-être la lettre arrivera plus promptement.

Si M. Quemper était parti, voudriez-vous bien lui écrire à Paris ? Le journal *la France catholique* m'irait bien, s'il y avait moyen d'y entrer.

A F. DU BREIL DE MARZAN

Ploërmel, ce 27 novembre 1833.

J'ai trouvé en passant à Saint-Méen, mon cher François, votre lettre qui m'attendait, et je l'ai saisie avec un doux transport, intacte et vierge. Donnez-moi donc le secret que vous possédez si bien de répandre dans une lettre amitié, poésie, éloquence, et ce flot de choses charmantes qui couvrent votre papier. Pour ce qui est de l'amitié, je vous en dirais long, bien long, en écoutant cette voix au fond de moi qui me parle toujours de vous ; mais encore y a-t-il façon de parler, et quand mon amitié s'entretient avec la vôtre, elle se trouve la langue rude et grossière au regard de sa compagne qui l'a si harmonieuse.

J'ai causé longtemps avec M. l'abbé Houët de vous et de tout ce qui se passe. Je mettrais votre modestie en souffrance si je vous rapportais tout ce que nous avons dit sur le premier sujet ; quant au second, nous avons donné cours à nos émotions sur ce qui a été fait par M. Féli, et à nos craintes sur ce que feront ses ennemis. A Saint-Méen, il y a division d'esprits ; car, comme vous savez, la

congrégation, ce pauvre petit royaume, est divisée contre elle-même. Les hommes d'en arrière blâment beaucoup la conduite de M. Féli avec Mgr de Rennes, et surtout les mots : *ce que ma conscience permet*, dans la lettre au pape. Les nôtres, qui comprennent bien ces mots, ne les blâment pas ; mais ils craignent qu'ils ne soient blâmés à Rome. M. Jean, que j'ai vu à Dinan, le redoute beaucoup. A propos de Dinan, vous savez que l'évêque de S.-B., en prêchant dans cette ville, a fait une sortie violente et qu'il a promis une circulaire pour faire couple à celle de son frère de R. ? Mais qu'importe ce qui tombera des chaires ou courra dans les circulaires ? *Le Seigneur est debout, prêt à plaider sa cause*, la cause des nations, et *tous les avocats de la servitude tomberont en confusion*. Je souffre pour tout ce que souffre M. Féli ; mais je n'ai pas la moindre crainte dans l'âme pour l'*issue de notre grand procès*. Quand même le pape *condamnerait*, n'y a-t-il pas, comme vous me l'écriviez un jour, mais dans un tout autre sens, n'y a-t-il pas dans le ciel *une cour de cassation* ?

Je ne sais rien de plus que ce que je savais en quittant le Val de l'Arguenon. Vous savez que nous disons ici tout ce que nous dirions, vous, Hippolyte et moi.

Nous avons bon courage ; notre Samson a la chevelure longue, et Rome ne l'endormira pas sur ses genoux.

Je suis dans une étrange position, mon cher ami ; on ne m'a rien répondu de Juilly ; c'est que, sans doute, on aura craint d'introduire un hérétique, un loup dans le bercail. Il faut chercher ailleurs, chercher à Paris, et, en attendant, sortir d'ici ; car je n'y puis rester plus longtemps, n'appartenant plus à la congrégation depuis un mois. La douce amitié d'Hippolyte m'a ouvert son sein pour y attendre le résultat de mes démarches ; j'y entrerai, et, jusqu'à la réponse de la Fortune que je fais interroger à Paris, qui est son temple, mon âme endormira ses soucis en se berçant sur vous et sur Hippolyte. — Me permettrez-vous une petite question peut-être indiscrète ? Vous aviez quelque chose dans l'âme quand je vous ai vu, quelque chose là-bas tout au fond ; car votre sourire était bien plein d'amitié, comme de coutume, mais il était, passez-moi la comparaison, comme l'arc-en-ciel qui décrit sa courbe sur un nuage. N'est-ce pas ? — Je partirai pour le Val dans les premiers jours de la semaine prochaine. Votre voyage ne sera pas, j'espère, si long que je ne puisse m'entretenir encore avec vous *facie ad faciem*. Je ne sais si

vous pourrez lire et comprendre tout ce barbouillage. Les phrases courent à la débandade sur mon papier, et, quand on est en souci, la main tremble pour écrire et l'âme balbutie pour parler. Je veux écrire pourtant, d'une façon bien nette et bien appuyée, que je vous aime et vous embrasse de toute la puissance de mes bras et de mon cœur, au risque de vous étouffer avec les uns et de vous surcharger avec l'autre.

A PAUL QUEMPER

A Saint-Malo

Le Val Saint-Potan, 16 décembre 1833.

Mon cher ami,

Si j'étais riche et fécond en discours d'amitié, si j'avais cette éloquence du cœur qui s'en va à grands flots, roulant pêle-mêle tous les trésors du dedans, j'aurais grand sujet de m'en applaudir aujourd'hui, car j'ai bien des choses à répandre qui demeureront renfermées, faute d'abondance et d'entraînement d'expression. On respire au Val un si grand parfum d'amitié, vous y en avez laissé

vous-même comme un nuage si suave, que l'âme en tire toute sa nourriture et ne veut pas autre chose. C'est que vraiment le Val est tout à fait semblable à ces heureuses demeures dont nous parlent les romanciers : pas un bois, pas une grève, pas un rocher qui ne soit consacré par un souvenir d'amitié, à qui l'on ne pût donner des noms tels que ceux-ci : *le bois des amis*, *le rocher des causeries*, *la grève des adieux*. Oh ! si je faisais l'histoire de cette solitude, avec quel bonheur je retracerais ces pastorales de l'amitié, et, entre toutes, cette scène si douce qui nous mit la main dans la main et nous fit donner nos âmes chacun à chacun. Oh ! cependant, l'échange était bien inégal : je pris là votre âme toute belle et tout ornée, et vous n'eûtes en retour qu'une pauvre âme faible et nue comme un enfant qui vient en ce monde, mais qui se donnait à vous bien abandonnément : vous lui tendiez si bien vos bras ! Encouragé par cette franchise et cette simplicité antiques, qui ont présidé à la naissance de notre amitié, je n'ai pas balancé à vous appeler à mon secours presque au sortir de notre premier entretien.

Ma destinée est devenue toute ténébreuse, de claire et limpide qu'elle était il y a quelques mois. Je suis un peu de ceux qui, je ne sais par quelle étrange maladie

de l'âme, nourrissent un grand dégoût pour toute fonction sociale, pour tout emploi de la vie dans une sphère spéciale et à contours bien tracés. Je redoute prodigieusement tout rapport avec les hommes dans un ordre autre que celui de l'amitié et du commerce ordinaire de la vie. Voilà le fond de mon âme. A la surface flotte la raison qui va sans cesse me prêchant qu'il faut gérer sa part de cette immense exploitation du monde par les hommes, qu'il faut labourer son sillon, faire comme tous, etc. ; et quelquefois la voix de la nécessité vient prêter aide à celle de la raison. Voilà mon âme entière. Qui l'emportera du fond ou de la surface ? Je n'ose pronostiquer. Pour mettre d'accord les deux principes qui luttent en moi, en leur faisant une part égale, j'avais choisi la vie religieuse, mi-partie active et mi-partie contemplative. Mais voilà que la retraite me renvoie au monde, parmi les travailleurs, et c'est en m'en allant de la solitude à la foule que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Oh ! prenez-moi par la main, mon ami, car j'étoufferai dans la cohue, si vous ne me faites faire place. Logez-moi dans quelque petit coin d'où je puisse prendre part au monde sans en être trop contus. Un bureau de journal me semble la chose la plus désirable pour moi. L'en-

seignement sous toutes ses formes, soit publiques, soit particulières, me répugne invinciblement. C'est étrange ce que je vous dis là ; mais je vous parle du fond de mon âme, et je me dis tel que je suis ; de cette façon, on évite les désappointements à ses amis.

Veuillez rappeler M. Duquesnel à mon souvenir en lui présentant mon amitié.

Hippolyte vous embrasse bien tendrement, et moi je savoure au fond de mon âme le moment où je m'inscris, pour la première fois, votre ami tout dévoué.

AU MÊME

Mordreux, 28 décembre 1833.

Mon cher ami,

Nul ne peut dire où il a appris à aimer ici-bas, car cela s'apprend dans le sein de Dieu d'où nous venons ; mais chacun peut dire où il a rencontré les amis qui lui étaient prédestinés, comment leurs âmes se sont embrassées et ont célébré cet hymen mystérieux de l'amitié que Dieu bénit de sa main invisible. C'est une histoire merveilleusement douce, et que je vais me contant

sans cesse à moi-même, que celle de cette sainte alliance qui m'a fait membre d'une famille d'amis tels que vous, Hippolyte et Duquesnel. Je me connais si pauvre et si faible, que je suis à me demander ce qui mérite en moi le don d'une triple amitié ; mais quand je creuse un peu cette pensée, je vois qu'il y a de la providence là dedans, que Dieu ménage aux plus débiles la plus grande mesure de secours et que mon mérite réside dans ma faiblesse même. Si je me prends à songer à mon passé si languissant, si traînant, si vide de toutes choses, fors de misères; si je me scrute moi-même, si je compare mes forces à l'immense lutte de la vie, si je pense que j'ai mille fois demandé des secours à ma volonté, et que je l'ai toujours trouvée plus engourdie, plus liée de sommeil que le loir ou la marmotte dans les froides cavernes des Alpes ; oh ! alors une grande défaillance me prend, car je me suis éloigné de mon âme pour aller avec ces pensées, car je me trouve dans un désert seul avec elles, sans que nul puisse me prêter main-forte contre je ne sais quelle ombre qui rôde autour de moi et qui ressemble au désespoir, d'après ce que m'ont dit quelques hommes qui l'ont connu, et à qui j'ai tracé la peinture de cette ombre. Mais depuis que je me sens sous l'égide de l'amitié, sous la protection

spéciale de cette sainte, la tentation a moins de pouvoir sur moi, bien qu'elle ait encore au moins le double de mes forces, et qu'elle me terrasse avec une étonnante facilité. Mais je sens que son empire n'est plus aussi absolu, et c'est un grand point d'obtenu. Je vous ferais des volumes et je vous ennuierais dix ans avec cette histoire qui remplit toute ma vie ; c'est le seul sujet pour lequel ma plume soit abondante, car, chose dont elle rougit, elle a moins d'expressions pour l'amitié, quoique mon âme lui en dise tout autant ; mais c'est que, voyez-vous, le premier sujet est un malheur et le second un bonheur, et que notre langue humaine est merveilleusement féconde pour le premier, et ne sait presque pas parler du second. Mon cher ami, il faudrait pouvoir mesurer tout le bonheur que je goûte ici pour vous dire combien je sème de larmes pour la moisson prochaine des douleurs et des regrets. C'est une grande faiblesse, n'est-ce pas ? Mais je pleure toujours au sortir d'un bonheur, surtout de celui de l'amitié, et je ne sais pas rougir des larmes. C'est encore là une autre histoire pour laquelle je suis conteur comme un vieillard ; si je l'entamais, je crois qu'elle prendrait à peu près la tournure d'un discours de Nestor, moins l'éloquence charmante et naïve du bon

vieux Pylien. — Mon Dieu ! j'oubliais que cette lettre doit vous arriver avec les dernières heures de l'année. Recevez, mon cher ami, des vœux dont l'étendue ne peut se trouver sur ce papier, mais que vous trouverez au fond de mon cœur, pour peu que vous regardiez dedans. Veuillez faire part de mes amitiés et de mes sentiments bien sincères à Duquesnel, et me croire *your most affectionately and faithfully...*

A SA SŒUR

Au Cayla

Mordreux, 10 janvier 1834.

MORDREUX est un village sur la Rance, entre Saint-Malo et la Chênaie. Nous avons quitté le Val, la veille de Noël, pour venir ici passer les fêtes et saluer le nouvel an chez M. de La Villéon, beau-père de mon ami. N'admires-tu pas mon étoile, ma chère ? Au moment où je ne savais où porter mes pas, elle s'est mise à marcher devant moi, et va, me menant ainsi de maison douce en maison douce, vers ma destinée inconnue. Pourquoi le Cayla est-il si loin, et pourquoi

faut-il que je n'aie que cette pauvre plume trempée d'encre, pour te parler de mille choses charmantes qui te raviraient, si je pouvais te les retracer au vif ? Je ne pense pas qu'il y ait au monde de plus doux spectacle, et surtout dans ce siècle d'agitation et de confusion publique, qu'un intérieur de famille plein de calme et respirant le bonheur. Oh! quand on voit au dehors les choses de l'Etat livrées à des mains impures, la liberté convertie en déception, la foi devenue la servante des rois, toute pensée généreuse étouffée, et les prophètes tués, comme à Jérusalem, entre le pervis et l'autel ; oh ! qu'il fait bon alors fermer la porte sur soi, et de quel prix est une seule soirée passée au coin d'un feu hospitalier, au doux murmure de la flamme et de la causerie ! Je sens ce bonheur bien vivement ici ; il me pénètre, il coule dans mes veines, il me rend mélancolique à force de douceur ; ici, de tous côtés, visages riants, liberté exquise, simplicité de mœurs et union des cœurs, digne vraiment des temps antiques. Cette famille est un bel arbre dont toutes les branches et les feuilles se caressent à la moindre brise qui passe. M. de La Villéon et papa s'entendraient à merveille, j'en suis sûr, car il est aussi agriculteur passionné, et

je me figure que tous deux, comme des vétérans, se raconteraient volontiers, au coin du feu, leurs paisibles campagnes. Il y a ici des scènes comme au Cayla, lorsque papa revient le soir, fatigué et mouillé, de ses expéditions champêtres. Nous deux, Hippolyte et moi, qui passons notre vie sur les livres, nous nous retirons dans une chambre silencieuse pour y travailler à l'aise et jeter quelquefois en poésie ce bonheur intime, qui naturellement remplit l'âme de belles pensées, ou les impressions recueillies dans nos promenades ; et le soir, après souper, nos élucubrations poétiques prennent place parmi les lectures de la veillée. Sur tout cet ensemble de vie, répands cet enchantement, cette poésie, cette atmosphère enivrante qui se respire partout où des jeunes filles respirent le même air que vous, et tu auras la vue vague, et comme à travers une ombre, de notre paradis. Je me répandrais à l'infini sur cette douce histoire, et je voudrais, tout en allant, oublier qu'il m'en reste une autre à conter, s'il était possible d'endormir la mémoire des choses tristes. Que toutes les bonnes âmes dorment tranquilles sur leur oreiller, ou plutôt qu'elles jettent des cris, qu'elles se désespèrent : toutes leurs belles espé-

rances d'hérésie, ou tout au moins de schisme, viennent de s'en aller en fumée. L'Antechrist s'est montré de bonne et facile composition : il a souscrit complètement à l'Encyclique, ce qui lui a valu une embrassade de M. de Quélen et des félicitations de la part de l'évêque de Rennes...

Les nouvelles que je reçois de Paris me disent des choses fort tristes de l'état de M. Féli. Quand on connaît l'immense faculté de souffrance d'une âme comme la sienne, et qu'on mesure la douleur qu'on lui a livrée, on s'étonne qu'il vive, et l'on entend sortir de la bouche de ses amis, de ceux qui le connaissent bien, ces lugubres paroles : *il ne vivra pas deux ans; ils l'ont tué.* Oui, ils l'ont tué. Sais-tu que c'est un meurtre énorme que celui du génie, et d'un génie catholique armé pour la foi ? Le corps y passera peut-être aussi ; car, d'ordinaire, le fer qui traverse l'âme tranche aussi la vie mortelle, et alors deux meurtres chargeront certaines consciences. Si la santé lui revient, M. Féli fera un long et lointain voyage aux Etats-Unis, sans doute. Ainsi, voilà qu'un ostracisme barbare et absurde aura banni de l'Europe son plus beau génie, et qu'on le contraint d'aller se coucher vers l'Amé-

rique ! Il est vrai que le soleil décline aussi de ce côté. Singulière destinée ! M. Féli et Chateaubriand sont nés tous deux à Saint-Malo, dans deux maisons qui se touchent : Chateaubriand est allé, pour ainsi dire, chercher son génie en Amérique, et M. Féli ira y ensevelir le sien. Pauvre M. Féli ! il voulait dormir à la Chênaie, il avait choisi son tombeau derrière la chapelle, entre deux pins d'Ecosse ; un jour, il nous le traça avec son bâton, en nous disant : « Oh ! que je serai bien là ! » Et s'en aller mourir en Amérique, où il ne trouvera rien qui ressemble à sa Chênaie ! car les grands lacs ne lui vaudront pas l'étang ; ni les vastes forêts, la plantation de hêtres ; ni aucune promenade, le sentier que nous lui avions tracé le long de l'eau ; ni aucun emplacement, celui qu'il avait choisi pour son tombeau derrière la petite chapelle. Mon Dieu ! mon Dieu ! s'en aller en Amérique ! et que deviendrons-nous sans lui, nous, jeunes gens qu'il guidait vers la science et l'art, qu'il nourrissait de son lait, qu'il réchauffait contre son sein ? Ma chère amie, je pleure et m'abandonne à la douleur comme un orphelin. Qui guidera mon âme comme il faisait ? Qui m'enveloppera de la paix et de la solitude dont il m'avait couvert ? Où

sera mon asile ? où pourrai-je cacher ma tête nue ? où m'abriter, me reposer ? Qu'il est terrible de se trouver, avec vingt-trois ans et tout ce qu'il y a d'orageux dans cet âge, lancé à la merci de la fortune ! Monde et solitude, tout est redoutable à cette époque de la vie ; mais quand les embarras et les soucis matériels s'en mêlent, il faut d'autres forces que les miennes pour combattre en même temps au dehors et au dedans et gagner deux victoires...

Voici, je crois, ce que j'ai de mieux à faire et ce que j'ai écrit à Raynaud, ce matin. La *Revue Européenne* paie maintenant ses articles. Je puis aisément rentrer dans sa rédaction, et me procurer avec cela de quoi passer deux ou trois mois à Paris, chez Auguste. Durant ces trois mois, je tâcherai de me faufiler dans quelque autre revue et, cela fait, je reviendrai au Cayla, d'où je gagnerai mon argent tout comme à Paris, car la revue ne paraissant qu'une ou deux fois le mois, peu importe qu'un rédacteur soit à Paris ou à cent lieues de là, pourvu que son article arrive au jour déterminé. Je connais un jeune homme de Saint-Malo qui travaille chez lui à la *Revue Européenne*. La réponse d'Auguste décidera de cette affaire et par conséquent

de mon retour prochain ou lointain au Cayla. Il va sans dire que tout ceci est soumis, du reste, à la sanction paternelle.

Voilà le premier de l'an passé, mais il est toujours temps de faire des vœux pour ceux que l'on aime, et pour moi c'est chaque jour le premier de l'an.

Présente mes souvenirs à MM. Bories et Limer.

Je vous embrasse tous.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, 1er février 1834.

Au gré de mon cœur, la première chose que j'eusse faite en arrivant eût été de vous écrire, mon doux ami, d'inonder mon papier d'un torrent de pensées, de ces pensées qu'on ne peut contenir en soi, qui s'en vont en larmes quand on est seul, et en longues et mélancoliques causeries quand on est deux. Mais je devais m'abstenir jusqu'au moment où j'aurais recueilli assez de nouvelles de mes amis et des données assez positives sur l'avenir que la fortune me réserve ici, pour vous tenir au courant de notre histoire. Je me suis donc imposé cette

contrainte, comptant qu'elle n'irait pas au delà de deux ou trois jours ; mais vous savez, ce maudit Paris, tout s'y fait avec une lenteur incroyable, tout y traîne en longueur, tout y conspire à éprouver la plus forte patience ; jugez donc de celle du cœur qui n'est pas longue et tourne bien vite à l'explosion d'un dépit amer.

Vous aviez calculé que vous recevriez de mes nouvelles sur la fin de cette semaine, et tout ce calcul est renversé, et vous aurez aussi des impatiences, et vous pourrez penser que je vous néglige, que le tumulte de Paris m'a distrait de cette voix douce et solitaire de l'amitié qui chante sans cesse au fond de l'âme. Oh ! non, mon ami, ne pensez rien de tout cela. Dieu sait si, en arrivant à Paris et depuis que j'y suis, j'ai prêté l'oreille à autre chose qu'à ces deux adieux que je reçus dans cette noire soirée du jeudi, l'un de celle que vous me permettrez d'appeler votre douce Marie, qui, tandis que je descendais l'escalier dans la pensée que tout était fini, s'inclina sur la rampe pour me dire encore adieu, et l'autre de vous, au pied de la voiture, prononcé à demi-voix et accompagné d'un serrement de main. Oh ! je ne cesse pas de les entendre tous les deux, tels qu'ils furent

dits, et je m'applique constamment à les écouter, laissant passer tous autres bruits comme s'ils n'étaient pas.

Je n'ai pu voir Quemper que le surlendemain de mon arrivée. Je l'ai surpris mardi matin, dans son lit, rêvant, dans un demi-sommeil, musique, danse, fraîches guirlandes de jeunes filles, enfin toutes ces images vagues et enchanteresses qui flottent longtemps dans l'imagination après que la magie du bal s'est évanouie. Notre ami avait passé la nuit dans une de ces fêtes radieuses dont sa plume, si fraîche qu'on la dirait trempée dans une goutte de rosée, rend si bien tout l'éclat. Ma triste et pâle figure lui apparut soudain parmi ces beaux songes, et, bien qu'elle contrastât autant avec eux que le faisaient à nos yeux ces corneilles qui volaient dans un vol de blanches mouettes, il m'embrassa avec toute cette effusion de cœur que vous lui connaissez. Je m'assis à son chevet, et la vivacité des premières paroles avec lesquelles on s'aborde étant apaisée, une longue et douce conversation commença à se dérouler. En voici à peu près le résumé. Remarquez bien que c'est lui qui parle, que je mêlais peu de mes paroles aux siennes, tout attentif que j'étais à recueillir ses instructions.

Le plus difficile, au début de la carrière que nous voulons parcourir, c'est de se faire imprimer, de livrer son nom à la publicité ; et il me citait plusieurs exemples de jeunes gens qui avaient vainement frappé, durant plusieurs années, aux portes des journaux. Nous sommes donc déjà bien avancés, puisque nous en avons deux qui nous sont tout ouverts, *la France catholique* et la *Revue Européenne*. Les libraires n'ont aucune confiance aux inconnus, et refuseraient obstinément de faire imprimer un chef-d'œuvre qui serait le coup d'essai de son auteur, au lieu que, pour peu qu'ils aient vu votre nom dans les revues et les journaux, ils se montrent assez faciles et traitables. Il faut donc à toute force divulguer notre nom par les revues et les journaux.

Mais pour se faire agréer dans ces sortes de publications, il faut se plier à leurs habitudes, parler leur langage et se faire tout à tous, quant aux formes du style, bien entendu. Efforçons-nous donc d'attraper le genre, comme on dit, et de jeter nos pensées dans ce moule convenu, en attendant que nous ayons atteint cette indépendance de plume qui nous permettra de formuler nos pensées à notre guise. Il ne faut pas se le dissimuler, tant que nous serons sous

la dépendance d'un comité de rédaction, j'appuie sur ce point parce qu'il est important et que Quemper a insisté très fort là-dessus, nous devrons, jusqu'à un certain point, renoncer aux habitudes de style qui nous sont propres, pour revêtir celles du journal de manière cependant que l'individualité se conserve toujours, mais fondue et combinée avec les mœurs étrangères. Il est dur, quand on a comme nous des allures à soi, fières et indépendantes de toutes les modes que nous frondons et dédaignons, il est dur de s'affubler des livrées du jour, de marcher à la suite au lieu de s'en aller seul, de calquer au lieu de peindre ; mais la nécessité avec son clou de fer est là. Dernièrement le comité de la *Revue Européenne* a rejeté un article de Cazalès lui-même, un article sur l'Allemagne, parce qu'il avait une forme germanique.

Quant à cette Revue, il faudrait nous partager sa rédaction de la manière suivante. Chaque numéro doit contenir un article de fond, purement philosophique, un article de haute critique littéraire, et un article d'art et d'imagination, léger et propre à délasser de la lecture sérieuse des précédents. Vous, Duquesnel et moi, pourrions nous partager cette besogne et

nous entendre, de façon qu'il y eût dans chaque numéro, autant que cela pourrait se faire, trois articles de nous, conçus comme je viens de dire. Dans ce cas, vous m'abandonneriez l'article léger, car vous savez que je n'entends goutte à la philosophie ni à la critique.

Je suis reçu à *la France catholique*, et cela a souffert d'autant moins de difficulté que je connaissais M. Jean, mais, chose étrange, sans le savoir, car il y a deux ans j'avais longtemps hanté le même cabinet de lecture que lui, et dans la suite les bureaux de *l'Avenir*, nous entretenant ensemble sans que je lui eusse jamais demandé son nom. C'est un jeune homme fort bon et fort doux. Il m'a demandé si *vous* étiez content de son journal ; je lui ai répondu franchement que vous en trouviez la rédaction très faible, et qu'il avait fait la même impression sur tout le monde. Cette réponse n'a pas semblé le fâcher, pas même l'étonner. Il m'a dit qu'il venait de réformer le comité, et qu'à l'avenir on serait beaucoup plus sévère pour l'admission des articles. J'ai vu chez lui cette madone d'Andrea del Sarto, je crois, qui se faisait attendre. Vous devez en être content ; elle m'a semblé très belle. Je n'ai pas parlé cette fois de l'introduction de la poésie dans le journal ; mais, à la pro-

chaine visite que je ferai avec Quemper, nous tâcherons de faire entendre raison sur ce point.

Je n'ai encore fait ni conditions ni marché, je ne sais pas si mon travail me reviendra à quelque chose de suffisant ; il faut avant faire un article d'essai auquel je travaille. Je vous instruirai de tout cela dans ma prochaine lettre. Quoi qu'il en soit, je m'estime heureux d'être reçu de plain-pied dans un journal qui pourra obtenir quelque succès, et qui me servira toujours, quoi qu'il arrive, à cette première publication du nom dont je vous parlais. Ce qui doit nous encourager surtout, c'est que M. Gerbet a commencé à y écrire. J'ignore quel est le sujet de l'article, mais vous l'aurez bien reconnu. Il ne signe pas. Je n'ai pas encore abordé la *Revue Européenne*, mais j'ai toute raison d'avoir aussi bonne espérance de ce côté, étant déjà connu de ces messieurs, et me trouvant appuyé par Quemper. Il lira de vos articles à la prochaine réunion du comité.

Figurez-vous que je n'ai pas encore vu M. Féli. Il est si souffrant qu'il ne reçoit que les très hautes visites, et comme j'aimerais à être reçu de lui avec un visage riant, j'aime mieux attendre quelques jours plutôt que d'insister pour entrer et lui voir un air mécontent. Mais j'ai em-

brassé Elie, Boré, et avec eux j'ai cru revoir toute notre Chênaie. C'est une sorte de Chênaie que la maison qu'ils habitent, tant elle est tranquille et retirée. Ils y ont transporté toutes les habitudes du désert. Quant au fond de toutes ces affaires qui nous ont si fort intrigués, il paraît qu'il n'y a rien réellement de plus que ce qui a paru.

Elie m'a dit que la soumission était simplement de discipline, et ne portait aucune atteinte sérieuse à nos doctrines, qui n'ont été frappées d'aucune condamnation. Tout cela a été fait pour épargner du scandale aux bonnes âmes, nonnes, mères de couvent et autres. Toutes nos idées restent donc intactes, de l'avis même du président de la congrégation des Rites, à Rome, qui trouve fort étrange que l'épiscopat français regarde comme dogmatique une simple lettre encyclique, une lettre d'avènement, lui qui ne consentait à reconnaître les actes vraiment dogmatiques émanés de Rome qu'après mille et mille formalités. Ce même président disait à un prêtre américain, qui, avant de s'en retourner aux Etats-Unis, vint le consulter en conscience sur ce qu'il fallait croire de l'encyclique : « Allez en toute tranquillité, je vous mets sur ce point la bride sur le cou ; en Amérique, ces opinions n'ont pas

le moindre inconvénient. » Nouvelle preuve que tout cela est de la politique toute pure, qu'il faut s'en affliger et non s'en désespérer. C'est Elie qui m'a rapporté tout cela ; il m'a remis la paix dans l'âme, c'est-à-dire la résignation.

Je ne vous parle presque pas de M. Gerbet, parce que je ne l'ai pas vu. Il a été fort malade de la grippe. Son séjour paraît désormais fixé à Juilly ; il ne vient plus à Paris que de loin en loin. Il continuera ses conférences ; mais en modifiant beaucoup le plan, afin de ne pas toucher aux *écueils*. Elie, bien que sa destinée semble attachée à celle de M. Féli, cherche à se faire un avenir par la plume et l'encre, et, comme moi, est en quête de journaux. Nous pouvons compter sûrement sur lui dans le cas où nous parviendrions à nous emparer de quelque poste.

Il m'a montré une lettre de François, pleine de tristesse et de désolation : c'est à tirer les larmes des yeux. Ce pauvre jeune homme est bien malade ; il faut de toute nécessité qu'il sorte de La Brousse. Il y a dans la maison qu'occupe M. Féli une chambre vacante ; ce serait à souhait pour François, s'il se décidait à venir ici. J'ai engagé Elie à lui en parler. Revenez à l'assaut avec tous ces motifs et mille autres, pour le déterminer à ce voyage. Les cours

du Collège de France sont au moment de s'ouvrir, c'est un nouvel appât qu'il faut faire valoir. Il aime beaucoup l'Orient : Elie fait du sanscrit, il en ferait avec lui. Le projet de voyage de M. Féli n'était qu'une de ces résolutions extrêmes qu'inspire une extrême douleur ; il n'en parle plus et il faut espérer qu'il n'y pensera plus.

Voici quelle est ma position pour le présent. J'ai loué une petite chambre à vingt francs par mois dans le voisinage de mon parent. Il lui était impossible de me donner place chez lui ; mon ami Lefebvre se trouvait dans la même impossibilité, et d'ailleurs, à vrai dire, il vaut mieux pour le travail se trouver seul et un peu indépendant ; il vaut mieux être chez soi. Je prends mes repas chez mon cousin. En somme, je suis dans une position très tenable, et qui me permettra largement de tenter la fortune durant trois mois et bien au delà, j'espère.

Ajoutez à cela une perspective qui me charme et dont j'espère beaucoup pour l'avancement de mes affaires et le soutien de mon courage. A la fin de ce mois, Quemper doit changer de logement. Il a en vue, toujours dans la rue des Petits-Augustins, un appartement composé de trois pièces, deux chambres à coucher et un salon. Il m'a proposé une de ces

chambres, qui ne me reviendrait qu'à vingt francs, comme celle que j'occupe ; le salon serait commun. Jugez si j'ai donné les mains à ce projet, et quel bonheur ce sera pour moi d'associer ma vie à celle d'un si excellent ami. Nous avons déjà arrangé toute une existence intime, toute une félicité, que dirai-je ? une sorte de Val à nous deux, au milieu de Paris. Est-ce que le découragement osera me venir prendre là, et, s'il y vient, n'en sera-t-il pas bien vite chassé ? Quemper m'a fait un règlement de vie, il m'a donné des leçons d'une double économie à laquelle je ne connaissais rien jusqu'ici, celle du temps et de l'argent ; enfin, suivant son expression, il me *pilotera* dans la vie et dans Paris, deux choses que j'ignore parfaitement, quoique je compte vingt-trois ans de vie et huit ans de séjour à Paris. Enfin je commence à croire qu'en dépit de moi-même ou de mon mauvais génie, je parviendrai à quelque chose.

Si je remonte à la source de tous ces biens, je vous trouve, mon ami, vous qui par vos exhortations et vos généreux reproches avez jeté dans mon âme les premiers germes de ce courage que je sens maintenant se remuer au fond de moi ; vous qui m'avez poussé à Paris quand je ne songeais qu'à une lâche retraite ; vous qui

m'avez associé à ce beau faisceau d'amis que vous formez avec Quemper et Duquesnel, bienfait immense qui engendrera peut-être tout le succès de ma vie ; vous enfin qui m'avez fait goûter deux mois des plus belles impressions et de la plus pure félicité. Aussi me permettrez-vous de regarder le Val comme un second Cayla, de l'aimer de cet amour qu'on porte au lieu de sa naissance, car il a été pour moi celui de ma renaissance ; de le pleurer dans mes jours de tristesse, de le chanter dans ceux de ma joie.

La petite fille de mon cousin a neuf mois ; elle est charmante, se tient déjà debout, sans marcher pourtant, sourit à merveille, enfin ferait le plus joli couple d'anges avec Marie. Quand sa langue commencera à se dénouer, je lui apprendrai les petits mots que prononce sa petite sœur du Val, *bonjour*, *ma*, *à lantôt*, *le v'là lia*, je la balancerai dans une serviette ; enfin je ferai tout ce que je pourrai pour la rendre semblable à Marie, afin d'en avoir une fidèle et charmante représentation.

Je n'ai pas encore écrit à ma sœur ; je le ferai ce soir ou demain, j'exhorterai, je presserai vivement. Que je serais heureux si une correspondance bien serrée s'entamait entre madame de La Mor-

vonnais et Eugénie ! ce sont deux âmes faites pour se comprendre et qui tireraient des biens merveilleux en douceurs l'une de l'autre.

Présentez mes souvenirs et mes hommages respectueux à celle qui bientôt, je l'espère, appellera ma sœur son amie, et qui sera aussi appelée mon amie par ma sœur, comme vous me dites, et je vous dis mon ami, mon cher ami. Des baisers sans nombre à Marie. — Ne m'oubliez pas, je vous prie, quand vous écrirez à Mordreux et à Saint-Malo. Mille amitiés à Duquesnel, à François.

A SA SŒUR

Au Cayla

Paris, 2 février 1834.

J'ai quitté le Val le 21, et le 23 je me suis embarqué dans la diligence de Saint-Malo à Paris, passant par la Normandie. Il y a aujourd'hui huit jours que je suis ici. Je ne te parlerai pas, ma chère amie, de la violence que je me suis faite pour m'arracher aux bras de cette excellente famille, qui m'a fait goûter durant

deux mois toutes les délices de la plus douce intimité. Tu sais trop bien ce que c'est que l'amertume des séparations. Me voilà donc encore à Paris, où une sorte de fatalité me renvoie toujours malgré que j'en aie. Je croyais bien cependant lui avoir dit un éternel adieu ; et celui-là, je t'assure, ne m'avait pas coûté beaucoup, car je suis passé non seulement à l'indifférence, mais même au dégoût pour tout ce qui fait, dit-on, le charme de ce séjour. Mais il faut se surmonter et aller là où la fortune donne rendez-vous à ses prétendants...

J'ai dans le monde littéraire, où je veux me pousser, un guide, un ami excellent, d'une activité extraordinaire et d'un zèle infatigable. Il s'appelle Quemper ; c'est au Val que je l'ai connu. Comme il connaît parfaitement mon peu de savoir-faire, il me prend par la main et me mène où je dois aller : il me fait faire place, il m'introduit dans la vie réelle, il me *pilote*, suivant son expression. Seul, je t'avoue que je ne sais ce que je serais devenu avec mon peu de hardiesse, mon embarras à parler et ma gaucherie universelle. Mais, avec lui, tous ces obstacles matériels me sont ôtés ; il se charge de toutes les négociations, je n'ai qu'à écrire. Où tout cela me mènera-t-il ? Qui pourrait le dire ?

Rien n'est obscur et incertain comme un début dans quelque carrière que ce soit. Je ne demande à Dieu que du courage ; c'est ce qui me manque le plus. Pour peu qu'il m'en donne, je pourrai, je crois, arriver assez tôt à me suffire à moi-même. Je sais qu'il y a beaucoup d'objections à faire au parti que je prends ; je sais qu'il y a toujours quelque chose de flottant et de vague dans la destinée d'un homme qui vit de sa plume. Mais, à l'âge où je suis venu et dans ma position, y a-t-il une autre carrière qui puisse me donner plus promptement de quoi vivre ? Toutes les autres demandent de longues préparations et de grandes dépenses, il faut les acheter ; celle-ci, pour peu qu'on sache tourner une phrase quelconque et qu'on ait quatre idées à délayer, vous donne du pain pour la journée, et c'est à ce pain-là qu'il me faut viser. Maintenant que la force des choses m'a retranché toute pensée de vie retirée et séparée du mouvement du monde, je sens dans toute son étendue la nécessité de faire le métier commun et d'arracher ma part du gâteau. Toutes mes forces seront dévouées à cette fin ; et comme elles ne sont pas excessives et que je me trouve bien en retard, il m'est avis que je dois prendre par le plus court. Je sais que j'ai perdu un temps énorme, que j'ai mangé

mes années comme l'enfant prodigue faisait de son bien, que j'ai vécu tout au dedans sans songer au dehors ; je sais, enfin, que je mérite grand nombre de reproches ; mais peut-être, avec la grâce de Dieu, sera-ce de cette conscience de mes fautes que je tirerai la force de les réparer, et ce sentiment me tiendra-t-il lieu de l'énergie du caractère dont j'ai très peu, comme vous savez...

Je n'ai pas encore vu M. Féli ; il est si souffrant qu'il ne reçoit pas. Il paraît qu'il est revenu de son projet de voyage. M. Gerbet s'est fixé à Juilly, et ne vient à Paris que fort rarement.

Tes vers à Mme de La Morvonnais sont très beaux, oui, très beaux, tout sentiment fraternel mis à part. Mais tu vois bien, *Testudo*, que ton talent n'est pas une illusion, puisqu'après je ne sais combien de temps d'inaction poétique, rude épreuve à laquelle ne résisterait pas un demi-talent, il se réveille plus vigoureux que jamais. C'est vraiment une désolation que de te voir réprimer et lier avec je ne sais quels scrupules ton âme, qui tend de toutes les forces de sa nature à se développer de ce côté. On t'a fait un cas de conscience de suivre cet entraînement, et moi je t'en fais un de ne pas le suivre. N'est-ce pas abuser des dons de Dieu que de les laisser oisifs

et inutiles au fond de soi ? On peut faire du bien, un grand bien avec la poésie, surtout en ce siècle où nous comptons si peu de poètes purs et religieux ; et n'est-il pas visible que Dieu t'a donné quelque mission pour cela, puisque tu n'as pas été chercher la poésie, toi, mais que la poésie est venue te trouver ? Si tu n'avais pas un grand fonds poétique, aurais-tu jamais songé à faire des vers, isolée comme tu l'es au sein de la campagne, privée de livres et de toute excitation ? Je sais que la vie de la campagne et le spectacle habituel de la nature provoquent infiniment à la poésie ; mais ils n'y provoquent que les âmes d'une certaine trempe et les poètes d'instinct comme toi. Réfléchis sérieusement à cela. Je te dis fort en raccourci ce qui mériterait de grands développements ; mais je sais qu'il suffit de te mettre sur la voie d'un raisonnement pour que tu arrives bientôt jusqu'au bout. Réponds-moi consciencieusement là-dessus.

Hippolyte t'a adressé des vers, et sa femme a dû te répondre. Entame une correspondance poétique avec l'un et un commerce d'amie avec l'autre : cela ferait le plus vif plaisir à tous les deux. Ils ont été si bons pour moi que tu ne peux vraiment leur refuser une chose si simple et à laquelle ils tiennent infiniment. Envoie des

vers à Hippolyte, et de la bonne et douce prose, comme tu sais en faire, à sa douce Marie. Ils m'ont prié de leur laisser cette petite esquisse du Cayla que m'avait faite Raymond de Rivières ; elle sera encadrée et placée au salon. Je leur ai laissé avec cela tout ce que j'ai de cœur et d'amitié. — T'ai-je dit que, de Mordreux, j'avais fait un pèlerinage à la Chênaie ? Ce fut plein de tristesse, mais de cette tristesse où l'on trouve de la douceur. La bonne gouvernante Marie me fit fête et le fidèle Polydore m'accabla de caresses. C'est un sanctuaire que cette pauvre Chênaie ; mais tout y respire encore les parfums de cette douce fête que nous y avons célébrée neuf mois durant, car n'est-ce pas une fête continue qu'une vie studieuse et cachée ? Mais si j'entamais le chapitre de ces souvenirs, ce serait infini. Comme je les garde bien rangés et bien clos en mon âme, je te dirai tout cela un jour tout aussi fidèlement que si c'était de la veille.

Adieu, mon poète malgré toi.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, février 1834.

J'ai bien peur qu'au mois de mai, au lieu de roses, nous ne voyions des boules de neige.

QUAND je vous ai quitté, mon ami, votre solitude était prête à s'épanouir en fleurs et en verdure. Dans votre jardin les espaliers devenaient rouges, et tous les arbustes délicats, frileux et grands amis du soleil, dédiaient en toute confiance leur frêle feuillage à cet hiver doux et bénin qui leur souriait avec la grâce du printemps. Le bois répandu sur la pente de la côte, et qui trempe presque dans la mer, prenait cet air vivant et gai qui donne aux arbres une expression toute particulière aux approches du renouveau. Les bourgeons ovales et visqueux du marronnier d'Inde reluisaient au soleil ; ceux du hêtre, aigus et grêles, se dressaient en l'air avec une singulière vivacité, et ceux menus et ronds du chêne commençaient à se grouper au bout des branches, bien que le chêne vienne toujours fort tard et le dernier en verdure. Nous voyions les jeunes pousses des taillis se colorer vivement de cette teinte rouge qui les saisit toujours au réveil de la végétation, comme

si la sève qui les gonfle était du sang. Le gazon, perçant la couche de feuilles mortes et de débris végétaux étendus sur lui dans la saison de la chute, commençait à faire tapis sur les lisières des sentiers et dans les clairières, et des milliers de pâquerettes et de marguerites l'égayaient déjà de leur émail. Enfin tout semblait se préparer pour la grande fête de la nature. — Oh ! si le rossignol, l'hirondelle, la fauvette, le loriot savaient cela, comme ils se hâteraient d'accourir *dulcesque revisere nidos !* Peut-être leurs frères d'Europe leur ont-ils dépêché des messages pour leur dire que tout s'apprête ici à les recevoir, les forêts, les bocages, les buissons, les haies; que les graines et les baies seront précoces ; que les moucherons sont nés et tourbillonnent le matin et le soir, par myriades, dans les rayons du soleil levant et du soleil couchant ; enfin que tout s'égaye ici et qu'ils se pressent de venir, s'ils ne veulent pas manquer la grande fête. Je ne sais si nos oiseaux casaniers ont eu cette attention pour leurs frères voyageurs. Quoi qu'il en soit, ils se livrent à l'harmonie et à la joie en attendant leur venue. Vous souvenez-vous, mon ami, que les sifflements du merle, le babil gai et mélodieux des grives, ou les gazouillements de quelque roitelet perché sur la crête d'un mur,

nous tiraient souvent de notre chambre d'étude et nous engageaient aux douces promenades ?

Telle était votre Thébaïde, comme vous l'appelez, la veille de mon départ : échauffée, animée, toute en sève et en travail de végétation. Aujourd'hui, je gage que l'éruption des fleurs et des feuilles est fort avancée, que les oiseaux sont en quête de mousse, de bûchettes, de plumes errantes et de duvet, et que vous allez promenant des rêveries de printemps sous les premiers ombrages de vos marronniers. Mais, mon ami, vous endormez-vous bien sur ces belles apparences ? Ne soupçonnez-vous point que ce ne soit là qu'un stratagème de l'hiver, et que ce vieux despote n'ait rusé pour attirer dehors les fleurs et la verdure, et les tuer après avec son haleine mortelle ? Ne craignez-vous pas qu'il ne mette le comble à nos déceptions ? Si le vent si embaumé et si tiède tournait à la bise ; si un froid âpre et noir condensait toute cette sève de vie et de fécondité qui bouillonne dans les veines de la nature ; si le givre cristallisait vos bois et leurs jeunes feuillées ; si vos ruisseaux, avec leurs petits remous, se figeaient et prenaient dans la glace les hampes des fleurs et les tiges des herbes qui croissent sur leurs bords et dans leur lit ; si, au lieu

du rossignol et des oiseaux chanteurs que vous attendez des plages du midi, vous voyiez descendre du septentrion des triangles d'oies et de cygnes au long cou, et ces files de canards sauvages dont on entend siffler les ailes dans les nuages, les soirs de décembre ; si l'hiver exterminateur faisait mourir en une nuit tous les germes premiers-nés ; enfin, si votre Thébaïde se convertissait en Sibérie, que deviendraient vos rêves d'abondance en fleurs et en fruits, vos molles siestes au pied d'un arbre, vos chants sur la côte et toute cette existence nourrie de soleil, de brise tiède et de parfum, que vous menez dans votre désert bien-aimé ?

Si vous aviez puissance sur la nature, je vous dirais : Mon ami, donnez leçon de sagesse à vos jardins, à vos bois, à vos oiseaux. Dites à vos bourgeons, que je voyais bâiller au soleil, de retenir et empêcher fortement sous l'enveloppe les feuilles qui leur sont confiées ; effrayez-les des rigueurs qui peuvent les surprendre : le plus beau soleil est trompeur. Mettez-les en garde contre les appâts d'un beau jour ; faites le sévère, et contez-leur mille histoires que vous savez de fleurs qui se sont évanouies en poussière pour s'être livrées à une brise qui passait, à un rayon qui les touchait. Ajoutez que, si quelques-

uns se sauvent du ravage, ils ne donneront le jour qu'à des fruits maigres, ridés, menus, qu'aucune main blanche et délicate ne viendra cueillir, qui sécheront sur branche ou seront livrés en proie aux dents impures des bêtes. Dites-leur encore que leur feuillage rare, frappé de pâle et comme étiolé, leur attirera les dédains du voyageur haletant, des jeunes filles joueuses et des oiseaux musiciens, qui recherchent l'ombrage pour se délasser, jouer, chanter. On les prendra pour des décrépits, et peut-être la cognée sera-t-elle posée à leur pied. Quant aux oiseaux, ah! la première chose à leur dire, c'est de laisser leurs frères dans l'exil jusqu'à ce que le jour du vrai printemps ait lui. Il leur vaut mieux de différer le retour dans la patrie que d'y revenir aujourd'hui pour la trouver souffrante et esclave de l'hiver. Que vos oiseaux aient donc garde de rappeler leurs frères, et qu'eux-mêmes ne se hâtent pas de bâtir leurs nids : la couvée n'irait pas à bien. Les pauvres mères transiraient sur les œufs et le froid aigu, se glissant sous leurs ailes, ferait mourir les poussins dans la coque, en dépit du sein maternel. Oh ! si vous aviez puissance sur la nature, s'il vous était donné de lui parler comme elle nous parle, quels discours je vous enverrais

pour la Thébaïde, afin de la préserver des séductions de ce printemps perfide dont je sais le danger !

Prendrez-vous tout ceci sérieusement, mon ami ? Je crains bien que non, et que vous n'y donniez guère qu'un sourire, comme au babil d'un enfant. Je redoute même que cette lettre ne vous semble assez étrange, et que vous ne disiez en vous-même : Mais quelle bizarrerie ! parler de bois et de fleurs à un solitaire, se répandre en discours aux plantes et aux oiseaux quand on écrit de Paris, sans toucher un mot de ce qui s'agite dans le monde ! Il mériterait, pour son châtiment, que je l'entretinsse des romans et des drames de l'an passé ! — Mon ami, suspendez votre dépit et vous contenez le temps seulement d'entendre mes raisons.

Horace disait : A Rome, je raffole de Tibur, et à Tibur, je raffole de Rome. N'allez pas me croire ce goût changeant et léger comme les brises, et vous expliquer par là mes longues tirades sur votre solitude. Quand j'habitais la Thébaïde, vous ai-je jamais parlé sur le ton du regret des joies et des fêtes de Paris ? N'allais-je pas, au contraire, vous disant sans cesse combien mon humeur répugne à la vie citadine, et le peu d'état que je fais des douceurs qu'on y goûte ? Ne vous souve-

nez-vous point que les huttes sauvages de vos douaniers me faisaient envie, et qu'un jour je me pris à discourir sur le charme extrême que j'aurais à me creuser une grotte fraîche et sombre au cœur d'un rocher, dans une anse de vos côtes, et d'y couler ma vie à contempler au loin la vaste mer, comme un dieu marin ? Si vous avez gardé mémoire de tout cela, vous vous expliquerez aisément pourquoi, étant à Paris, je vous parle de la campagne et oublie Paris. Bien mieux, vous trouverez qu'il ne peut en aller autrement ; car ayant dit aux champs, vous le savez :

Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure [1]

mon entretien ne peut rouler que sur eux, et je ne saurais être de ce monde parisien, folâtre et tourbillonnant, que comme n'en étant pas.

Si vous me connaissez bien, ces raisons doivent vous suffire, et au delà, pour vous faire comprendre et supporter le début de ma lettre. Mais pourrez-vous résister à cet entraînement de l'esprit, qui va cherchant des mystères dans les choses les plus limpides, tant il est friand du plaisir de deviner ? Je suis sûr que vous soulèverez le sens naturel de mon discours,

1. Froissard (Note du manuscrit).

et que vous vous imaginerez avoir surpris dessous un sens malin qui se tiendrait tapi sous mes phrases, qui ne respirent que les douces images du printemps, comme un serpent sous les fleurs. Je ne redoute pas, il est vrai, que vous y découvriez aucune allusion politique ; je vous connais trop solitaire et vous tenant trop à l'écart de ces choses-là, pour que cette pensée vous tombe dans l'esprit. Mais, si vous détournez vos yeux de l'arène politique, vous les tenez arrêtés sur le noble champ clos des doctrines littéraires. Or, depuis peu, le combat s'est réchauffé, le bruit de la mêlée a retenti au loin, et vous pourrez supposer que, spectateur passionné de la lutte, je m'amuse à envelopper le parti auquel je veux du mal de subtiles et moqueuses allégories. Je dois vous prévenir que cette interprétation, et toute autre semblable donnée à mon idylle sur le printemps précoce, tombe pleinement à faux; que mon idylle ne voile point une satire, et que, si elle vous semble le moins du monde rieuse et pensant à mal, ce sera vous qui aurez soufflé votre malice à cette innocente. Je le répète, elle ne vient vous entretenir que des choses de la nature : et quoi de plus simple ? Pensez que jamais rayon n'a pénétre directement dans la chambre que j'ha-

bite ; je n'en reçois que par répercussion. Vers midi, le soleil frappe les vitres d'une mansarde, qui me renvoient quelques pâles reflets, sans gaieté et sans chaleur, comme ceux d'une lampe ; et encore cette lueur languissante et vague s'évanouit-elle au bout d'un quart d'heure. Voilà le jour qui réjouit mes yeux accoutumés aux larges et libérales effusions de lumière du ciel du Midi. Une cour étroite et sombre, où pas un brin d'herbe croissant dans les fentes du pavé, pas un pot de fleurs aux croisées n'attire mes regards et ne leur rit, voilà, en fait d'horizon, où j'en suis réduit, moi qui tant de fois ai gravi sur vos pas vos falaises, vos dunes, vos roches marines, d'où nos yeux embrassaient la divine étendue des mers, les merveilleuses dentelures de vos côtes et vos campagnes toutes verdoyantes de blé et de lin. Et, tombé de ces belles cimes dans un réduit qui donne à peine accès au jour, je ne tenterais pas de faire revivre tant de charmes dans les ardeurs de l'imagination, et je vous entretiendrais d'autres sujets que de vous-même et de votre désert ! Et vous, malin solitaire, vous envenimeriez ces doux et innocents souvenirs, et trouveriez je ne sais quel apologue dans ces images de la nature parmi lesquelles je me complais !

Mais, comme j'ai toute raison de croire que vous ne m'écouterez pas, et que vous n'en irez pas moins votre train vers le sens figuré, voyons si, à toute force, la malice peut tirer quelque parti de mon printemps précoce, et à quelle allusion il peut être tourné.

Epris que vous êtes des choses littéraires, et tout attentif au différend qui s'est ému, il y a peu de jours, entre nos écrivains, je gage que la *littérature facile* ne tardera pas à vous venir en pensée, que vous croirez alors tenir le fil, et qu'avec ce fil vous vous enfoncerez dans le labyrinthe de mon allégorie prétendue, espérant en revenir, votre malice satisfaite et triomphante. Je conviens que l'imagination peut aller, sans faire trop de chemin, des bourgeons qui s'épanouissent prématurément, sur la foi d'un soleil d'hiver bien luisant, à cette jeune littérature qui s'est couverte de fleurs avant le temps et s'est exposée si naïvement à ces retours de gelée que je prédis à vos vergers et à vos bois. Mais, mon ami, vous que la vue d'un amandier fleuri réjouit tant, vous piqueriez-vous de sévérité envers ces âmes qui se sont ouvertes au grand jour et ont déployé leurs trésors avec une foi si touchante aux faveurs du ciel ? Prenez-vous-en plutôt au soleil du siècle, qui était ardent, à cette

atmosphère chargée d'une chaleur funeste qui a précipité tous les développements, et réduira peut-être à quelques épis la moisson de notre âge.

Et les arbres dont les fleurs ne font que naître et mourir, et ceux qui portent des fruits arides qu'on ne cueille pas ou qu'on rejette après les avoir cueillis, oh ! sans peine encore vous y verrez les emblèmes de tant d'auteurs dont le nom a paru une fois et a disparu pour toujours ; de tant d'auteurs dont les livres mal venus auprès des uns, les hommes graves, bien venus auprès des autres, les chercheurs de nouveautés et les grands liseurs de romans, comblent de choses vaines ces âmes vaines, et puis, souvent, de leurs mains relâchées par ce sommeil qui vient de la lourde satiété, tombent dans le puits de l'oubli.

Voulez-vous que les arbres dont s'éloignent les voyageurs, les jeunes filles et les oiseaux, figurent ces livres renommés et si dignes de l'être comme œuvres d'art, mais qui ne renferment pas un grain de cette manne cachée, pas une de ces douces et bienfaisantes pensées qui nourrissent les âmes et les remettent de leurs fatigues; ces livres que des mains virginales n'oseraient feuilleter, et qui mettent en fuite tout ce qu'il y a de jeune et d'innocent, chose à mourir de honte et de douleur !

voulez-vous tout cela ? Je m'y prête de bonne grâce, d'autant plus qu'en vérité mes paroles rendent ce sens comme si je l'y avais réellement caché ! Aussi ne vous suivrai-je pas plus loin dans la marche de vos malicieuses recherches, assuré que je suis que mon texte ne souffrira pas trop de violence de votre part, et que vous poursuivrez, et jusqu'à la fin, sans vous fourvoyer.

Quelles conclusions tirerez-vous de tout ceci ? D'abord, que je veux décidément entrer en lice, et que je prépare en secret mon char, ma lance et mon courroux. Mais, mon ami, mes inclinations paisibles vous sont donc inconnues, et encore plus sans doute la faiblesse de mon bras et la mollesse de mon courage ? Moi, combattre ! mais songez donc que le moindre tumulte m'effarouche et me met en déroute, comme la fuyante proie, et que mes forces suffisent à peine à me tirer du danger : comment pourraient-elles m'y porter ?

En second lieu, vous jugerez que je nourris de l'aversion pour la jeune Ecole et que j'appelle du fond du cœur une restauration classique. M. Nisard, sans doute, ne veut pas que la jeune Ecole périsse, mais qu'elle corrige ses voies ; c'est dans cette croyance, et, j'oserai le dire, à cette condition, que je forme des vœux ardents

pour le succès de la campagne qu'il vient d'ouvrir. La foi catholique ne souffrirait pas qu'il y eût dans mon cœur une sympathie entière pour une littérature sceptique ou fataliste qui tient si peu de compte de la morale. Mais cette même foi m'y rallie par certains points ; car cette jeune Ecole, si folle et si désordonnée, n'est-elle pas une échappée de notre bercail ?

Non, mon ami, je ne suis épris d'aucun courroux ; je gémis seulement à l'écart des égarements de cette littérature qui a oublié la maison et les enseignements de son père, et s'est perdue si tristement, que le dernier et le plus terrible roman à faire, dans le goût des siens, serait celui qui raconterait son histoire. Parmi ces gémissements, il m'est venu quelques réflexions sur la cause du mal et les moyens d'y remédier ; c'est ce que je voulais vous annoncer dans cette lettre toute décousue, dans laquelle je vous prie de ne voir qu'un prélude assez bizarre de mon imagination qui va toujours errant de vos côtés.

AU MÊME

Paris, 28 février 1834.

Mon cher Hippolyte,

QUELLE douce chose qu'une lettre d'ami et quel parfum s'échappe des plis de ce papier sur lequel une âme chérie s'est répandue ! Oh ! comme je l'ai délicieusement éprouvé le jour où, retiré dans ma petite chambre solitaire, assis au coin de mon feu, j'ai, dans la joie de mon âme, fait partir le cachet de votre lettre et livré cette douce pâture à mes yeux, qui tantôt allaient dévorant les lignes avec une extrême rapidité, avides et impatients qu'ils étaient, tantôt, plus sages et ménageant mieux le plaisir, n'avançaient plus qu'avec cette lenteur que l'on met à savourer un bonheur dont on est le maître, et dont on voudrait comme éterniser la durée en n'en prenant que par miettes.

Ce fut dans ma cellule, car c'est une cellule que ma chambre par sa petitesse et le silence qui l'enveloppe ; ce fut, dis-je, une fête incroyable, mais une de ces fêtes muettes et intimes qui se passent au fond du cœur, dont l'éclat est tout intérieur et

dont on ne peut se douter qu'au rayonnement doux et serein des yeux et du visage *illuminé du dedans*. Mais, après ce bonheur, quel est le plus grand ? C'est de tout arranger et disposer pour vous écrire, c'est de m'incliner sur ce papier qui doit apporter la moitié de mon âme à l'autre moitié, c'est de m'environner d'une illusion qui me replace au Val, au coin de votre foyer, le soir, poursuivant mille entretiens, tandis que la *fouée* brille et que la rafale bat les murs de la maison.

Hier, Paul et moi avons erré tout le long du jour dans la Thébaïde. Oh ! la douce journée que celle d'hier, comme elle a été pleine, comme elle a débordé des plus pures joies ! Je l'ai passée presque tout entière avec cet inestimable ami, et vous pouvez juger si la causerie et l'imagination ont été bon train. Je vous rapporterai encore notre conversation parce qu'elle est toute pleine de vous et que Paul, à cause de ses innombrables affaires, m'a prié de nouveau d'être son interprète auprès de vous. Il lui a été impossible de prendre un moment pour vous écrire comme il le voudrait, c'est-à-dire longuement et avec effusion, parce que tout son temps a été absorbé en allées et venues de comité en comité, de réunion en réunion, au sujet de la *Revue Européenne*, qu'il est

question de refondre et de jeter dans un nouveau plan.

Il y a trois projets : le premier serait une fusion des doctrines de *l'Avenir* avec celles de la *Revue* actuelle ; mais c'est toujours des moyens termes, de l'indécision, des nuances au lieu de couleur, et il ne vaudrait guère la peine de sortir d'un milieu pour retomber dans un autre : il n'y aurait guère plus de chances de succès. Le second projet consiste en une rénovation complète dans le sens des doctrines de *l'Avenir*, mais exposées sous la forme d'examen, la discussion ardente et hardie, telle qu'elle était dans ce journal, présentant trop d'inconvénients dans les circonstances actuelles. Enfin un troisième projet, qui est celui de quelques rédacteurs de *l'Avenir*, abattus et découragés, serait un silence complet et l'abandon total de la *Revue*. Il n'y a pas encore de solution définitive, mais il est probable qu'on se résoudra pour l'adoption des doctrines de *l'Avenir* sous forme d'examen. Dans tous les cas, la *Revue* garderait le *statu quo* jusqu'au mois de septembre.

En second lieu, Paul s'est donné beaucoup de mouvement pour nous ouvrir des avenues dans la *Revue des Deux-Mondes* et celle *de Paris*. Les visites, les entrevues, qui prennent un temps immense à Paris,

se sont multipliées, si bien qu'il se croit assuré du plus heureux succès de ce côté. Enfin il a dû mettre en train ses affaires personnelles, et, voyez quel ami ! c'est toujours nous qu'il a en vue, même dans ce qui le regarde individuellement, car il sent qu'il nous est nécessaire, que nous ne ferions guère de progrès ici sans lui, et il veut se mettre dans une position qui, en l'affermissant dans le monde, lui donne plus de puissance pour nous pousser au succès. Ses affaires et les nôtres, tout marche, tout se déblaye, tout semble s'arranger pour combler nos vœux. Mais c'est une chose vraiment inconcevable que l'activité de Paul, surtout quand on connaît les difficultés de Paris et la peine matérielle qu'on a pour aborder les gens.

Imaginez que lui et moi n'avons encore vu M. Féli qu'une seule fois. Il y a huit jours que j'ai enfin réussi à pénétrer auprès de lui. Il était souffrant et triste. Il fait faire des réparations à la Chênaie et y retournera probablement vers Pâques. Elie, qui se dévoue au sanscrit, ne le suivra pas immédiatement ; il restera encore plusieurs mois à Paris pour suivre les cours. Il me charge de vous exprimer combien il est sensible à vos amitiés et de vous envoyer pour lui mille choses affectueuses.

Paul a lu en petit comité votre lettre philosophique ; voici ce qu'on a jugé. On a trouvé que c'était un programme très bien fait de hautes et grandes questions qui demanderaient d'être traitées chacune à part et d'une manière complète ; car pour les articles de fond on veut toujours dans la *Revue* une discussion de la question qu'on expose, suivie de conclusions. Si vous traitiez séparément chacune des questions que contient votre travail, on en serait enchanté, et ce serait reçu avec le plus grand plaisir ; mais on trouve le mode d'exposition que vous avez suivi trop général et par cela même pas assez instructif. Paul avait aussi parlé de votre travail sur le théâtre grec, et hier il m'a chargé d'aller lire au comité l'article sur *Hécube*. Oh ! que j'ai été heureux, mon cher ami ! il a été reçu avec transport, par acclamation. Tout le monde a applaudi aux réflexions qui coupent la traduction, et la traduction a été trouvée délicieuse. On a dit que vous sentiez l'antiquité comme Chénier et que vous la rendiez avec le même bonheur. Les strophes du chœur final ont enlevé tous les écoutants. Vous serez publié dans le numéro du 15 mars. Tout cela ne m'a point surpris, moi qui connais votre âme et votre délicieux talent ; mais n'importe, j'avais le cœur

gonflé de joie de vous entendre ainsi exalter par des hommes ordinairement si froids et si incrédules aux talents cachés dans la province comme vous. Je m'en allai donc triomphant pour rejoindre Paul, qui m'attendait au Palais-Royal, et l'inonder de ma joie. Nous avons dîné ensemble, tête à tête, les plus heureux des mortels. Nous avions été bien contrariés de la non-insertion du premier article, mais, réflexion faite, c'est un bonheur. Le second est plus saillant, plus neuf, c'est un meilleur début. Nous avons, durant ce dîner, repassé toutes nos affaires, et, tout bien examiné, il nous a paru évident que nous étions au meilleur chemin possible. Sachons seulement patienter. Patience et activité, et nous arriverons infailliblement. Paul a parlé de vous à tous ses amis : vous pouvez vous considérer comme en pleine relation avec eux. Tout est *chauffé*. Il n'a reçu qu'hier votre lettre datée du 14 janvier : le portier l'avait égarée. Il va s'occuper incessamment de vos commissions et vous répondra très prochainement. Les affaires de Duquesnel vont aussi à merveille. Voilà les choses en masse.

Quant à moi, tout va aussi pour le mieux. Je suis installé et affermi dans *la France Catholique* et la *Revue Européenne*. J'ai trois articles reçus dans la *France*. Le

premier paraîtra de demain samedi en huit. Il n'a pu paraître plus tôt parce qu'il faut attendre là à tour de rôle. Ce sont des lettres ; je ne vous dis pas à qui elles sont adressées ; vous le devinerez aisément quand vous les lirez. Il y aura aussi un autre article sur un livre intitulé : *Promenades dans Rome*. Ceux de mes articles qui ne porteront pas ma signature entière seront signés M... Dans le numéro de la *Revue* où se trouvera votre article, il y aura aussi une page de moi sur un livre ayant pour titre : *Mon portefeuille*. En lisant *Hécube* au comité, j'ai fait connaissance avec tous ces messieurs. Cette façon d'entrer était plus naturelle que de se faire introduire. Paul me l'avait ménagée exprès. Je vais entamer un grand article pour la *Revue*. En un mot, je me sens du courage, et je suis plein de confiance en notre avenir.

J'ai vu enfin Boulay-Paty. Il m'a reçu avec beaucoup de bonhomie, quoiqu'on le dise un peu Parisien ; mais il reste toujours du Breton là-dessous.

Ma sœur envoyait à madame Morvonnais, dans la lettre qui ne m'a pas trouvé au Val, une seconde édition de ses vers, un peu moins griffonnée et avec quelques changements ; mais comme ils ne sont pas importants, je ne vous l'envoie

pas. « J'étais sûre, me dit-elle dans une autre lettre, que mes vers étaient bons, touchée, comme je l'étais, de reconnaissance et d'affection. Quand c'est le cœur qu'on écoute, impossible d'être mal inspiré. » J'ai tout lieu d'espérer que je la déterminerai à reprendre la poésie. Toute ma famille va à merveille et me charge de vous exprimer mille sentiments d'amitié.

Adieu, mon excellent et doux ami. Vous savez tout ce qu'il faut dire pour moi à votre céleste compagne et de combien de baisers il faut couvrir le front de votre jeune ange. Mes souvenirs respectueux à tous les vôtres. Je vous lie dans mes deux bras et vous embrasse.

Eh ! mon Dieu ! étourdi que je suis, je croyais avoir rempli tout mon papier, et je m'aperçois à mon grand bonheur qu'il me reste encore une page. J'avais oublié de vous dire que je n'ai pas encore remis votre lettre à M. Jean, parce que je voulais avant voir Paul, et que je ne l'ai vu qu'hier depuis que j'ai reçu la vôtre. Je la lui porterai ces jours-ci, elle lui fera grand plaisir. Je pénètre insensiblement dans le monde qu'il me faut connaître. J'ai assisté hier au comité de la *Revue* ; j'y assisterai tous les huit jours, ainsi qu'à celui de la

France Catholique. Je me ferai recevoir prochainement chez M. Bailly, où se tiennent des conférences philosophiques et littéraires. Lacordaire improvise tous les dimanches, au collège Stanislas, des choses admirables sur les vérités fondamentales de la foi ; c'est une réunion très brillante qui attire toute la jeunesse *pensante* et nombre d'hommes très distingués, voire même de grandes célébrités. Dimanche dernier, Lamartine s'y trouvait. C'est qu'en vérité c'est quelque chose d'inouï que cette éloquence, cette inspiration. Il n'est bruit que de cela dans le monde religieux et philosophique. En sortant, on cause pêle-mêle, on aborde des hommes qu'il serait très difficile de rencontrer ailleurs. Enfin, je commence à m'évertuer, à me dégourdir. Pardonnez-moi, mon cher, de vous parler tant de ma personne. Je voudrais vous montrer que je mets en pratique vos conseils, vos exhortations, et vous consoler des peines que je vous ai données par mes opiniâtres découragements, en vous apprenant que je les ai vaincus, grâce à votre amitié qui me domine comme une puissance douce, la puissance d'une mère à qui l'on doit par amour.

A SA SŒUR

Paris, 9 avril 1834.

Eh bien, voyageuse, es-tu de retour au Cayla ? Je pense que, les fêtes de Pâques expirées et le printemps renaissant, tu te seras hâtée de regagner la campagne; car que faire dans une ville comme Alby, quand tout fleurit aux champs ? Pour moi qui suis, malgré que j'en aie, décidément citadin, je fais mon printemps en imagination ; car ici, sauf une lumière plus vive et quelque verdure aux Tuileries, il n'y a rien du printemps. Mon esprit s'en retourne à la Chênaie, qui est ravissante en cette saison ; je suis encore solitaire, ermite, amant de la nature et austère serviteur de Dieu. Ce soir, il sortira de Paris, du côté de l'orient, un homme dont je voudrais suivre tous les pas et qui reprend le chemin du désert que je regrette : M. Féli part aujourd'hui pour la Chênaie. Je l'ai vu hier un moment, car il était tout embarrassé dans les préparatifs du voyage ; il paraissait tout joyeux de quitter Paris. Il veut se tenir désormais tout seul à la Chênaie, afin d'achever paisiblement son grand ouvrage, et aussi pour se sauver des Argus et des

perfides. Prions Dieu de lui donner un peu de paix sur la fin de ses jours, et qu'il ne le laisse pas mourir dans l'amertume comme il a vécu. Ces dernières épreuves l'ont terriblement atteint ; la fièvre ne l'a pas quitté de trois mois, et l'a réduit à une maigreur extrême. Mais ce n'est pas ce qui l'attriste, lui ; il est si impatient de mourir ! Si je m'écoutais, je t'en dirais encore bien long sur cet homme, et je ne mettrais que lui en scène dans cette lettre ; mais comme il faut de toute nécessité que je fasse parler mon *moi*, maigre et petit personnage, je renonce au grand homme, pour ne pas le faire rencontrer avec quelque chose d'aussi insignifiant.

Tu sais que j'écris dans *la France Catholique*. Ce petit journal n'est pas des plus forts ni des plus riches, mais pour le moment c'est ce qu'il y a de mieux pour moi. Mes articles sont payés à raison de six francs la colonne, ce qui me revient à peu près à soixante francs par mois. Je ne puis pas vous envoyer le journal, parce qu'on ne me donne que des *épreuves* qui ne peuvent passer à la poste parce qu'elles ne sont pas timbrées. Mais puisque M. Limer le reçoit, vous pouvez vous le procurer aisément. Quant à la *Revue Européenne*, je n'y écris pas encore pour les raisons que voici : 1° il me faut beau-

coup de temps et de travail pour faire des articles qui puissent y être reçus, et même est-ce bien chanceux, car, bien qu'elle ne soit pas merveilleuse, je ne suis pas encore à sa portée ; or, j'aime mieux travailler pour *la France Catholique* où j'entre toujours de plain-pied, que de perdre une quinzaine de jours à élaborer pour la *Revue Européenne* un travail qui n'est pas sûr de réussir ; 2° elle ne paraît qu'une fois le mois et n'insère que très rarement deux articles de suite du même auteur ; 3° elle finira bientôt, je le sais, et j'aime mieux m'attacher à un journal qui jouit d'un peu de santé qu'à un moribond. Comme il faut autant que possible multiplier ses ressources, je cherche à donner des répétitions. Je n'en ai pas encore trouvé parce qu'en cette saison de l'année elles sont fort rares, mais cela peut venir d'un jour à l'autre. Quant à ma pétition pour entrer dans les bureaux du ministère de l'instruction publique, c'est une affaire de patience. Il faut attendre qu'il y ait une place vacante, et alors, appuyé comme je suis, j'ai tout espoir de réussir. Voilà ma position, ma chère amie, travaillant, cherchant, furetant çà et là, et vivant tout doucement jusqu'à ce que meilleure fortune me vienne.

As-tu reçu une lettre de madame de La Morvonnais ? Parle-moi un peu de cela, si tu en es contente, comment tu la trouves, etc. T'ai-je dit qu'elle est cousine de M. Féli ? Nous sommes ici trois ou quatre jeunes gens de la Chênaie. C'est un grand bonheur pour nous que de nous retrouver ici après avoir été dispersés ; c'est ma plus douce société.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, 10 mai 1834.

FRANÇOIS m'a volé mon tour de vous écrire, mon cher Hippolyte, il a pris pour lui ce bonheur, le premier de ce mois, le premier du mois de mai, le premier jour de la fête des fleurs dont j'eusse voulu faire pour moi une petite solennité d'amitié. J'aurais arrangé ici un bouquet mélangé de mille nuances, de mille senteurs, le tout si bien combiné, agencé, harmonié que j'eusse peut-être donné de la jalousie à vos touffes de lilas, à vos violettes solitaires et même à ces nombreuses tribus de roses qui vous jettent tant de parfums et de sourires, quand vous passez au milieu d'elles, grave et rêveur comme

un roi de la solitude. Aujourd'hui, c'est le 10 mai ; dix jours ont passé sur la nature, dix jours d'un soleil dévorant ; la virginité de la jeune saison se fane, le déclin commencera bientôt. La gaieté vive qu'inspire la fraîcheur de toutes choses, quand le printemps se lève, se ralentit déjà ; la poésie intérieure prend une teinte pâle comme les gazons qui passeront bientôt de leur verdure triomphante à ce jaune aride et brûlé dont l'ardente saison les frappera. Il y a dix jours, je vous eusse chanté une chansonnette d'amitié aussi fraîche, aussi gaie que les gazouillements de vos oiseaux, le premier mai, au lever du soleil ; aujourd'hui, l'allure de ma voix sera lente, molle et monotone. Je vous dirai tout d'une manière un peu traînante ; mon amitié pour vous, qui sourd de mon cœur comme une source vive de la roche cachée, coulera tout aussi abondamment qu'elle eût fait, mais il en émanera moins de cet air frais et vif qui flotte sur les fontaines. Vous savez que tout se rend maître de moi et que je ne sais jamais renverser la chance pour prendre le dessus à mon tour. Aujourd'hui, c'est la chaleur accablante et le sentiment du dépérissement rapide des beautés naturelles qui me dominent et m'affaissent.

François a dû vous parler de la petite révolution qui s'est opérée dans *la France Catholique*. En sera-t-il de celle-là comme des autres qui nous font tomber de mal en pis ? Je l'ignore. On promet beaucoup. M. Jean, qui se trouvait fort gêné par les premiers propriétaires, sera désormais maître absolu avec son associé, dont je ne sais pas le nom. Le baron d'Eckstein formera à lui seul le conseil de rédaction. Ce n'est pas mal choisi: mais il eût été mieux, ce me semble, de lui adjoindre un ou plusieurs collègues. C'est une espèce de despotisme qu'ils ont établi là. M. Ballanche fera l'introduction au deuxième volume du journal, et M. de Coux a, dit-on, promis sa coopération. Il y aura constamment une feuille et demie d'impression. Le nom est conservé. Ce sont là certainement de notables améliorations, si l'on tient parole. Mais je me défie un peu des promesses, bien qu'elles soient assurément faites de bonne foi. Les fonds n'abondent pas, et quand on est court de ce côté, on n'est jamais assuré de grand'chose. Ils ouvriront aussi un peu plus de place à la poésie et donneront chaque mois une chronique littéraire dont je suis chargé. Je la rédigerai sous forme de lettres à vous adressées.

Elie leur avait fait un article sur les

Paroles d'un Croyant, on l'avait déjà porté à l'impression ; mais, réflexion faite, ils l'ont retiré, craignant qu'il ne fût trop laudatif et qu'il ne déplût à leurs abonnés, *à la sacristie et à leur cercle de dévotes*, comme vous dites si bien. Concevez-vous une telle pusillanimité ?

Vos deux lettres sur les poésies de François débordent de choses douces, intimes, ravissantes ; vous aviez bien raison de dire que nous vous croirions encore parmi nous en les lisant. Eh ! mon ami, n'y êtes-vous pas toujours parmi nous ? Quand nous marchons ensemble en nous donnant le bras, chacun de nous ne vous donne-t-il pas le sien, et quand nous sommes assis ensemble, chacun de nous ne vous place-t-il pas sur un siège à côté de lui ? Nous n'avons pas encore lu, dans notre petit et doux comité, le *Coup d'œil sur la critique catholique*. Quemper, qui l'a lu, nous l'a annoncé comme un morceau d'espérance.

Eh bien ! que dites-vous du réveil du lion ? Voilà donc enfin notre grand homme sorti de cette position douteuse et fausse qui paralysait son génie. Des hommes sages, et dont on ne peut suspecter la sympathie, blâment le manque d'à-propos de cette publication ; pour moi, et je ne suis pas le seul, il me paraît qu'il

est toujours temps opportun de s'élancer hors d'une position ambiguë et de plaider la cause des peuples, de l'humanité, contre ses oppresseurs. Avez-vous vu M. Féli ? On délibère maintenant dans le conseil des ministres si l'on doit diriger des poursuites contre lui. On dit que le ministre des affaires étrangères est le seul qui opine négativement. L'*Univers Religieux*, dont le pauvre esprit vous est sans doute connu de réputation, a fait un article extravagant ; l'*Ami de la Religion* prétend qu'il n'y a plus qu'à se voiler la face, et adresse à M. Féli l'apostrophe de l'Ecriture à Lucifer : *Quomodo cecidisti, Lucifer, qui mane oriebaris ?* Recueillir tout ce qui se dit ou se dira de fou à ce sujet dans les séminaires, les sacristies, les salons légitimistes et autres lieux de commérages enragés, serait chose impossible. Vous pouvez ou plutôt vous ne pouvez pas vous l'imaginer. Que nous importe ! Le livre lancé, le bien est fait, et qui pourrait l'arrêter ? Savez-vous que c'est une terrible trilogie contre les porte-couronne que le *Livre des pèlerins polonais*, les *Prisons de Pellico* et les *Paroles d'un Croyant :* trois coups de massue coup sur coup, et portés par des hommes catholiques, des hommes purs, des hommes saints.

Je vous annoncerai avec douleur que

Lacordaire a cru devoir protester de nouveau, et dans l'*Univers Religieux*, de sa séparation d'avec M. Féli. Sa lettre donne à entendre qu'il s'est éloigné de lui, crainte de faillir à l'orthodoxie. Néanmoins, il a répondu à Elie et Boré, qui lui ont demandé des explications, qu'il n'avait pas voulu dire cela, que le seul point de division entre lui et son ancien maître était que M. Féli voulait porter son action sur l'ordre politique, et lui retrancher la sienne dans l'ordre religieux. Il est bien fâcheux qu'il se soit fait si mal entendre, et surtout qu'il ait cru devoir renouveler des protestations dont la première suffisait, et de reste. Il me semble que c'était bien moins à lui qu'à tout autre d'insister sur un semblable sujet. C'est d'autant plus triste qu'au fond ses doctrines et celles de M. Féli sont demeurées les mêmes. Il a soutenu dans ses admirables conférences du collège Stanislas, où courait toute la jeunesse, que *le pouvoir dans la société était un châtiment*, que *le pouvoir était le fruit du péché;* or, entre cette proposition et celle-ci de M. Féli, *les péchés font les princes*, quelle différence y a-t-il ? Si M. Féli ignore ces détails, ne lui en parlez pas, cela lui ferait de la peine. Au reste, il a dit que si on l'attaquait du côté de

Rome, il se bornerait à protester de sa soumission entière quant à la foi, mais aussi de sa liberté entière en matière politique.

Madame Hippolyte a dû recevoir une lettre d'Eugénie, et vous, des vers. Ma sœur me parle vivement du bonheur qu'elle a d'entrer en correspondance avec *une âme aussi bonne et aussi belle* que celle de sa nouvelle amie. — Pourrais-je vous exprimer, mon cher Hippolyte, combien je suis heureux de voir se doubler les liens qui m'unissent à vous, et ma sœur trouver une sœur chez vous comme j'y ai trouvé un frère !

M. Ange du Breil nous a causé en arrivant une agréable surprise ; il fait si bon voir un visage breton et les frères de nos frères ! Paul et François présentent leurs hommages à madame Morvonnais et vous envoient mille douces amitiés. Je vous prie de joindre mon hommage aux leurs et de déposer pour moi un baiser sur cette petite bouche de quinze mois qui disait si bien *M. Guérin* et donnait tant de grâce et de douceur à ce pauvre nom. Mes souvenirs respectueux à tous vos parents de Mordreux et de Saint-Malo.

Ne m'oubliez pas auprès de vos bons domestiques, Pierre, Suzon et la berceuse de Marie, dont je cherche vainement le

nom dans ce moment en maudissant ma mémoire. Ecrivez-le moi, qu'il ne m'arrive plus de ces oublis qui font mal. — Une caresse à Tamerlan qui marchait si gaiement devant nous dans nos promenades. — Dites à l'océan qu'un grain de sable le salue.

A SON PÈRE

Paris, 16 mai 1834.

Il est un point dont je voudrais vous persuader avant tout ; c'est qu'ici il faut une grande longueur de temps pour faire peu de chose et qu'en province on se fait en général des idées sur Paris toutes contraires à la réalité. Sans doute que Paris est le lieu de la France qui offre le plus de chance de succès, mais plus que partout ailleurs le succès y est lent et exige de la patience et de l'opiniâtreté. Voici bientôt quatre mois que je me suis mis en quête pour chercher, je ne dis pas la fortune, mais la simple subsistance, et je n'ai encore rien trouvé que d'insuffisant. C'est affligeant, mais il ne faut pas s'en étonner et encore moins s'en désespérer. Je connais tels

jeunes gens pleins de talent et d'activité qui ont mis trois ans à se faire une position qui leur donnât de quoi vivre. De pareils exemples n'ont rien d'encourageant pour vous qui n'en pouvez plus, ni pour moi qui n'abonde pas en ressources. Et cependant faut-il encore qu'ils nous aident à supporter patiemment les jours d'épreuve, en nous montrant que nous ne faisons pas exception, mais que tout simplement nous subissons la loi commune. Figurez-vous qu'il n'y a pas de petit poste à Paris autour duquel ne se pressent et ne bourdonnent des centaines de prétendants. Comme ces postes coûtent beaucoup de peine à gagner, ceux qui les ont ne sont pas d'humeur à se serrer et à se gêner pour faire de la place aux survenants. Il faut donc les assiéger, assiéger l'égoïsme et vous savez qu'il n'y a guère de place plus difficile à emporter que celle-là. — Mon petit journal de *la France Catholique* vient de changer de maître. M. Jean, le directeur, l'a acheté des premiers propriétaires qui le gênaient dans ses vues et entravaient la marche de la feuille. Les affaires iront-elles mieux que par le passé ; la rédaction, si faible, se fortifiant, attirera-t-elle un plus grand nombre d'abonnés ? C'est ce qu'on a promis et dont nous aurions grand besoin.

Tous ces petits journaux qui pullulent, naissent à peine viables. Les défaillances et l'épuisement les saisissent bientôt et on les voit tomber comme ces insectes qui meurent après avoir fait quelques tours en l'air. Quant aux répétitions, il en va comme de tout le reste. C'est couru, disputé par des milliers de jeunes gens qui s'accrochent à tout ce qu'ils peuvent, comme je fais.

Une fois pour toutes, n'ayez pas d'inquiétudes à mon sujet quand vous entendrez parler d'émeute, et même de bataille. Mon quartier est si paisible qu'on n'y apprend guère l'émeute que par les journaux. Ses rues sont si longues et si droites, qu'elles ne valent rien pour la barricade. Les quartiers Saint-Denis et Saint-Martin sont le terrain classique de toutes ces luttes, et j'en suis éloigné d'une demi-lieue. Que tout soit fini, je me garderais bien de le prédire. Le gouvernement fera si bien qu'il mettra la France dans l'alternative de se laisser étrangler par les lois qu'on lui file chaque jour comme des cordes, ou de faire un effort violent pour lui sauter à la gorge et essayer à son tour de l'étrangler. C'est une lutte entre le bourreau et la victime.

J'ai reçu une lettre du Val, qui est enchanté de tout ce qui lui arrive du Cayla.

Eugénie rendra vraiment cette excellente famille heureuse en lui écrivant. Elle est isolée, peut-être plus encore que vous ne l'êtes au Cayla, et ses goûts sont pareils aux vôtres. Que peut-on faire de mieux que de s'aider réciproquement à supporter la vie ?

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, 15 juin 1834.

Que j'aime, mon cher ami, le retour de cette date du mois qui me met la plume à la main pour vous écrire, pour reprendre cette douce causerie qui, vu notre éloignement, ne peut aller que par jets, d'intervalle en intervalle, sur une feuille de papier toujours trop étroite, mais qui dans le fond du cœur se continue sans interruption ; car, entre amis, il y a dans le secret de l'âme un entretien délicieux et sans bruit de paroles qui ne s'arrête jamais.

François a dû vous rendre compte de ce qui s'est passé ces dernières semaines : vos articles reçus et qui paraîtront côte à côte avec ceux d'Amédée dans *la France Catholique* et la *Revue Européenne*, le progrès de nos desseins sur ce dernier

journal et la publication du livre d'Amédée annoncée dans trois ou quatre feuilles, et ainsi acheminée vers le succès. Si je reviens sur ces nouvelles que vous savez déjà, c'est que je ne puis contenir la joie que j'en éprouve et qui s'épanche tout naturellement en vous. Le mérite de vos travaux et de ceux d'Amédée mis à part, nous devons le bel avenir qui s'ouvre devant nous à cet infatigable et inappréciable ami Paul, qui est ici notre providence. Plus j'avance dans son âme, et plus j'y découvre de trésors d'amitié, d'amitié naïve et dévouée qui, combinée avec sa grande expérience de la vie et son infatigable activité, détermine en lui un caractère unique en fait de bonté, de charme et d'attrayantes qualités. Mais que vous dirai-je de lui que vous ne sachiez déjà ? Je m'arrête donc dans cet épanchement de louanges qui couvrirait mille pages si je laissais faire à mon cœur, et je me contente aujourd'hui d'effleurer cette fleur aux replis si riches en nuances et en parfums.

Notre doux François a subi une petite épreuve dont il se relève en ce moment : il a souffert trois jours durant des coliques assez violentes qui l'ont alité, mais le mal n'a pas opposé longue résistance aux remèdes et a fait place depuis hier à la convalescence. François vous prie de vou-

loir bien apprendre à ses parents sa petite maladie et de les presser de lui donner de leurs nouvelles dont il n'a pas reçu depuis longtemps. Gouraud l'a soigné. Dans le cours de ses visites il l'a maintes fois entretenu de vous, lui parlant avec grands éloges de vos articles et lui témoignant un vif désir de lier avec vous connaissance et amitié.

Je vous écris, mon cher Hippolyte, à la veille de quitter Paris pour aller à la campagne pour un mois ou six semaines chez un ami de collège. Je vais dans le Perche, à une quarantaine de lieues d'ici. Je pars demain au soir et suis dans tous les petits embarras qui précèdent les déplacements et les voyages. En cette considération je vous prie d'excuser cette courte et étrange manière de lettre où je vous dis si peu de chose et si mal. Dans quelques jours, dans le calme de la campagne, je vous écrirai selon mon cœur, c'est-à-dire longuement et avec un résumé de ma position et de mes affaires depuis quelques mois. Je suis tout impatient de vous conter cette histoire, où du reste vous verrez, comme dans toutes mes histoires, la faiblesse de mon caractère et la bonté providentielle de mes amis.

J'ai reçu fraîchement de bonnes nouvelles de ma famille par ma sœur qui revient

avec enchantement sur la douce et aimable lettre de madame Morvonnais, et avec tristesse sur cette terrible distance qui les sépare.

Veuillez, mon cher ami, faire agréer à madame Morvonnais mes hommages affectueux et pleins de respect.

Mille caresses à Marie qui sera aussi douce que son nom. — Tous les frères vous embrassent avec moi.

Quand vous irez à la Chênaie, ne parlez pas à M. Féli de nos projets sur la *Revue Européenne* ; vous savez qu'il ne l'aime pas, et ce serait assez pour nous priver dans notre affaire de son nom ou de son aide.

Encore une fois, pardon pour la brièveté de cette lettre. — Mon adresse est chez M. Vacher, canton d'Authon, commune de Soizé (Eure-et-Loir).

A F. DU BREIL DE MARZAN

Au Parc, près Nogent-le-Rotrou, 25 juin 1834.

Eh bien, mon cher malade, avez-vous enfin sauté à bas de votre lit ? Tandis que j'erre librement dans les bois et que je jouis d'une plénitude de santé et de vie que j'aspire dans l'air

pur et nourrissant de la campagne, peut-être êtes-vous encore, non pas aux prises avec le mal, car il vous avait à peu près quitté la veille de mon départ, mais dans les langueurs et le régime délicat de la convalescence. Que je sache donc bien vite que vous marchez au grand air et que cette bonne nouvelle ne me laisse plus aucun regret aux douceurs de l'existence que je mène ici.

Vous dirai-je ce que j'ai éprouvé en me trouvant encore une fois dans la solitude [1]. Mais pourquoi me livré-je toujours avec vous à ces divagations sur moi-même, et sais-je toujours vous trouver aussi bien en Bretagne que dans le *grand village* ? Je ne crains donc pas de vous ennuyer ? Non, car je connais votre bonté et votre inépuisable complaisance à écouter mes contes qui sont toujours fous ou tristes. Quand est-ce donc que je subjuguerai mes vaines pensées et que je viendrai à la bonne et simple raison ? Si je vous écoutais, si j'écoutais Paul, ce meilleur des conseillers et des amis, si je me rendais à tant de sages avertissements qui me viennent de tous côtés, je plierais tout ce bagage de folles imaginations et je me mettrais, dépouillé de rêves, mais tran-

1. Ici se place un développement qui se trouve à peu près reproduit dans le *Journal* (25 juin 1834, page 228).

quille, à la suite des autres hommes.

Je ne vois pas de journaux et je n'en suis pas fâché ; j'aime assez de me retirer ainsi du monde, de n'entendre rien, plus rien de ce qui s'y passe pendant un certain temps et de me jeter ensuite subitement au milieu du fracas. Ces rentrées soudaines sont si piquantes ! Quoi qu'il en soit de mon goût pour cette vie coupée de silences et de bruits, je vous prierai de m'envoyer un petit écho de votre Paris et de la tumultueuse politique. Les élections ont excité ma curiosité ; quel en est le résultat général ? L'opposition a-t-elle grossi et dans quelle proportion avec les ministériels ? Dans lequel des partis, républicain et carliste, s'est-elle le plus recrutée ? Enfin le nom des hommes remarquables qui sont sortis de l'urne électorale : tel est le programme de mes questions auxquelles je vous prie de satisfaire, en implorant votre indulgence pour mes importunités.

Avez-vous des nouvelles d'Hippolyte, d'Amédée, quelle décision a été prise au dernier conseil de la *Revue*[1] ? enfin la marche de notre petite politique à nous ? Mais il faut que j'arrête mes interrogations que j'ai reprises une seconde fois

1 La *Revue Européenne*.

et qui s'enfileraient à l'infini si je ne faisais le nœud. Je vais donc vous dire adieu et vous embrasser bien tendrement. — J'ai laissé notre cher Quemper souffrant: comment va-t-il ? Faites-lui bien mes amitiés ainsi qu'à Elie et Eugène Boré. Tout à vous.

P.-S. — Avez-vous reçu des nouvelles de M. Féli ? L'édition populaire (celle des *Paroles d'un Croyant*) se fait-elle ? Je vous dis bien peu de choses ; je vous accable de questions, comme si j'étais absent depuis un an, et je ne vous écris pas quatre mots de tendresse, mon cœur n'est pas content de cette lettre. Je ne puis m'empêcher de consigner ainsi sa plainte. — Elie a-t-il déterminé le jour de son départ ? Ce bon, ce trois fois bon, ce discret Elie, quand le reverrai-je ? Et vous, n'allez pas partir avant mon retour. — J'écrirai ces jours-ci à Paul. Adieu, adieu, mon doux. Chez M. Vacher, au Parc, commune de Soizé, par Nogent-le-Rotrou.

A SON PÈRE

30 juin 1834.

Me voici à 45 lieues de Paris, dans le Perche, chez M. Vacher, un de mes amis de collège. Je m'y repose de ces rudes cinq mois que j'ai passés à lutter péniblement avec ma position qui commençait à devenir très fâcheuse. J'y mène la vie de famille à la campagne, dans une maison simple et pleine de cordialité. Comme vous connaissez depuis assez longtemps ce genre de vie, il n'est pas besoin d'entrer dans de plus amples détails. Suivant mon usage, je vais visitant les curés du voisinage, principalement celui de notre paroisse, excellent homme et l'un des meilleurs prêtres à tous égards que j'aie jamais connus. Nous discutons avec lui, et la discussion se termine assez souvent par un petit goûter savoureux, arrosé d'un vin blanc exquis. Si la dispute s'est échauffée, c'est un moyen sûr de rapprochement ; si elle est encore pendante, nous y reprenons des forces. Ce goûter est toujours un traité de paix ou une trêve charmante. Je passe ainsi mon temps à visiter, à babiller, à discuter, à faire de l'arithmé-

tique avec mon ami ou à lire, quand je suis seul, quelques livres que j'ai apportés de Paris. Ce pays est un pays de blés ; la récolte s'y annonce excellente. En est-il de même au Cayla ?

Eugénie m'a demandé ce que je pense des *Paroles d'un Croyant :* je pense que c'est un livre d'avenir que les événements commenteront et que Dieu se chargera de justifier par les choses qu'il fera voir à nous, si nous vivons encore un peu, et bien sûrement à la postérité.

A PAUL QUEMPER

Au Parc, 4 juillet 1834.

PERMETTEZ-MOI, mon cher ami, de vous conter la petite histoire suivante, si tant est que ce soit une histoire, pour vous donner une idée de mon train de vie intérieur.

Hier au soir, après trois jours d'un vent brûlant, il s'est formé un orage qui a grondé toute la nuit. Au réveil, je m'imaginais trouver le ciel encore tout ému et barbouillé de vapeurs ; mais, à ma grande surprise, il avait repris tout son éclat et souriait avec une gaieté plus vive encore

que d'habitude. J'ai sauté aussitôt de mon lit et renoncé aux douceurs du somme du matin, pour les sensations plus nobles et plus pénétrantes qui m'attendaient au dehors. La fraîcheur de l'air était si attrayante, j'ai été saisi dès le premier pas d'une humeur si alerte et qui me poussait si fort en avant, que je me suis pris à marcher rapidement, la tête haute, l'air décidé, sans regarder mon chemin et ne demandant que de l'espace pour exercer cette vigueur de jambes qui m'emportait. L'espace ne me manquait pas : en un clin d'œil j'avais longé de vastes champs de blé, et mis derrière moi vingt fossés et autant d'échaliers. J'allais ainsi tout transporté, tout ému, fou d'une volupté indéfinissable que j'essayerai pourtant de définir en disant que c'était comme un mélange, une fusion intime du plus large sentiment de liberté et de l'impression des beautés naturelles. Mais, tandis que j'allais, le soleil allait aussi. Bientôt, j'ai senti mes jarrets qui s'énervaient, la vivacité de mon humeur qui s'émoussait, et, toute ma bouillante énergie s'étant évaporée en sueur, il m'est resté à peine assez de forces pour m'en revenir à la maison. Voilà ma vie en raccourci : une alternative d'élans et de défaillances, d'emportements d'imagi-

nation et de prostrations d'âme, de rêves fous à force d'ardeur, et de refroidissements désolants. Il faut que j'avoue ma faute : je travaille peu ici (je n'ai presque pas travaillé de ma vie). Les impressions amollissantes de la campagne et mes habitudes en sont la cause. Le surcroît de vie que je puise ici, au lieu de déborder au dehors, demeure contenu au dedans faute d'issue, se porte au cœur et à la tête, et les fait, en quelque sorte, délirer tous les deux. Au lieu du travail extérieur, qui conserverait mes forces par un sage exercice, je me livre avec fureur à un labeur interne, dont le fruit est l'épuisement. Tout cela est vrai, je me le reproche, je le confesse ; mais j'aime mon péché et, par conséquent, ne suis pas près de me convertir.

Je vous ai laissé souffrant, épuisé, en besoin du repos de la campagne. Comment allez-vous, mon cher ami ? Faites-moi un petit bulletin de votre santé.

J'ai demandé à François des nouvelles politiques et un rapport sur la marche des affaires de notre petit monde d'amitiés : je vous ferai grâce de la politique, mais point du petit monde. Ma vie n'est pas complète, vivant éloigné de lui et dans l'ignorance de ce qui s'y passe.

Adieu, mon doux ami ; donnez de mes

nouvelles et mes plus tendres amitiés à nos frères. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Le 10 approche, je vais écrire à Hippolyte et à Amédée. — Ne croyez pas cependant que je sois complètement oisif ; je lis Jean-Jacques et Shakspeare, et je vais entamer un article pour *la France Catholique* ; j'en ai reçu un numéro. Je déplore l'amère polémique qui s'est élevée entre le Baron et Lacordaire.

Je ne puis me résoudre à clore cette lettre sans vous demander grâce pour les extravagances dont elle est pleine. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que je ne puis m'empêcher de donner cette tournure à ma correspondance. Riez de moi, grondez-moi, faites-en votre gré ; pourvu que je demeure en votre cœur, je suis content.

A F. DU BREIL DE MARZAN

Au Parc, 4 juillet 1834.

J'OUVRE votre lettre, mon cher François, je la dévore, je mets mon front dans mes mains cinq minutes et je vous réponds. Je ne consulte plus ni mes goûts ni mes répugnances ; j'ai fait mon

sacrifice, je bande mes yeux, je livre ma main à la fortune : qu'elle me mène où elle voudra. J'accepte donc de grand cœur la proposition que vous me faites. Mais comme j'avais déjà pour l'année prochaine à opter entre plusieurs partis et que mon peu d'expérience des choses ne me permet pas de choisir *proprio motu*, je vous prie de vouloir bien prendre à ce sujet l'avis de Quemper et de mon cousin, avant de répondre à Juilly. Je remets entièrement ma volonté entre leurs mains. Je suis décidé à accepter la place ; à eux de juger si elle vaut mieux que ce que j'avais en vue. Avec eux je dirai *oui* ou *non*. Priez Quemper, qui a une si parfaite expérience de la vie, d'aller trouver mon cousin pour délibérer de cela avec lui. Sur leur réponse, vous écririez aussitôt à Juilly la négation ou l'affirmation, et vous m'écririez après pour me faire connaître leur décision. Vous ne m'expliquez pas s'il faut aller prendre ma chaîne sur-le-champ ; je pense que ce ne serait que pour la rentrée. Vous me direz cela dans votre lettre... J'ai écrit à Quemper ce matin même ; ces deux lettres arriveront ensemble à Paris.

Adieu, mon excellent ami ; le piéton m'attend ; j'écris au galop. Recevez mes remerciements pour toutes vos peines

passées et futures. Donnez pour moi à Élie l'adieu et le baiser du départ.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A H. DE LA MORVONNAIS

Au Parc, 9 juillet 1834.

Je vous ai écrit en partant de Paris une petite lettre dont je vous priais de ne pas tenir compte. Aujourd'hui, mon cher Hippolyte, que j'ai devant moi tout le loisir possible et autour de moi tout le calme de la campagne, je reprends notre causerie pour m'y livrer à mon aise et la pousser aussi loin qu'il le faut à mon cœur, c'est-à-dire jusqu'au point où je commencerai à craindre que mon bavardage ne vous ennuie.

Je vous ai annoncé un exposé de mes affaires et de ma position durant les cinq derniers mois. Je commence, écoutez. Vous savez quelles étaient mes espérances quand je quittai le Val : je me sentais un certain goût pour la vie littéraire, le métier de journaliste me souriait, je caressais intérieurement je ne sais quel beau fantôme d'avenir qui s'était élevé dans mon ima-

gination, et, bien que la défiance que vous me connaissez s'en mêlât, je me portais sur ce rêve avec une ardeur extraordinaire. Car, pour vous le dire en passant, je me jette avec impétuosité sur tout projet nouveau qui peut modifier mon existence ; qu'on m'annonce une petite course pour demain ou qu'on me dise : demain vos destinées vont subir un grand changement, je suis également ému, je m'élance au-devant de ces deux événements avec la même impatience ; une activité étrange de pensée se développe en moi, je ronge en frémissant le frein du temps qui m'empêche de saisir d'un bond ce que je dévore de l'œil. Vous concevez qu'avec une âme sujette à de si ardentes convoitises, je dus arriver à Paris plein d'ardeur et y saisir ma plume de journaliste avec un frémissement de plaisir. Mais, comme d'habitude, l'enthousiasme dura peu ; les difficultés, tant personnelles qu'étrangères, se firent sentir. Je vis l'accès des journaux fermé et gardé par l'égoïsme qui veille à la porte de toutes les places pour en défendre l'approche aux pauvres jeunes gens qui arrivent à Paris le cœur plein de naïves espérances. La seule *France Catholique* m'admit parmi les siens ; mais ce journal malgré la bonne volonté de ceux qui le dirigent, ne pouvait suffire à

mes besoins. Mes articles étaient accueillis favorablement, mais le cadre étroit du journal se refusait à de fréquentes insertions. Dans quatre mois j'ai été à peine imprimé quatre fois.

Cependant la dépense allait son train. Bien que je vécusse petitement, cette dépense était grosse comparativement à mes ressources. J'allais épuisant sans fruit mon temps, mon argent, ma patience et celle de mon père. Je persistai quelques mois dans cette disposition, je fis ferme contre la mauvaise fortune pour sauver les apparences et ne pas lâcher pied sans avoir combattu. Mais à la fin tout alla si mal qu'il fallut me résoudre à chercher en hâte un de ces partis qu'on ne prend qu'à l'extrémité. Seul, je ne sais ce que je serais devenu dans la défaillance entière de mes forces et de mon courage, mais Dieu, comme par précaution, a rangé autour de mon âme chancelante des amis qui la soutiennent, l'étayent, la maintiennent en elle-même avec la plus touchante sollicitude. J'allai trouver Paul ; je lui exposai ma fâcheuse position dans toute son étendue, je lui proposai l'énigme terrible de ma destinée et lui en demandai la solution. Il dénoua aussitôt et sans peine ce nœud gordien. « L'avenir vous échappe, me dit-il, si vous quittez

Paris. Il ne faut point démordre, à tout prix. Faites sentir à votre père qu'il s'agit de toute votre vie, qu'un dernier effort peut tout sauver, qu'un premier refus peut tout perdre. » Là-dessus, nous nous mîmes à supputer, article par article, toutes les nécessités à satisfaire, toutes les dettes à combler, toutes les chances les plus menaçantes à prévenir, et, ce compte fait et arrondi en une somme de 1200 francs, je l'expédiai à mon père, accompagné d'une supplique écrite par mon cousin, afin de lui donner plus d'autorité.

Au bout de quinze jours, mon père me la renvoya avec approbation et concession de la somme demandée. Quelle joie ce fut, comme je me hâtai d'aller trouver ce cher Paul pour le remercier, pour triompher avec lui, pour le combler de joie avec ma joie, car je le connais si bon que je ne doutais pas de lui faire partager tous mes transports. Je ne fus point trompé ; la joie qu'il eut de mon succès me fut bien plus douce que la mienne propre, et j'eus encore l'inestimable bonheur de le voir circuler dans le cœur de mes autres amis, François, Elie, etc. Elles sont si douces ces manifestations de sympathie vive et pure ! Enfin, mon cher Hippolyte, me voilà lancé à flot, approvisionné d'argent et de courage, et marchant vers l'avenir d'un pas

assuré ; il me semble qu'une lueur me guide, et je pressens comme un but encore inconnu sur lequel je m'avance. Pour le moment, voici ce que je compte faire. Je passerai la fin d'août et septembre entier au collège Stanislas, où je ferai une classe de vacances: la rentrée venue, je me fixerai dans ce collège s'il y a place, sinon je trouverai chez mon cousin une place assez avantageuse en lui aidant à tenir sa petite pension d'élèves.

Voilà en raccourci l'histoire de ces cinq derniers mois ; ce n'en est que la surface, mais vous êtes assez au fait de mon train intérieur pour juger du cours de mes pensées durant tout ce temps. Ici, je me repose, je rêve l'avenir, je me livre aux douceurs de l'amitié et de la causerie, je savoure la campagne et ces paresses chéries qu'on ne goûte bien à plein qu'au milieu des champs. Notre solitude est si retirée que nous ignorons encore le résultat des élections. Une autre ignorance qui me coûte beaucoup plus que celle-là, c'est celle de ce qui se passe entre nos amis et nos affaires de Paris. Je ne sais rien de plus que je savais quand je les ai quittés. Il y a aussi fort longtemps que je n'ai rien reçu de ma sœur.

Veuillez faire agréer mes hommages respectueux à madame Morvonnais, et mes souvenirs à Mordreux et à Saint-Malo.

Je vais écrire à Amédée. — Demandez pour moi à Marie, qui peut maintenant me répondre, si elle se souvient de *M. Guérin* qui lui envoie mille baisers.

A SA SŒUR

Paris, 13 août 1834.

Me voici de retour à Paris depuis quelques jours, ma chère amie. J'aurais voulu t'écrire plus tôt, mais l'espoir de voir bientôt mon affaire de Juilly se terminer m'a fait suspendre jusqu'aujourd'hui. Il n'y a rien encore de bien positif. M. de Salinis a écrit que lui et ses collègues ne demandaient pas mieux que de m'associer à leur œuvre, que le professeur actuel de rhétorique manquait de certaines qualités, mais qu'il en possédait aussi de fort précieuses et qu'on ne se résoudrait pas à le remercier sans l'avis préalable de M. Gerbet, qui est à la campagne du côté de Saint-Quentin et qu'on attend de jour en jour. Si l'abbé Gerbet doit décider l'affaire, j'ai grand lieu d'espérer qu'elle tournera bien pour moi, car il est très porté en ma faveur et a fait à ces messieurs de grands

éloges de mon petit mérite. Quoi qu'il en soit, j'irai toujours le 23 ou le 24 m'installer à Stanislas à côté du cher père Buquet. Félicité part le 20 pour Lagny, Auguste ne tardera pas à la suivre ; c'est le temps de la dispersion[1].

J'ai quitté avec bien du regret ce bon pays du Perche où j'ai passé six semaines des plus calmes et des meilleures de ma vie. J'y étais si bien acclimaté, mes habitudes s'y étaient si doucement établies, en un mot, tout m'y allait si bien que je ne puis y penser maintenant sans éprouver un regret tout semblable au mal du pays.

Tes vers à Louise sont très bien ; il y a beaucoup de poésie et grande abondance d'âme ; mais si tu m'en crois, tu referas cette pièce, et voici pourquoi. Le sentiment de l'amitié y est très bien exprimé ; mais c'est l'amitié générale, l'amitié abstraite, et point l'amitié de Louise. J'aurais voulu que, dans une causerie en vers adressée à ton amie, tu lui eusses exposé tout ce qui fait en elle le charme de l'amitié ; que tu lui eusses parlé de la tournure vive, piquante, originale de ses lettres ; de son âme ardente, passionnée, capricieuse, sévignéenne ; de Rayssac, des montagnes, de sa vie iso-

1. Félicité et Auguste Raynaud, ses cousins.

lée, de tout l'ensemble de son existence extérieure et intime ; et cela en vers hexamètres rompus au ton de la conversation, sans passer jamais aux strophes qui donnent aussitôt le mouvement de l'ode, ce qu'il ne faut pas. Je voudrais, en un mot, que tu fisses une pièce d'intimité où fût reproduit le caractère si individuel de cette amitié. Il ne faut pas compter sur la *Revue Européenne* pour cette publication ; elle n'admet guère de vers et, si elle en admet, c'est qu'ils ont quelque rapport avec sa rédaction. Il y a un *Journal des jeunes personnes*, rédigé en partie par des femmes ; madame Janvier entre autres y écrit. Elle se chargera volontiers d'y faire insérer ta pièce, et je ferai adresser un numéro à Rayssac et l'autre au Cayla. Mais je t'engage à refaire la pièce, sans te presser trop, sans trop écouter la facilité, en travaillant un peu plus la contexture du vers et la rime, et surtout en écartant toute influence lamartinienne pour te renfermer dans ton individualité et ne ressembler qu'à toi-même.

Il ne faudrait pas mettre dans ta pièce trop de dévotion ni d'ascétisme. Que ce soit une pièce purement humaine[1].

1. Eugénie de Guérin a écrit sur cette lettre :
« O mon ami, que remarque-t-on dans la vie de l'homme vraiment chrétien et parfaitement soumis à l'Evangile ? Une

Quant aux *Enfantines*, c'est une excellente idée que tu as là; mais il faut bien prendre garde de tomber dans l'enfantillage en parlant aux enfants. C'est une tâche bien difficile que de leur parler en poésie ; il est beaucoup plus facile de parler d'eux comme l'a fait Hugo. Mais ne va pas te décourager ; commence, envoie-moi quelques échantillons, expose-moi tes idées à ce sujet. Je voudrais que tu fisses une réforme dans ton système de composition : il est trop lâche, trop vague, trop lamartinien. Ta poésie chante trop, elle ne cause pas assez. Forme-toi un style, un style à toi, qui soit ton expression. Etudie la langue française par des lectures attentives, en attachant ton travail à remarquer les constructions, les tournures, les délicatesses de style, mais sans adopter jamais la manière d'aucun maître. Il faut apprendre la langue chez eux ; mais il faut s'en servir chacun à sa manière. Et surtout point de scrupules sur la perte du temps et le plus ou moins de convenance qu'il y a pour une femme de s'occuper de choses littéraires. Si tu savais la musique, tu ferais de la

sainte liberté qui influe dans toute sa conduite, une aisance d'action et de conversation qui charme ceux qui en sont témoins, une détermination fixe et généreuse à exécuter le bien, et un talent d'insinuation pour le persuader aux autres.

« Mon cher Maurice, j'ai vu cela. »

musique dans tes moments de loisir : tu ne sais pas la musique ; mais tu sais la poésie, fais de la poésie.

A LA MÊME

Paris, 10 septembre 1834.

Un échec, ma chère amie. Cette espérance de Juilly qui me tenait en haleine depuis plus d'un mois vient de crever comme une bulle. Ces messieurs se sont décidés à garder le professeur que je devais remplacer. Voilà qui est fini ; n'y songeons plus et tournons-nous ailleurs. Je suis à Stanislas depuis quinze jours, faisant une petite classe à quelques élèves qui restent au bercail, comme les moutons malades, tandis que le troupeau s'égaye aux champs. M. Augé a témoigné beaucoup de satisfaction de me voir rentrer dans le collège, et m'a, de son propre mouvement, offert une classe pour la rentrée, s'il peut en donner. Qu'imaginer de mieux en fait de bonté et de prévenance ? J'aurai donc une classe, s'il y en a de disponible ; sinon, je demanderai à rester dans la maison comme professeur suppléant, fonction de

peu de poids, qui me vaudrait le vivre et le couvert. Professeur et demeurant au collège, je me procurerais facilement quelques répétitions, dont le prix me sauverait de tout besoin d'argent. L'essentiel de l'existence étant ainsi basé et assuré, je pourrais courir à l'aise et sans trop m'inquiéter après le chanceux, le vague, le mouvant, c'est-à-dire chercher fortune dans l'aventureuse carrière de la presse, et tenter des voies d'avenir. Qu'il m'arrive de tout ceci comme à Perrette, c'est fort possible ; cependant les probabilités sont assez en ma faveur, et je ne vois pas quel choc pourrait renverser mon pot au lait, après la preuve de bienveillance que m'a donnée M. Augé...

Voilà mon plan de campagne et tous mes projets d'avenir. Quant au passé, tous les abîmes qu'il avait creusés sont fermés, toutes les dettes sont comblées. Je suis redressé et raffermi sur mon trône comme un roi de restauration.

Je me trouve maintenant isolé au milieu de Paris. Cette nitée d'amis que j'avais rue de Vaugirard s'est envolée et dispersée ; mais c'est seulement pour le temps des vacances, l'hiver les ramènera. Le silence et le vide du collège me font comme un second isolement dans le premier. C'est comme un village aban-

donné. Qu'est-ce qu'une vingtaine d'habitants dans une maison qui en renfermait 350, il y a quinze jours ? J'y vis seul, comme à la campagne, dans une grande chambre démeublée que je ne remplis guère avec mon petit bagage, mes quelques livres et ma pauvre personne. Au demeurant, je ne me plains pas de ma solitude. Elle n'est troublée que par quelques amis qui m'aiment assez pour venir me chercher au fond de ce désert, et, le soir, par l'abbé Buquet, qui couche dans la chambre à côté et vient m'entraîner en de longues et charmantes causeries. Ma classe, qui, au grand complet, compte cinq élèves, prend peu de place dans mon travail et dans ma journée ; de longues heures demeurent à la disposition de ma volonté, de façon que le travail libre l'emporte de beaucoup sur le travail obligé, ce qui est d'un grand prix dans la vie.

Voilà un an passé que j'ai quitté la Chênaie. C'était le 5 septembre. Que de voyages, que de projets créés et détruits depuis ce jour-là ! C'est mon année errante. Et celle qui commence, que sera-t-elle ? Si ce n'était ce maudit argent et l'inquiétude de l'avenir, il y aurait du charme à errer. Quand on erre, on sent qu'on suit la vraie condition de l'huma-

nité ; c'est là, je crois, le secret du charme. Voici la saison où tu deviens, toi aussi, errante. Je suis enchanté de ton voyage à Rivières. Cette excellente baronne ! je prie Dieu qu'il me ramène dans le pays assez tôt pour la revoir encore.

Pourquoi voudrais-tu rompre l'échange de parfums entre les quatre ou cinq jolies fleurs qui t'entourent, et toi ? Pourquoi froisser dans un petit accès de pieuse misanthropie cette guirlande de charmantes amies ? Cette pauvre Gabrielle, où en est sa dépérissante santé ? Cette idée de Lucie, devenue de jeune enfant jeune fille, m'est venue comme un riant avertissement de la fuite des années. Voyez-vous cette Psyché courant après les papillons ? Que fait-elle de ses grands yeux bleus ? Que dit sa voix molle et lente relevée d'un petit défaut de langue ? A mon retour, je ne sais quand, j'effaroucherai toute cette jeunesse, barbu, ridé et rechigné. La plupart me donnent trente ans ; quelques-uns trente-cinq ; un enfant m'en a donné quarante. Dieu ! si j'étais femme ! La noirceur de ma barbe, ma peau tannée et quelques rides qui se creusent en sont la cause. Le temps laboure, le soleil hâle, l'âme soutire : que voulez-vous que devienne un pauvre visage d'homme ainsi en proie ?...

Pourquoi as-tu peur du vers hexamètre ? Ce vers-là n'est pas si roide que tu crois. Il s'assouplit aisément et se prête de bonne grâce au ton de la causerie, et peut prendre un air de négligence qui lui sied à merveille dans les sujets intimes. Je le préfère même pour causer au petit vers ou aux vers libres, qui, à mon gré, ont peu d'harmonie et de balancement.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, 21 septembre 1834.

Je reçois, mon cher ami, votre manuscrit et la lettre qu'il renfermait ; je le reçois à l'instant et je vous écris avant de lire, parce qu'il faut que je me hâte de faire mon courrier pour Paul, qui part après-demain matin. Vous allez donc posséder cet inestimable trésor d'amitié, de fraîcheur d'âme et de bonté de cœur. Il va se reposer de sa vie si active, si dévouée, dans ce beau sanctuaire d'amitié et de paix dont vous êtes le prêtre ; il va se baigner au courant de ces jours limpides et faciles, qui murmurent sous votre toit. Quelle interruption, quelle lacune dans ma vie, à partir d'après-demain

jusqu'au jour qui me le ramènera, lui et les autres frères ! Quel deviendra mon ennui ! Demain au soir, ce sera la soirée des adieux. Savez-vous quelles soirées nous passons ensemble de temps en temps ? Nous nous réunissons à l'heure du dîner, dîner intime, causeries intimes, longues et vagues promenades sous les marronniers des Tuileries, aux parfums des orangers et des fleurs des parterres, aux lueurs du couchant. Ces causeries vont et viennent de Paris au Val, d'un ami à un autre ami, du présent à l'avenir, de la mélancolie à la foi, de la philosophie à la poésie, des molles tristesses aux résolutions fermes et viriles, de l'une à l'autre des choses de la vie. Vouloir vous peindre ces entretiens, ce serait essayer de rendre avec le style les couleurs du crépuscule, la vague nonchalance des brises, ou, chose encore plus difficile, ce qui sonne de plus doux et de plus nuancé dans le cœur. Demain, ce sera donc la soirée des adieux, la clôture des mélodieuses soirées. Que de choses qui se closent avant nos yeux ! Je ne vous parle pas de mes affaires ; Paul vous dira où j'en suis, les espérances qui s'élèvent et qui tombent, qui s'élèvent jusqu'à la chaire de rhétorique de Juilly, et qui tombent dans une petite salle d'étude. Il vous dira mes fortes résolutions et les mâles efforts de

ma volonté pour ressaisir l'empire de mon âme. Ce serait une bien longue narration que celle de mes révolutions intérieures, changements de gouvernement, guerres civiles, anarchie, despotisme, lueurs de liberté. Ce sont de ces annales qui s'écrivent en rudes lettres dans l'âme et en rides sur le front. Il m'arrive parfois de n'en pouvoir plus, comme un vieil empire. O mon charmant solitaire, mon cygne de mer, mon philosophe-poète, comment vous exprimerai-je le mélange de mon âme en ce moment, cette confusion de plaisir et de peine, ce pêle-mêle de larmes joyeuses et tristes qui se poussent et roulent les unes sur les autres dans mes yeux ? Je vous vois là, dans mon âme ; j'y vois Paul qui va partir, que j'embrasse en lui disant adieu ; j'y vois le Val, vos réunions, tout le charme de votre vie, et mon isolement ici et mes aspirations vers la bien-aimée Bretagne. Mon ami, il y a des moments où l'âme s'étend à perte de vue et se trouble comme la mer.

AU MÊME

Paris, 19 octobre 1834.

ENFIN, mon cher ami, je puis être à vous, je puis enfin me rouvrir et vous faire part de mon âme, qui est un bien très mélangé, sans doute ; mais, par malheur, je ne sais pas la retenir pour moi seul. Aujourd'hui donc, dimanche, jour gris, jour calme, jour de déclin et tout à souhait pour la chute des feuilles et l'émigration des âmes, ma vie affairée et échauffée par l'action s'arrête, recueille ses esprits, reprend ses entretiens du dedans depuis longtemps interrompus, se livre au Génie de l'automne, prête l'oreille aux souvenirs qu'on entend bruire si distinctement dans le silence de certains jours, et, toute chargée d'impressions, de souvenances, de mélodies automnales, se retire dans un coin bien solitaire, bien à couvert des interruptions, pour se raconter à vous. Mais je laisse derrière moi un mystère vers lequel je reviens pour vous le dénouer. *Ma vie affairée et échauffée par l'action :* comment, moi, homme d'action ? Il faut donc qu'une voix puissante m'ait dit : Lève-toi et emporte ton grabat ! Le lendemain du départ de

Paul, je devais aller à Versailles, où l'on me faisait espérer une place de professeur dans une institution. J'allai donc à Versailles, et voici ce que j'y rencontrai : quatre heures de classe par jour, des salles d'étude, des récréations, des promenades à surveiller, le tout appointé de 400 francs. Ce que j'espérais au collège Stanislas m'ayant aussi manqué, il ne me restait plus que mon espérance de réserve, celle d'aller chez mon cousin ; mais, pour comble et comme pour achever la leçon qu'elle avait résolu de me donner, la Fortune a voulu que mon cousin vînt tout à coup à manquer absolument d'élèves. J'ai donc été un moment renversé tout du long et sous les pieds du sort. Alors, certes, j'avais le loisir de vous écrire, je surabondais de loisir. Pour me punir par où j'ai péché, moi qui si longtemps ai fait le rebelle contre l'antique condamnation au travail, Dieu m'avait ôté la possibilité de rien faire ; il avait détourné, éloigné de moi tout instrument de labeur au moment où mes mains en étaient avides. Du loisir de tous côtés, bien loin, sans fin, condamné à m'enfoncer dans un loisir sans bornes comme dans un morne désert. Pourquoi ne vous ai-je donc pas écrit quand j'avais toute ma vie devant moi, à ma merci ? Mon ami, je n'avais que des disgrâces à

vous conter, je ne pouvais que vous contrister avec mon récit. J'ai mieux aimé attendre que le vent eût emporté tous ces jours noirs et purifié mon atmosphère. La tempête a été courte ; le ciel de mon petit monde s'est coloré de nouveau à l'orient, et c'est à la lueur de ses premières clartés que je vous écris. Le professeur de cinquième à Stanislas a demandé un congé d'un mois , je le remplace et je gagne cent francs à cette besogne. Je me suis mis en quête de répétitions et j'en ai rencontré quelques-unes... Classes et répétitions remplissent ma journée depuis sept heures et demie du matin jusqu'à neuf heures et demie du soir. Je couche chez mon cousin. Le dîner du collège me tient lieu de déjeuner, et je m'en vais dîner, sur le soir, à 24 sous, comme un débutant. Telle est ma vie depuis trois semaines : révolution subite dans mon existence, transformation soudaine de la nonchalance des rêves à l'essoufflement de l'action. Une urgente nécessité, un peu de raison, quelques grains d'amour-propre irritant, suppléent aux forces de mon âme, qui s'épuisent au premier coup de collier. Cependant, je dois dire que, dans les régions les plus reculées, les plus profondes de mon être, dans le sanctuaire de la volonté, vit une résolution, que je crois

ferme et stable, de sacrifier une moitié de mon existence à la chose extérieure pour assurer le repos de la chose intérieure ; ainsi, il est décidé que je vais me préparer à l'agrégation. Je vous ai dit les faits, les accidents, les dehors ; rentrons. Le latin et le grec et tout ce tracas de vie laborieuse absorbent une certaine portion de mes pensées ; mais c'est cette portion flottante et dernière que je laisse aller à tout vent comme les franges d'un manteau ; je n'y ai aucun regret. Ce sont les vagues qui brisent sur la grève : le sable en boit, l'homme les écume, la mer en fait abandon à qui veut les prendre. Ainsi, vous dis-je, ma pensée sur les bords est prise par les soucis et les soins de la vie active ; mais, au large, rien n'y touche, rien n'y passe, rien ne s'en va de ses flots que par l'évaporation continuelle de mon intelligence aspirée par un astre inconnu.

Il y aura bientôt un an que, des hauteurs de Créhen, je saluai le Val tout doré là-bas sur son coteau par un beau soleil d'automne. Doux anniversaire, tout suave de mélancolie comme la saison qui l'amène. Chaque matin, en allant au collège, je traverse les Tuileries, dont le sol est tout couvert des jonchées de l'automne ; le vent siffle dans les rameaux, comme au désert ; comme les ramiers qui habitent

ces antiques marronniers, quelques-unes des poésies de la solitude voltigent dans le bois de la cité. La rumeur d'une brise dans les branchages me rappelle quelquefois le bruit de la mer ; je m'arrête, je m'empare de la fiction, je m'isole avec elle du monde entier : ce sont les flots, je les côtoie avec vous, nous errons sur les caps, le soir, à la brune ; je m'assieds sur la Roche-Alain. Puis, quand je sens que l'illusion perd de son intensité, je me remets en marche, tout ému, tout en vous, et m'écriant comme le *Jeune Barde : Bon Dieu ! rendez-nous la mer !* Un hôte vous est venu cette année aussi sur un rayon d'automne, et peut-être lui avez-vous trouvé un peu de la pâleur du rayon. Peu de jours avant son départ, il revenait d'une vallée charmante des environs de Paris, et il revenait cette fois comme un homme qui a laissé une grande partie de lui-même dans le lieu qu'il a quitté. L'Amérique lui avait envoyé dans cette fraîche vallée une apparition des rêves de jeunesse, mais pâle, languissante et atteinte. Nous causions, et la vivacité de cette âme si étincelante était tombée. La parole au vol brillant et hardi se traînait comme un oiseau qui a une aile cassée. Il y avait un point fatal qui l'attirait ; elle voulait s'échapper, mais elle n'allait pas bien loin,

et je la voyais se rapprocher insensiblement du centre, comme si elle eût été enfermée dans un cercle magique. Tels furent nos entretiens le soir de notre séparation ; une tristesse solennelle nous dominait tous deux ; nous avions tous deux besoin de consolation, nous nous en demandions secrètement l'un à l'autre, et chacun ne parlait que de douleur. Nous aurions voulu faire échange d'âmes. Faites respirer au malade les brises marines et les sauvages parfums de vos rivages. Si j'avais une atteinte semblable, je vous demanderais hospitalité au Val pour enchanter ma souffrance.

AU MÊME

Paris, 27 novembre 1834.

Croyez-vous par hasard que je vous oublie, mes amis, mes excellents amis ? Vous serait-il arrivé, le soir en serrant le cercle autour du foyer, de vous plaindre de mes longs silences avec un doute au fond du cœur ? Mais non ; vous me connaissez de part en part, vous savez qu'il n'y a pas un seul repli de mon

âme où vous ne soyez comme une vive lumière qui pénètre dans les coins les plus retirés d'un appartement, comme un parfum qui s'attache à toutes les fibres d'un tissu et ne les quitte plus. Maintenant que ma vie est tout extérieure et acharnée sur la réalité, que croyez-vous que devienne ma pensée ? Vous imaginez-vous qu'elle assiste à mon labeur et le surveille comme un inspecteur de travaux ? Oh ! non ; elle a peu de souci du dehors et creuse en sens contraire ; elle élargit chaque jour son excavation dans les flancs de la montagne pour s'y faire une demeure et s'y établir à tout jamais, avec quatre ou cinq idées et votre souvenir qui sera comme la lampe que je suspendrai à la voûte de mon palais. Je me trouve à merveille de ce dédoublement de ma vie. Une fois lancée, ma vie extérieure va son train comme un char à ressort, et ma pensée occupée ailleurs ne vient jamais arrêter ni troubler dans son chemin la bonne routine. Chose étrange ! je suis beaucoup plus intérieur depuis que mon action est extérieure. Le partage de mes facultés s'est fait nettement et, je crois, sans retour : les unes sont allées à leur vocation externe et travailleuse, les autres ont pris le chemin qui s'enfonce loin du visible et du bruyant.

Et vous, mes amis, que la solitude en-

veloppe de tous ses charmes (oui, même en novembre, car je vois d'ici la beauté sauvage de vos côtes, mornes, plus solitaires que jamais, et retentissantes ; je vois aussi ce sommet de Bellauré d'où l'on découvre, le soir, une si grande mélancolie dans le lointain de vos campagnes. Vous souvenez-vous de cette soirée, veille d'une séparation, que nous passâmes en partie à errer sur cette hauteur ? Les premières ombres s'étendaient sur le château du Guildo et adoucissaient l'âpreté de ses ruines ; nous transportions nos regards de ce débris au sein de l'avenir, car nous allions nous séparer ; notre causerie murmurait vague et un peu triste, comme un souffle d'une soirée de novembre, tandis que le bon Tamerlan promenait les éclatantes bigarrures de sa robe sur les flancs grisâtres et rocheux de la colline. C'est un tableau qui ne s'efface pas de mon imagination non plus que le coin du feu qui suivit. O souvenirs, souvenirs, douce pente qu'on voudrait descendre à l'infini, mélancolique entraînement de ce qui n'est plus à ce qui n'est plus, d'une ombre à une autre ombre, chacune ayant un mélodieux filet de voix dont elle vous appelle et vous séduit : où me mènerez-vous si je continue à rebrousser ainsi le chemin de ces dernières années

et à remettre le pied sur mes empreintes ? Au plus doux point d'arrêt de ma vie, quand elle s'appuyait des deux côtés sur le bras d'un ami, vous me ferez tourner sans cesse autour de ce point, car je ne vois rien au delà qui m'appelle avec la même puissance.) Vous donc que le désert couvre de son silence, mes bons causeurs qui excellez dans cette musique de causerie que l'homme en hiver chante, ému, comme le grillon, par la chaleur gaie du foyer ; comme vous devez mêler vos âmes, et vous causer des joies mutuelles et profondément ressenties ! J'établis en mon âme toutes les scènes de votre vie : vous dialoguez en moi-même, ombres chéries, sur un théâtre où je vous ramène sans cesse.

J'ai distribué les lettres et les articles contenus dans le dernier envoi, sauf le *Tombeau de Chateaubriand* que je remettrai ces jours-ci. Votre article sur *Volupté*, mon cher Hippolyte, a rencontré autant d'admirateurs que de lecteurs ; on en a adressé des compliments à *la France Catholique*. — François vous est rendu sans doute depuis longtemps ; voudriez-vous lui rappeler qu'il me doit une lettre, et le gronder un petit pour sa négligence ?

Veuillez, mon cher Hippolyte, faire agréer mes respectueux hommages à madame Morvonnais, et glisser parmi un

petit reproche de la part de ma sœur, qui là-bas prête l'oreille à la douce voix et n'entend rien venir.

Mille tendres souvenirs à François, Amédée, Elie. Je vous embrasse et répartis entre vous deux quatre baisers.

AU MÊME

Paris, 13 décembre 1834.

QUAND cette lettre vous viendra, mon cher ami, Paul vous aura quitté sans doute ; vous souffrirez les amertumes de la séparation. Que je serais heureux si je pouvais vous apporter quelque distraction dans ces premiers moments et vous adoucir le passage du regret vif et récent au regret d'habitude, qui est un souvenir aimant et mélancolique qui flatte l'âme au lieu de la déchirer. En rêvant à cela, j'ai supputé par entraînement tous les départs et les séparations que j'ai essuyées. Voici bientôt treize ans que je me suis éloigné pour la première fois de ma famille ; depuis ce temps-là, je ne fais, pour ainsi dire, qu'ouvrir et fermer les bras pour donner et recevoir des adieux. Quand donc les ouvrirai-je pour vous

ressaisir, mon cher Hippolyte, et oublier dans la joie de votre présence que nous sommes passagers et en rencontre ici-bas ? Vous me donnez cette espérance pour le mois de février ; voilà donc enfin de quoi charmer mon isolement, répandre de l'onction sur mes travaux et faire travailler doucement ma pensée dans les intervalles.

J'ai porté à Gouraud votre article sur le tombeau de Chateaubriand : il paraîtra dans le prochain numéro de la *Revue*[1]. Cet article est admirablement bien écrit, plein de verve, de mouvement, d'originalité. Il y a dans votre manière *des accidents de pensées grandioses et imprévus comme ceux de vos côtes*. Gouraud a été d'avis de retrancher le morceau sur l'*Aristocratie*, comme ne se liant pas assez bien au sujet principal. Vous allez clore la *Revue*, mon cher ami, du moins la vieille *Revue*. Le numéro de votre article sera le dernier. Elle va passer sous la direction de M. Dulac [2], sans perdre son nom probablement, mais en commençant une nouvelle série. C'est l'essai d'un dernier remède, un prolongement d'agonie ; car quelle espérance peut-il rester quand on en

1. La *Revue Européenne*, alors sous la direction de MM. Wilson et Bailly de Surcy. Notre ami Gouraud, D. M. faisait partie des rédacteurs (Note de M. du Breil de Marzan).
2. M. Dulac devint rédacteur de l'*Univers*.

est réduit à un système tel que celui-ci ? On tâchera de paraître régulièrement ainsi, de recruter quelques abonnés (il vaudrait mieux dire : pour ne pas perdre ceux qui restent) ; les finances seront administrées avec la plus sévère économie, les rédacteurs ne seront plus payés. Tels sont les moyens de résurrection. Avec de pareils agents, ils ne parviendront pas même à galvaniser le pauvre mort. J'ai visité le lit funèbre de *la France Catholique*[1]. Elle est tombée en léthargie depuis un mois. Le collègue de M. Jean est en tournée pour recueillir çà et là des éléments de vie, mais la tournée se prolonge tant qu'elle me donne beaucoup plus d'alarmes que d'espoir. Ils parviendront peut-être à injecter quelque peu d'argent dans les veines du journal moribond, le pouls reprendra, mais ce reste d'apparence vitale s'évanouira bientôt. Je ne sais quelle décrépitude a atteint tous ces journaux le lendemain de leur naissance. Espérons que ces trépas sont providentiels et que tout cela ne disparaît que pour faire place. Adieu, mon ami, *mon espéré* ; je voulais vous distraire avec ma lettre

1. Feuille hebdomadaire dirigée par M. Jean et qui subsista pendant quinze mois : Guérin, Mervonnais et quelques autres avec lui donnèrent des articles littéraires et des poésies (Note de M. du B. de M.)

et je ne vous annonce que *des sinistres*. Je vais vous achever de tristesse avec tous mes sombres récits, mais que voulez-vous ? Nous sommes dans le temps où tout tombe, ajoutons, comme le gland de *Dodone*, pour donner naissance à des chênes plus vigoureux et qui rendront mieux les oracles.

Veuillez faire agréer mes hommages respectueux à madame de la Morvonnais, mille baisers à Marie, mille amitiés à François. Je vous embrasse bien tendrement.

A SON PÈRE

Paris, 2 janvier 1835.

VOILA, je crois, plus de douze ans, mon cher papa, que je n'ai eu le bonheur de vous embrasser au renouvellement de l'année. Ce fut, s'il m'en souvient bien, la veille de la fête des Rois 1822 que nous arrivâmes à Toulouse, sur le chariot, traînés par cette bonne jument qui occupe une place si distinguée dans le souvenir de vos montures. C'était ma première sortie du Cayla ; je m'en allais avec une cruelle déchirure, la première que la séparation eût faite à mon âme, mais aussi

avec l'amour de la nouveauté qui prend les hommes presque au berceau et me possédait dès lors assez vivement pour me faire ouvrir de grands yeux et regarder toutes choses avidement à travers mes larmes. Les impressions de ce temps-là se sont effacées pour la plupart : elles ont cédé la place à mille autres, qui, à leur tour, s'en iront, sauf quelques-unes, qui demeureront toujours comme gravées sur bronze. Je vous vis partir quelques jours après : vous aviez lancé votre vaisseau à la mer. Me voici enfin, après douze ans de marche périlleuse et incertaine, arrivé en lieu sûr, autant qu'on peut en rencontrer ici-bas, et repassant en moi-même toutes les chances de ma traversée. Il est vrai que ce lieu sûr où je me réjouis d'être parvenu peut me renvoyer quand bon semblera à la Providence, et que le vent dont je me crois à l'abri peut, au moment où je m'y attendrai le moins, me faire chasser sur mes ancres ; c'est le sort commun ici-bas, où rien n'est stable que l'instabilité. Mais, enfin, je puis à peu près entrevoir mon avenir et disposer mes moyens vers un but que j'ai marqué après de si longs tâtonnements. Comme on change, ou plutôt comme les événements, la nécessité, l'âge, les révolutions qui se font à notre insu en nous-mêmes, font changer l'aspect des choses, et modifient

nos goûts et nos penchants ! Il y a deux ans, et moins encore, je n'avais rien tant en aversion que l'instruction publique. Une chaire me semblait le siège du monde le plus détestable et je crois que je me serais assis plus volontiers sur des aiguilles. Aujourd'hui, sans avoir pour moi de grands attraits, cette profession me paraît fort supportable : sans flatter mon goût, elle ne lui répugne pas trop ; et, quant à la raison, c'est le seul de tous les états qui me paraisse abordable et où je puisse espérer de poser ma vie avec quelque consistance. Si j'avais pris ce parti-là plus tôt, je serais déjà assez avancé ; aujourd'hui j'aurai plus de peine à y parvenir. Il y a encombrement partout, et les épreuves par lesquelles il faut nécessairement passer pour arriver sont, en raison de cela, devenues plus difficiles.

Ainsi l'agrégation est un pas très difficile à franchir, il est rare qu'on soit reçu la première fois qu'on se présente. Mais quand on a comme j'ai maintenant pied dans un collège et des relations assez bien établies, on peut subir ces ajournements, sans autre inconvénient que celui de la perte d'autant d'ancienneté, ce qui recule nécessairement les droits à la retraite.

Voici, mon cher papa, une petite mis-

sion fort délicate dont je vous prie de vouloir bien vous charger, sachant que vous avez la main sûre pour les rapprochements. Or, puisque main il y a, prenez la mienne que je vous donne et mettez-la dans celle d'Eugénie qui, j'espère, voudra bien la serrer en oubli de la faute qui m'a attiré sa colère. Vous devez la connaître : c'est une lettre de trop courte taille, en quoi ma chère ennemie a cru reconnaître un grand refroidissement de cœur. Comme je serais désolé qu'à l'avenir le plus ou moins d'étendue d'une lettre fût regardé comme la mesure de mon affection, qui irait croissant ou décroissant avec le papier, je vous supplie *tous* de n'attacher aucune signification de refroidissement ou défaut semblable à la grandeur de mes pages passant de l'in-8 à l'in-12. Nous sommes tous d'un âge assez mûr pour ne plus douter de l'affection qui nous lie les uns aux autres, nous susceptibiliser et nous quereller pour des enfantillages.

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse bien tendrement de mes bras et de mes vœux. J'embrasse en vous toute la famille.

A SA SŒUR

Paris, 18 janvier 1835.

Le pâté nous est arrivé dans le meilleur état du monde, et parfumant l'atmosphère tout autour de lui d'une senteur riche et appétissante qui irrite agréablement l'odorat et chatouille la gourmandise. Peu s'en faut que je ne t'improvise une épopée gastronomique, dont il serait le héros, bien que d'habitude je n'emprunte guère de sujets poétiques ou méditatifs au monde culinaire et que mon inexpérience m'exposât à manquer mon œuvre. Quoi qu'il en soit ce pâté merveilleux et vraiment antique par la gravité et l'étendue de ses dimensions, sera attaqué, emporté, mis à sac et démantelé cette semaine, vers le milieu à peu près. Ainsi ce jour-là, prenez le deuil, pleurez et lamentez-vous, ô vous dont les mains ont formé cette œuvre d'art et de goût. — Papa, dans sa lettre à Félicité, m'adresse indirectement un reproche bien ancien entre nous et qui a fait bien des fois le voyage du Cayla à Paris, en Bretagne, à Toulouse, que sais-je ? en tous lieux où j'ai été. Je l'avoue, ce reproche a raison au fond, et s'il revient aussi souvent à la

charge, c'est qu'il reçoit une impulsion juste et vraie. Mais comme dans toute chose humaine il se glisse un peu d'erreur, je puis dire que l'habitude qu'il a d'aller, ce bon vieux reproche, le met aussi quelquefois en route sans motif fort grave de départ. Je suis sûr que sans que je l'aie nommé, tu as le mot, n'est-ce pas ? et que je pourrais continuer ainsi sans pécher le moins du monde contre les règles de la clarté et de la lucidité. Je ne réponds donc jamais aux questions et demandes qui me sont formulées ; non, ce n'est pas cela, j'y réponds le plus souvent, mais jamais d'une façon complète et tout à fait satisfaisante. Toujours quelque oubli, quelque étourderie, bien que, Dieu sait pourtant, mes allures ne soient pas trop légères et soient même atteintes de lourdeur, comme seraient celles d'un homme obèse et renfoncé en lui-même dans sa propre substance, ou d'un érudit du xve siècle, tout poudreux et gonflé de latin. Ne va pas croire que mon corps s'étende et se développe en obésité, en ampleur bouffie et regorgeant de graisse, ni que mon esprit soit bourré de latin, au point de ne pouvoir plus marcher. Hélas ! non, ma charge d'érudition est si légère que j'attraperais un sylphe au galop, si je ne portais d'autres poids beaucoup moins précieux et qui me rendent

plus pesant à la marche qu'une oie grasse. Mais cette fois je ne veux pas que le reproche en question, qui se présente flanqué d'un si joyeux et si puissant compagnon, s'en retourne comme il a fait bien des fois. Non, dès aujourd'hui et dans tout l'avenir (la date est solennelle) je veux le renvoyer satisfait et tout comblé de réponses. Car, pour cela, Félicité et moi [nous] nous sommes partagé la besogne : elle sera comptable de la question financière et moi de toutes les autres. Papa demande si j'ai conservé ma religion ou plutôt l'esprit de piété, car pour la religion, je pense bien que vous ne doutez pas de la constance de ma foi. Je n'ai pas perdu davantage l'esprit de piété, c'est-à-dire la volonté de rendre à Dieu tout ce qui lui est dû, mais comme il arrive à tous les hommes, et particulièrement dans la jeunesse, cette volonté va plutôt par bonds irréguliers que d'une marche réglée et bien ordonnée. Dans ma vie il y a des alternatives, des contradictions, des allées et des venues, des chocs entre la pensée et l'action qui vont parfois l'une contre l'autre au lieu de procéder de concert et en bonne harmonie. Dans ce terrible duel qui dure toute la vie entre nos deux natures, il y a plus souvent des victoires que je déplore que des succès que je puisse avouer. Mais c'est le destin

de notre condition. Dieu ne nous demande compte que de notre volonté. — « Sais-tu enfin de l'arithmétique ? » — Sans avoir le talent de Barême ni même celui d'un instituteur d'école primaire, j'en sais assez et au delà pour tenir l'ordre de mes affaires, supputer combien font tant de leçons à tant par mois et ne pas me laisser piper par les marchands. Je crois que cela suffit. Quant aux articles de journaux, voici leur courte histoire. J'en ai retiré en tout 24 francs... Voilà ce que j'ai rapporté de ma belle campagne dans le journalisme ! C'est un pays ruiné. Voilà pour aujourd'hui mes réponses au reproche interrogatif. Je ne résous pas tout ce qui m'a été demandé, mais comme j'ai dit plus haut, Félicité se charge de vider la question d'argent.

Notre santé à tous est parfaite. Adieu, ma chère amie, embrasse tout le monde comme je t'embrasse.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, 29 janvier 1835.

Je viens, mon cher Hippolyte, me jeter dans vos bras et pleurer sur votre sein, et fondre ma désolation dans la vôtre. Vous entretenir de ma douleur, de mes larmes, de mes souvenirs aujourd'hui si funèbres après avoir été si riants, est le seul adoucissement que je puisse trouver. Vous en êtes avide, vous aussi, sans doute ; car c'est là un instinct profond du malheur. Et d'ailleurs que pouvons-nous faire de mieux pour nos amis, que de les combler de ce qu'il y a au monde de plus pur et de plus saint, des affections, des actes, des paroles, des moindres débris laissés en ce monde par la vertu ? Mon ami, vous avez une âme forte et égale aux plus grands sacrifices ; je ne crains pas de la voir s'abattre et succomber ; mais le cœur de l'homme est ainsi fait, que sa force s'alimente souvent et se soutient par ce qui semblait devoir le miner, par l'entretien de la douleur qu'il supporte, les plus intimes relations avec la perte qu'il a essuyée et les moindres marques de son malheur. L'âme puise beaucoup dans sa propre substance, dans la foi, dans la prière,

dans l'attente du jour qui nous fera rejoindre nos affections parties avant nous ; mais elle a une autre nourriture secrète et de prédilection : les souvenirs fidèles qui se rallient de toutes parts à la même pensée, l'image pleurée et adorée. Mon cher Hippolyte, en écrivant ceci, je vous fais part des instincts de mon âme dans sa douleur ; je vous indique les asiles où elle se réfugie, non comme asile de consolation, car ni vous ni moi ne voulons être consolés, mais comme des abris contre les abattements mortels. Comment pourrais-je ne pas sourire à une espérance divine, à quelque chose de sublime et d'inaltérable, en contemplant sans cesse au dedans de moi l'image de Marie, telle qu'elle était parmi nous dans la simplicité de sa vie, la douceur de sa parole et le charme de tout son être qui s'étendait au loin autour d'elle ? La présence en moi de cette chère représentation est la vertu même sous les traits de celle qui voulut bien m'admettre à son amitié. Qu'on est fort contre la vie et porté puissamment au bien, quand la vertu vous sourit par une image si douce et si consacrée ! Mais le charme de notre vie est détruit ; il s'est transporté ailleurs, dans un immuable séjour. Oh ! suivons-le donc ! Qu'il attire de son côté toutes les aspirations et tous les mouve-

ments de notre âme ! Tournons-nous vers le monde où demeure Marie : c'est notre patrie plus que jamais. Mon doux ami, désormais *notre Thébaïde* est dans le ciel.

Comme je m'épanche avec vous, je me suis épanché avec Paul. Oh ! que nous avions besoin l'un de l'autre ! Nous avons passé plus de la moitié d'une journée avant de pouvoir, pour ainsi dire, nous reconnaître ; et puis notre douleur a pris son cours en évocations du passé, en redites plaintives, en répétitions de doux noms.

Que je voudrais serrer dans mes bras François, Amédée, et vous surtout, pour vous envelopper de toute notre amitié et de tout notre deuil !

Autant que vous le pourrez, donnez-nous bientôt des nouvelles de votre santé, de celle de votre famille et de l'enfant chérie sur la tête de qui se concentrent tant d'affections.

Adieu, mon Hippolyte ; je vous embrasse dans la prière et dans les larmes.

A M. AMÉDÉE DUQUESNEL

Paris, 29 janvier 1835.

Je viens de lire votre lettre, mon cher Amédée, Paul[1] me l'a donnée ce matin. J'écrivais hier à François[2] et lui disais que j'étais avide de funestes détails ; après cette lecture, je ne demande plus rien, en voilà assez, et cependant je la recommence toujours. Mes yeux s'attachent avec un fatal attrait sur ces lignes pleines de douleur. Vous avez donc tout vu, vous, toute la passion, depuis le mont des Oliviers jusqu'au Calvaire ? Mais ne rien savoir qu'après que tout est fini, se souvenir qu'on s'est livré à quelque joie à l'heure même du sacrifice, contraindre son imagination à mettre une scène lugubre aux lieux qui sont devenus pleins de charme et de bonheur dans la mémoire ; ces traits si doux où éclatait une si belle âme, s'efforcer de les ressaisir dans toute leur pureté pour les faire mourir, et cette effroyable conviction qu'on acquiert si rudement, mais sans réplique, avec ses yeux, se la faire à cent lieues de distance, appliquer la moitié de son âme

1. Paul Quemper.
2. François du Breil de Marzan.

à dire à l'autre moitié : oui, c'est vrai, elle n'est plus, tu ne la verras plus ; retomber dans l'incrédulité et s'annoncer à soi-même à tout moment la fatale nouvelle, c'est bien terrible aussi et je ne sais où est la torture la plus vive. Mon ami, le travail est achevé, je suis convaincu, le doute ne remue plus, j'ai recouvert de deuil la scène charmante de mes souvenirs. Le doux visage dont les contours tremblaient légèrement dans ma mémoire, car le temps et l'absence étendent toujours sur les traits les plus chers comme une vapeur qui les noie et les confond un peu, le doux visage s'est établi devant mes yeux, mais mon imagination a fait comme la mort : elle l'a couvert de pâleur, elle a frappé ses lèvres d'une teinte rose expirante et fermé ses yeux pour jamais. J'ai rompu l'idée de son existence terrestre, je l'ai effacée du monde extérieur. Tout est substitué, tout un ensemble de vie actuelle s'est retiré de mon âme, et j'ai vu venir à sa place les images et la forme du monde incorruptible, du monde inconnu qui nous avoisine. Je presse avec amour dans mon sein et je considère attentivement ces nouvelles apparences qui portent des traits chéris. J'évoque pour attirer à moi le plus que je pourrais de ces hôtes secrets autour desquels la douleur s'em-

presse et qui la confirment dans son espérance. Cependant le ressentiment du coup terrible ne s'affaiblit pas ; l'âme a beau vouloir se retirer dans ses ombres pour gémir à part sans aucune marque au dehors, la nécessité des larmes l'opprime. Alors si mes yeux résistent, je dis comme Hippolyte : « Tu ne pleures donc pas, tu ne te souviens donc plus des bons jours d'il y a un an avec Marie, du 23 janvier 1834, jour fatal qui devait revenir cette année avec la mort ! » Vous en souvenez-vous, Amédée ? Ce fut le jour de mon départ. J'avais fait mes adieux, j'avais passé le seuil et descendu précipitamment l'escalier ; car après une séparation, je ne sais quoi vous emporte ; je descendais donc pensant que tout était fini quand j'entendis encore un adieu qui me venait d'en haut ; je levai la tête et reconnus Marie qui était ressortie pour me dire encore une fois adieu ! Adieu ! Je répondis sans être entendu sans doute, car l'émotion m'ôtait la voix, mais j'emportai au fond de mon âme la vibration de ce mot fatal qui me tira bien des larmes. Comme elle s'est réveillée la vibration de cette voix douce et pénétrante et que cet adieu que j'entends sans cesse en moi-même irrite ma douleur ! Mais il faut que je songe au courage d'Hippolyte qui est plus calme

que nous tous. Quelle âme ! et quoi de plus admirable qu'une douleur si courageuse ! Il est sans doute à Mordreux maintenant. Famille déplorable ! ils sont là comme autant de blessés qui se bandent l'un l'autre leurs blessures. Le Val aura donc aussi sa *baie du tombeau*? Pauvre Val ! ce trésor t'est dû : tu es déjà trop consacré pour ne pas recevoir cette consécration dernière.

Vous viendrez au moins, vous et François. Oh ! venez, la vie est si incertaine ! Il nous faut vos embrassements. Je n'espère pas de voir Hippolyte ; il ne reprendra pas ce projet infortuné.

J'ai bien pleuré avec Paul, mais Paul et moi voudrions pleurer avec vous tous.

Adieu, mon frère, présentez mes hommages respectueux à votre famille et recevez mes embrassements pleins de larmes.

A SA SŒUR

Paris, 1er février 1835.

Je crois que tu as reçu, ma chère amie, dans les premiers jours de cette année, une lettre de madame Morvonnais, impatiemment attendue, car tu t'étais plaint de son silence. Papa m'a dit

qu'elle t'y parlait d'un voyage à la Chênaie, où il s'était agi de toi et de tes louanges : elle était si heureuse quand elle parlait de ses amis ! De quoi t'entretenait-elle encore ? De l'avenir, sans doute, qui lui souriait tant ; du bonheur qui l'entourait ; de sa petite Marie, qui remplissait son cœur maternel ; que sais-je ? de toutes les douces peintures qui viennent sous la plume dans les rares moments où l'on est à peu près heureux. Je présume tout cela, car je lui connaissais une âme si sereine et si expansive qu'elle ne pouvait mettre dans ses lettres que du calme et de riants tableaux. Ma chère amie, conserve bien précieusement cette lettre, comme la dernière marque d'une amitié que tu vas pleurer et la dernière expression d'une pauvre jeune femme qui ne savait pas qu'elle allait mourir.

Nous l'avons perdue par un de ces coups foudroyants dont on écarte toujours la possibilité pour ceux que l'on aime, comme si notre amour consacrait les têtes sur lesquelles il repose et détournait d'elles la mort. Hélas ! le plus souvent il l'attire ! Notre amie nous a été ravie le jeudi 22 janvier, à neuf heures du soir, après deux jours de maladie. Une fièvre cérébrale l'a atteinte au milieu d'une causerie, dans un cercle de famille et d'amis, devant ce foyer où j'ai passé à côté d'elle des heures

si charmantes. Elle ne s'est presque pas aperçue qu'elle mourait : son âme a été transportée presque sans secousse de son sein pur dans le sein de Dieu. Dans les derniers moments de sa santé, peu d'heures avant que le mal se déclarât, elle s'entretenait des personnes qui lui étaient chères, de celles dont elle cultivait le souvenir, et mon nom se trouvait parmi les leurs. Etrange instinct de l'âme d'énumérer ses amis, quand elle est, à son insu, sur le point de les quitter ! Quel bonheur d'être compris dans ce compte si solennel et si touchant des affections d'une mourante, qui revient une dernière fois sur le passé, et quelle source de larmes il ouvre dans le cœur ! Quelle douce et inviolable consécration est imprimée par cette désignation suprême ! Notre pauvre Marie avait à peine vingt-six ans. Hippolyte a déployé une force d'âme égale à son malheur. Il a été admirable dans la douleur de son sacrifice. Je ne sais encore rien qui m'ait convaincu de la force profonde des sentiments religieux comme la constance de cette âme dont je connais toute la sensibilité. Voilà donc toute sa vie de poésie et de solitude flétrie, rompue, détruite. Le Val était notre centre en Bretagne, le foyer de notre famille bretonne, notre Thébaïde, comme nous l'appelions : toute

sa beauté a disparu. Celle qui animait ce désert, qui le remplissait des charmes de son cœur, de son esprit, de toute sa personne, a tout emporté avec elle. Si notre ami garde cette demeure, fixé par l'attrait singulier et fatal des lieux où l'on a été heureux, nous y reviendrons pour le consoler : ce sera un pèlerinage sacré, mais bien douloureux. Mon Dieu, que j'y retrouverai d'empreintes, moi qui, durant deux mois et demi, y ai caché la plus heureuse vie ! Y a-t-il un seul recoin dans tout ce rivage qui ne mérite des larmes par quelque bonheur que j'y ai goûté ? Cette mer, si souvent témoin de nos promenades et de nos longues causeries ! ces rochers, dont je savais toutes les anfractuosités ! voilà pour jamais un souvenir funèbre attaché à cet océan que j'ai tant aimé. Hier, il m'est tombé sous la main un livre dont nous faisions des lectures, le soir, dans nos veillées, qui se prolongeaient avec tant de charme au bruit de la mer ; oh ! que la vivacité des souvenirs attachés aux objets extérieurs est terrible ! La simple vue de ce livre m'a remis sous les yeux, pleins de vie et dans tout leur relief, une infinité de détails qui commençaient à s'effacer dans le lointain de la mémoire, et m'a tellement reporté au sein d'un bonheur à jamais perdu, que j'ai fondu en larmes sur ses

pages comme j'aurais fait sur les lieux mêmes qu'il me rappelait. Ma chère amie, je me tourne maintenant avec plus de confiance et avec une sorte d'attrait vers ce monde où s'en vont une à une toutes nos affections. La mort de nos amis nous enseigne à ne pas tant redouter un passage frayé par eux et que quelques-uns rendent attrayant.

J'ai écrit à Hippolyte, non pas des consolations, mais des témoignages de ma douleur. Tout autre baume irrite, au lieu de calmer. Ecris-lui aussi : ta lettre lui fera un grand bien. Adresse toujours au Val.

Adieu, ma chère amie ; je n'ai pas le courage de te parler d'autre chose aujourd'hui.

Adieu ; prions tous pour notre amie.

A F. DU BREIL DE MARZAN

Paris, 3 février 1835.

Il y a eu hier huit jours, mon cher François, que j'ai lu votre lettre fatale. La stupeur du coup de foudre est dissipée ; mais la douleur lente et continue, la pensée attachée à jamais aux

plus profonds replis de mon âme, font leurs progrès et plongent leurs racines. Les larmes ont emporté la première vivacité de la sensation ; l'irritation extérieure du chagrin s'est adoucie ; mais si des épanchements violents m'ont procuré je ne sais quel repos par l'épuisement, je garde au fond de moi un besoin sourd et rongeur d'effusions plus discrètes et plus pures que les larmes. Je viens à vous, mon cher ami, dans tout l'abandon de ma douleur. Recevez-moi, accueillez-moi, ouvrez votre âme à mon entretien.

Que je vous estime heureux d'avoir assisté jusqu'au bout à la scène terrible qui s'est dénouée dans le tombeau ! Non seulement vous l'avez veillée et suivie dans la lutte suprême ; mais après avoir fermé les yeux de notre amie, vous l'avez conduite à sa dernière demeure ; vous avez été jaloux de partager avec l'un de vos frères d'âme[1] l'honneur de porter sa bière au milieu de la population touchée de ce bel acte de l'amitié. Je conçois, comme vous le dites si bien, que vous vous soyez senti glorieux de cette profession de l'amitié devant la mort ; je conçois qu'un

1. M. l'abbé Menard, alors laïque, aujourd'hui supérieur du grand séminaire de Saint-Brieuc, et l'un des prêtres les plus distingués de la Bretagne.
(Note de F. du B. de M.)

sentiment de fierté ait soutenu votre douleur au moment où votre bras s'est chargé d'une relique si chère. Je vous admire à cette place que vous nommez bien justement *le poste d'honneur de l'amitié* ; mais je vous envie à celle que vous occupiez près de la couche de notre chère agonisante. Après le bonheur de mourir avant ceux que l'on aime, je ne connais rien qui marque plus la faveur du ciel que d'être admis au chevet d'un ami mourant[1]...

J'ai lu dans une lettre d'Amédée [Duquesnel] un passage qui m'a causé une indéfinissable sensation : il annonce le projet d'Hippolyte de tailler un tombeau dans les rochers de la côte. Notre ami fixera donc son veuvage dans le mélancolique séjour ; le Val sera conservé à notre amitié, à notre douleur, à nos pèlerinages. Ce que vous dites à Paul de la force d'âme déployée par Hippolyte m'a profondément ému, sans m'étonner. J'avais entrevu l'énergie de cette âme à travers sa poésie. Mais quel mystère de douleur a dû enfanter la lutte d'un tel courage avec une telle sensibilité ! François, dites-moi ce que vous savez et ce que vous pouvez dire de l'avenir ; revenez sur ce

1. La suite de cette lettre, jusqu'au dernier alinéa, avait été transcrite par Guérin dans son *Cahier* (2 février 1835). (Page 255.)

que vous avez vu ; faites-moi partager un peu des trésors que vous avez recueillis dans les heures suprêmes ; initiez-moi à ce mystère dans lequel je voudrais m'envelopper pour toujours. Je suis avide de douleur et de funeste savoir. Pauvre petite Marie ! Oh ! qu'un enfant est terrible au milieu d'une scène pareille ! Elle avait déjà des traits de sa mère quand je partis. Dites-moi que la ressemblance se déclare et que nous la verrons renaître si nous n'allons pas bientôt la rejoindre. Etendez-vous sur l'état d'Hippolyte, de la famille infortunée, sur le vôtre, mon cher ami. Je vais écrire à Amédée ; j'ai déjà écrit à Hippolyte. Paul et moi nous nous cherchons l'un l'autre tous les jours pour répandre des plaintes et des larmes dont l'amas se renouvelle sans cesse. Une chaîne terrible ceint toute notre famille et renforce celle de l'amitié. Nous ne nous en détacherons que pour aller reformer le groupe dans la demeure où Marie nous attend.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, 18 février 1835.

Depuis que je vous ai quitté, mon cher, mon doux Hippolyte, ma pensée n'a guère laissé passer de jours sans être avec vous. Initiée aux habitudes de votre vie, aux sentiers secrets de votre âme, elle était heureuse de vous suivre dans tous les détours de votre journée, d'assister invisiblement devant vous, de vous épier, mon doux ami, dans votre solitude. Mais si, dans ces jours fortunés, il lui arrivait de se détourner un moment de son observation, si elle s'éloignait pour un peu d'une compagnie si chère, aujourd'hui elle ne s'écarte plus, rien ne peut l'interrompre : jamais le plus léger assoupissement ne suspendra sa veille auprès de vous. Je suis présent à vos douleurs, à vos prières, aux mystères profonds de votre sacrifice. Je ne perds pas une des empreintes de votre âme quand elle se retire au loin et se plonge dans ces déserts sans bornes, à des distances infinies de toute consolation. Mais cette présence invisible et silencieuse, ces messages continuels et muets de mon âme à la vôtre, l'issue que

je donne en moi-même à ma douleur, le vif entretien de mes souvenirs, les retours aux sites et aux émotions, les recherches de l'invisible, les abandons en Dieu, ne suffisent pas. Il reste toujours une plainte profonde et qui ne s'interrompt point, que je ne puis satisfaire. Il me semble cependant que si j'étais dans vos bras, elle cesserait un peu, étouffée par des voix plus vives et plus douces, ou plutôt qu'il me viendrait de vous une énergie religieuse qui me ferait surmonter toutes les plaintes. Je m'incline donc d'ici vers vous, mon ami, laissez-moi vous abandonner mon âme, me répandre dans votre sein longuement. — Tout mon être est dans une pensée ; ma vie puise à de nouvelles sources, mon imagination se dirige vers de nouveaux côtés ; une époque entière de ma vie s'est révolue en moi dans quelques instants. Par quelle terrible divination vous disais-je dans une lettre écrite dans l'ignorance, et qui a dû vous faire bien du mal ? « Au refroidissement de mes habitudes d'imagination, je reconnais que la poésie s'est retirée de moi, et d'ailleurs j'entends sa voix au loin, bien haut, déjà faible et presque éteinte par l'éloignement. Tantôt je crois qu'elle m'appelle ayant trouvé mieux qu'ici par-delà l'obscurité, car aujourd'hui j'es-

père tout des côtés impénétrables, et tantôt il me semble qu'elle me dit ses adieux. » Marie, c'était vous dont j'entendais la voix au loin, bien haut, déjà faible et presque éteinte par l'éloignement ! C'était vous qui m'appeliez, ayant trouvé mieux qu'ici par-delà l'obscurité ! C'était vous qui d'un accent presque évanoui me disiez vos adieux ! Voilà pourquoi, mon ami, désormais je n'espère plus rien que des côtés impénétrables ; voilà pourquoi mon âme quitte ses vieux chemins. N'a-t-elle pas entendu d'un autre côté et distinctement un appel d'un irrésistible attrait ? Telle est la pensée où est tout mon être et la source d'où se nourrit ma vie. Quel monde rêverions-nous ; quelles secrètes beautés de la nature pourraient attirer et retenir nos esprits avec plus de puissance que les régions où Marie s'est évanouie ? Nous savons qu'elle est là, que le monde des esprits tout enveloppé d'obscurités la possède et nous la cache. Combien ces obscurités deviennent attrayantes, et quel charme pour nous à hasarder les approches de ce monde inconnu ! je vois, j'imagine comme je peux, les demeures de l'esprit pur ; je tâche à me représenter une âme rendue à son élément, les secrets de la vie nouvelle et tous les points de la condi-

tion impérissable ; l'imagination, apportant dans ces rêves ses habitudes terrestres, enveloppe de formes l'âme chérie, et je vois Marie avec ses traits d'ici-bas renouvelés dans le ciel. Mais souvent, de la formation même de ces doux fantômes, la douleur un moment écartée renaît, elle se précipite sur moi du milieu des plus consolantes visions. — Elle n'est donc plus qu'une pensée, me dis-je, elle n'est donc plus accessible qu'aux rêves de mon âme. Je me soustrais difficilement à la tristesse pesante et humaine de cette idée. Quelquefois je lui échappe, et recommençant le pèlerinage des souvenirs, les pas légers et silencieux de mon imagination reprennent les sentiers que nous avons parcourus. Comme Paul errant dans son île, je reviens conduit par un attrait inévitable au lieu du naufrage. — Il y a quelques jours j'ai rencontré, dans une bibliothèque où j'étais seul, un livre dont nous faisions des lectures dans nos soirées intimes et prolongées ; je l'ai ouvert. — Vous rendrai-je, mon ami, ce qui s'en est élevé et la vivacité des souvenirs qui dormaient dans ces lignes comme dans autant de sillons ? Combien j'ai versé de larmes sur ce bon Colin d'Harleville, si gai, si charmant ! Ainsi tout devient deuil. Revenez tous, souvenirs, douces émanations du passé,

ombre de ce qui s'est évanoui, rentrez dans mon âme comme, à la tombée de la nuit, les petits oiseaux et les abeilles qui s'étaient écartés dans la campagne revolent vers leurs retraites, et s'y amassent. Revenez tous, la nuit est tombée. C'est ainsi, mon ami, que je donne le change aux regrets extrêmes et dont aucune consolation n'ose approcher. Je les entoure de cette multitude murmurante de souvenirs. Ils écoutent leurs voix mêlées et considèrent leurs traits marqués de mille nuances ; le cours précipité des pensées douloureuses se ralentit par degrés et s'adoucit, pour un temps, jusqu'à marcher comme un fleuve traînant et mélancolique. Mes entretiens avec Paul sont fréquents, s'échappent toujours de la même source et s'écoulent dans le même lit. A chaque fois que je le revois : « Mon Dieu, me dit-il, je ne puis en revenir », et nous nous tendons mutuellement la main pour nous relever de ce coup, mais vainement. J'ai écrit à Eugénie. Pauvres amies ! elles feront leur première entrevue dans le ciel ! Adieu, mon doux ami, je vous presse bien tendrement sur mon cœur.

A SA SŒUR

Paris, 4 mars 1835.

Le pauvre Hippolyte est à Mordreux, chez son beau-père. Il a quitté le Val pour un an peut-être, jusqu'à ce que le deuil affreux étendu sur cette demeure se soit un peu adouci, et qu'il y puisse rentrer sans y retrouver de ces marques trop fraîches qui désolent inutilement le cœur. Il a le projet de faire tailler un tombeau dans les rochers de la côte et d'y garder les cendres de Marie. Ce mélancolique dessein, s'il l'accomplit, fixera à jamais sa vie extérieure et intérieure : ce sera une veille fidèle et méditative près d'un tombeau. Pourquoi ne lui as-tu pas écrit ? Tu ne peux pas t'imaginer le bien que ta lettre lui aurait fait. Mais il en est encore temps : répare cette lettre adressée à Marie et qui est survenue toute joyeuse au milieu du deuil. Je t'en prie, écris-lui ; ne perds pas cette correspondance où tu trouveras ce que tu aimes et qui te convient tant, l'onction, l'effusion, la mysticité. Ne crains pas de lui parler de Marie. Il le veut, il demande qu'on lui en parle, il en est avide. Je ne pense pas que sa qualité de veuf à trente ans entre le

moins du monde dans les difficultés que tu pourrais faire de continuer avec lui la correspondance que la mort a rompue entre Marie et toi. Ce serait d'une délicatesse qui toucherait à la pruderie, et je te connais d'une nature trop franche pour que ce ridicule soit jamais admis en toi. Cette correspondance est un fil sacré qu'il faut renouer. C'est un homme admirable qu'Hippolyte ; tu ne sais pas quelle abondante source de force, de poésie et d'édification religieuse je t'ouvre en lui, si tu veux aller y puiser. Quand tu recevras de ses lettres, tu croiras lire une onctueuse et sublime exhortation d'un Père du désert, bien doux et bien aimant, comme saint Pacôme ou saint Paul, le maître de saint Antoine. Tu recevras de lui une inspiration d'énergie journalière et pratique, et en même temps un grand élan d'idéalité contemplative. Je crois vous connaître assez bien tous deux, et chacun de vous, ou je me trompe fort, trouvera dans l'autre ce qu'il cherche et n'a pas trouvé jusqu'ici...

Je me suis probablement fort mal exprimé, puisque vous avez cru que j'allais faire un voyage en Bretagne. Je voulais dire que le malheur qui a frappé la pauvre solitude l'avait, pour ainsi dire, consacrée, et que nous lui devions un pèlerinage ; mais

pas en ce moment : quand les circonstances le permettront. Je n'ai rien d'arrêté là-dessus que le désir ; le ciel décidera de l'exécution.

Le livre de M. Gerbet est étranger à l'ouvrage de M. de La Mennais. C'est tout simplement une histoire élémentaire de la philosophie. Si le système de M. de La Mennais s'y trouve, ce ne peut être que comme exposition.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, 21 mars 1835.

Je vous envoie, mon ami, quelques pages sans titre, incohérentes, confuses, comme la vie de ma pensée. J'aurais voulu composer quelque chose de simple et de tranquille comme une grande douleur ; mais je m'échappe à moi-même, un trouble funeste bouleverse ma tête, la vivacité de certaines idées l'enivre, elle bat la campagne à travers je ne sais quelles imaginations. C'est dans cette épreuve surtout que je dois reconnaître le défaut profond de mon organisation intellectuelle. Le calme dans les pensées marque

la force de l'intelligence. Or ici, et dans tout ce que je fais d'ailleurs, qu'est-ce autre chose qu'une création sans suite, convulsive, s'interrompant brusquement à toute minute, comme les paroles d'un insensé ? Mais que sert de se plaindre ? Si je travaillais la terre, peut-être accuserais-je la faiblesse de mon bras ou le prompt épuisement de mon haleine : je n'ai jamais remué une glèbe et je suis tranquille de ce côté. Si, bornant le travail de mon intelligence à ce qu'exige ma condition, je n'eusse pas mis sa force à des épreuves entières, je serais tranquille aussi de ce côté. Mais c'est fait : s'en consoler est le plus court. Pourquoi [ne] pas aussi remonter le courant de l'habitude et rentrer ainsi dans le calme primitif ? Guerre donc à la manie d'écrire ; que je ferme pour jamais l'ouverture follement pratiquée aux flots secrets contenus dans mon âme ; qu'ils y dorment, ces flots : ce sont quelques gouttes, je ne redoute pas leurs tempêtes intérieures. J'ai encore quelques pas à faire ici-bas, je voudrais que ce fût avec calme. Je ne sais d'où je suis ni où je vais ; je passe : que je marche du moins avec tranquillité dans la paix d'une ignorance qui ne tardera pas à s'éclairer. La vraie sagesse, c'est la patience pour qui ne dure pas. Je me dis

tout cela, mais le ferai-je ? Faible que je suis de nature et encore affaibli par le plus nonchalant usage de la volonté, aurai-je assez d'énergie pour couper court à des habitudes qui favorisent l'amour-propre ? — Je tâcherai ; de cette résolution dépend mon repos intérieur. Mais, mon ami, je laisserai toujours une fente secrète par où mon âme s'écoulera silencieusement dans la vôtre. Il y a plus de force et de beauté dans le secret bien gardé de soi et de ses pensées que dans le déploiement d'un ciel entier qu'on aurait en soi. Ainsi faisait Marie : les richesses et la douceur de son âme ne se révélèrent pas autrement que par le charme de sa parole et l'enchantement paisible que son existence répandait tout autour d'elle. Ce n'est pas du découragement que je fais là. Bien que je sois encore sujet à certains retours de cette vieille infirmité, vous savez cependant que je l'ai réduite assez pour qu'elle n'empêche plus la marche utile et positive de ma vie. La nature de mon intelligence, nullement douée pour les spéculations fortes et austères du raisonnement, m'interdit tout espoir de progrès convenable dans la philosophie de ce monde ; or, cet ordre de recherches excepté, je ne vois rien qui vaille un effort de la pensée. Conséquemment,

quand j'aurai acquis assez de grec et de latin pour en distribuer, ma vie durant, aux petits garçons, je dois me contenter. Je tiendrai ma part de savoir. C'est mon ambition fort resserrée et petite, mais pour un homme comme moi qui n'ai pas dans le cœur assez d'énergie pour produire un simple feu follet de passion, et qui dans l'intelligence en ai juste ce qu'il faut pour être tourmenté stérilement, le mieux n'est-il pas le peu ? Le peu qu'il faut pour tirer d'affaire sa vie matérielle, et du reste se mettre à traverser les hommes et les choses lentement, paisiblement, avec la conscience de son ignorance profonde, avec celle aussi du destin inconnu qui nous pousse avec un peu de rêverie, si vous voulez[1]. — François me dit que le projet de votre voyage *tremble et tourne à l'incertain*. En ce moment, mon ami, vous seul pouvez juger votre âme, et si mon plus cher désir se voit trompé, je me consolerai comme je pourrai dans l'appréciation des motifs douloureux et sacrés qui peuvent vous retenir. — Je vois Paul, le plus fréquemment possible. Nous passons des heures nombreuses qui fuient comme un instant, à nous délasser chacun de nos misères, par des causeries où tout

1. Tout ce qui précède se trouve avec quelques légers changements dans le *Cahier vert* de Guérin.

le mal s'oublie. Nous tirons représailles du monde, en le raillant dans notre réduit : *Vengeance chimérique et lointaine qui ne le blesse pas, mais qui charme nos ressentiments.* J'écrirai prochainement à François et à Amédée. En attendant, mille douces amitiés. Faites agréer, je vous prie, mes respectueux souvenirs à votre famille : mille et mille baisers au petit ange.

Votre Ami.

A F. DU BREIL DE MARZAN

Paris, 3 avril 1835.

Me voilà bientôt presque aussi paresseux que vous, mon cher François, mais je ne veux pas vous égaler et j'arrête là ma paresse tout court. Il y a quinze jours à peu près, j'avais commencé de vous écrire une lettre que mon humeur déchira avant qu'elle fût parvenue à la moitié de la feuille. Cependant je ne m'étais jamais mis à écrire avec une disposition meilleure et plus féconde : j'avais beaucoup souffert dans mon esprit et, durant la convalescence, il me semblait doux de vous raconter ma maladie.

Vous connaissez cet état de l'âme, lorsque la souffrance s'est éloignée et que la vie vous reste, pâle, affaiblie...[1]

Voilà comment en use mon intelligence ; voilà son activité avec son progrès.

Que votre promenade avec Elie aux sentiers de la Thébaïde est touchante, et que j'en aime le récit ! Ce doux paysage toujours dressé dans mon imagination, et où je me retire si souvent, me remplit des larmes secrètes du souvenir, aux moindres traits qui m'en sont reproduits par vous ou quelque autre promeneur de la même famille.

Vous ne viendrez donc pas, m'a-t-on dit, ou plus tard que nos deux amis ; pourquoi laissez-vous ce vide dans notre joie, et qui vous retient si fort que vous ne puissiez vous dérober et courir vers vos sympathies ?

Je ne vous ai rien dit de tout ce que je fais. Je me procure la vie à l'aide du peu de latin que le collège a mis dans ma tête et qui n'y a pas péri, je ne sais comment. La longueur des courses, la diversité des tâches me prennent la meilleure partie de mon temps. Je souffre de grands dommages dans les soins matériels ; mon fleuve se perd dans les sables. Je n'ai presque pas

1. La suite a paru dans le *Cahier vert*, 30 avril 1835, page 266.

de réserves dans cette immense usurpation de la subsistance journalière sur le temps de la pensée, et je prévois que dans ma vie il me faudra toujours jeter de cette divine proie à la cruelle nécessité. Je me dis bien que le moment viendra où nous commencerons à penser éternellement dans un calme assuré ; mais d'ici là, peiner, se consumer en soins au profit d'une dépouille future, ôter beaucoup à l'esprit pour en acheter une place parmi les hommes d'une certaine activité insupportable et d'un niveau désolant, tout cela c'est une bien grande agonie de l'âme et qui renverse étrangement le sens de ce mot, la vie.

Et vous aussi, mon cher François, quoique dans une position bien préférable à la mienne, vous aurez souvent lieu de ressentir les cruelles atteintes de la réalité, ou plutôt de la sécheresse de l'existence, dans le commerce que je vous vois forcé d'entretenir avec des cœurs qui ne battent pas toujours à l'unisson du vôtre. Mais vous avez une lyre qui veille à côté de vous et dont il ne faut pas laisser se détendre les cordes. Quand reprendrons-nous nos *duos* que vous appelez si bien nos *duels* poétiques ? — En attendant, pensez quelquefois aux absents et aimez toujours votre ami.

A SA FAMILLE

Paris, 1er mai 1835.

.....

FÉLICITÉ est abonnée au « Musée des Familles », mais elle commence à s'en fatiguer. Ce sont de tristes bribes accompagnées d'un mauvais dessin : charlatannerie au fond, exploitation des départements.

J'aurai le plaisir de voir M. de la Morvonnais dans quinze jours, il doit venir avec un autre jeune homme, son ami et de ma connaissance. Il ne vient pas pour Paris, mais pour les amis qu'il y a, car tu penses bien qu'il ne recherche pas le genre de distractions qu'on trouve ici.

— J'ai été voir le petit Combes, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, il est déjà sauvage comme un petit séminariste.

— Mes leçons se maintiennent sur le même pied, tant dans le collège qu'au dehors. J'ai déjà pris des arrangements avec M. Buquet pour passer les vacances comme l'année dernière. C'est la meilleure manière de les passer, n'allant pas au Cayla. Ce sera un temps de travail que je désire beaucoup ; je m'appartiendrai

un peu plus qu'aujourd'hui et de plus j'y préparerai les moyens de me procurer pour l'année prochaine les ressources que j'ai eues dans celle-ci.

Ma santé se trouve bien de la vie laborieuse que je mène. J'ai pris l'habitude des courses journalières, et m'y voilà tout à fait rompu. Je vis par mes jambes autant que par ma tête. Le mouvement est toujours bon, et qui se promène n'est pas en peine de son corps. Je pense que j'acquerrai assez d'habitude de la marche pour aller un jour au Cayla à pied, si les voitures manquaient, ce qui n'est pas à craindre, n'est-ce pas ?

A H. DE LA MORVONNAIS

13, rue d'Alger, à Paris

[30 mai 1835.]

CELA vient à malheur : une affaire à traiter pour ma condition de donneur de leçons est survenue pour demain. S'il me venait au moins la consolation de savoir que Paul est sorti triomphant de son terrible pas d'armes ! Adieu, mon ami, excusez-moi, je vous écris sur

le genou et prêt à partir : la plupart de mes loisirs sont ainsi ; comme ces courriers qu'on ôte de dessus un cheval pour les enfourcher sur un autre, je n'ai de repos que le temps rapide qui s'écoule nécessairement entre la fin d'une action et le commencement d'une autre.

Adieu encore, excusez-moi pour demain et croyez-moi toujours tout vôtre.

A SON PÈRE

Paris, 11 juin 1835.

.....

Je ne sais si je vous ai dit que j'avais fait la demande au Ministère de l'Instruction Publique du titre de répétiteur ou de maître d'étude qui est exigé pour être admis au concours de l'agrégation. Quelques malentendus dans les formes ont retardé jusqu'à ce jour l'envoi de ce titre qui ne peut plus tarder à m'être délivré. Malheureusement je crois qu'on ne fera dater sa valeur que du moment où je l'aurai reçu et non du commencement de cette année où j'ai commencé à exercer comme répétiteur. Cela retarderait d'un an au moins mon admission au concours,

de façon qu'il faudrait compter deux ans d'ici à cette époque. C'est fâcheux d'un côté, mais si je considère que ma clientèle de répétitions est aujourd'hui fort bien établie, que ce concours est fort difficile, qu'on y échoue le plus souvent à la première tentative si l'on n'est pas d'une force inébranlable, ces deux ans de préparation ne me seront pas à charge et me sembleront même un délai très convenable. Et puis, d'ici là, ne peut-il pas se présenter une place au collège Stanislas ? J'ai tout à attendre de la bonté de ces messieurs pour moi, et bien certainement s'ils peuvent disposer d'une chaire, ils ne m'oublieront pas. Etant donc pourvu de répétitions qui suffisent à mon entretien, et en demeure d'obtenir quelque chose de plus solide encore au collège Stanislas, je peux supporter sans désavantage le retard apporté à mon admission au concours. Toute carrière, surtout aujourd'hui que les chemins sont ouverts à tout le monde, demande de longues préparations. Heureux ceux qui ont pris leur parti plus tôt que moi et qui n'ont rien perdu de leur temps : ceux-là sont déjà avancés. Mais que faire au passé ? L'accepter sans regrets inutiles, gagner l'avenir. Si un octogénaire plantait, je puis bien raisonnablement espérer d'arriver à quelque établissement. J'ai vu

dans les journaux que de terribles orages avaient éclaté dans l'Albigeois et fort endommagé les récoltes. En avez-vous souffert ou avez-vous encore été préservé par ce bon génie qui, il y a quelques années, défendit nos champs par une protection si manifeste qu'elle scandalisa nos voisins, moins heureux ? Nous avons ici d'horribles chaleurs avec des orages qui avortent tous les soirs.

Toute la famille d'Auguste va à merveille et vous dit mille amitiés.

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse et tous avec vous.

A SA SŒUR

Paris, 12 juin 1835[1].

Comme tu le dis, jamais aucune lettre de toi à moi ; j'en ai gémi bien souvent, je m'en suis plaint à moi-même ; et je n'ai pas rempli ce que je me promettais toujours. C'est très étrange qu'ayant tous deux des ressemblances

1. Certaines des lettres de cette période ne furent pas adressées directement à Eugénie, mais lui furent remises par le curé d'Andillac, obligeant intermédiaire du frère et de la sœur.

d'âme si intimes, nous ne nous soyons jamais communiqué nos pensées par un échange régulier et suivi avec empressement. Tu as fait, toi, plusieurs tentatives pour établir entre nous deux ce courant de pensées confiées, que tu saurais si bien alimenter, mais toutes ont échoué. Tu n'as rien tiré de moi que quelques minces filets d'eau de temps à autre. Et, depuis plusieurs mois, c'est une aridité absolue, un refus inexorable de communication. Je sais tout le mal que je t'ai fait et que je me suis fait, j'ai tout su, tout vu en moi-même, tout, sauf la raison première de mes façons à ton égard, qui se cache dans le fond opaque de ma nature. Les causes secondes ne sont pas si recelées : je vais te les exposer, te les abandonner et moi avec elles. Les lettres que je t'écris vont à toute la famille, c'est un usage de confiance excellent en lui-même, et qui marque une grande union, mais il demanderait, je crois, quelques réserves surtout à l'âge où nous sommes venus. On ne parle pas à tous la même langue ; il y a des sujets et des tournures d'entretien qu'on n'adresse qu'à de certaines individualités. Il y a des lettres sans secrets, et qui renferment plus que des secrets. (J'ai péché une fois contre ce que je dis ici, lorsque je t'ai demandé part d'une

correspondance qui t'est bien chère et que tu voudrais dérober plus qu'il ne t'est possible peut-être : je saisis avec joie cette occasion de reconnaître ma faute qui est plus grande que ses apparences. Tu essayas de me le faire comprendre une fois : je t'ai fait souffrir en cela.) Enfin ce qui se raconterait à chacun pris à l'écart, se révèle péniblement devant tous, au milieu du cercle de la famille. La nature des lettres que je t'écrirais si nous avions libre échange, se rapporterait assez, je crois, aux goûts de ton esprit, car pour les âmes je ne saurais jamais leur parler ; j'y mettrais beaucoup de ma tête et de ses manières de vivre ; en un mot tu saurais par où et comment j'existe en moi-même. Mais t'imagines-tu ce qui reste de charme à ces récits divulgués, et avec quel abandon la plume se répand, prévoyant une lecture publique ? Voilà ce qui m'a réduit aux aridités qui te désolent. Il n'y a pas d'autre raison qui me soit présente, non je n'en vois pas. Tu as pensé que la politique entrait pour quelque peu dans les motifs du silence absolu que je garde presque sur toutes choses. Dis à cette pensée de s'en aller, elle se trompe. Si je n'écris jamais un mot sur les affaires du temps, c'est qu'il n'y a réellement rien dans mon esprit à ce sujet.

Après une courte période d'entraînement pour quelques points d'un système politique, je me suis retiré dans une entière indifférence, non pas aux destinées de la société, mais aux partis qui se la disputent aujourd'hui. Je regarde ce qu'ils font sans m'inquiéter de le juger ; je n'ai de sympathie pour aucun et n'en parle que par nécessité. L'influence de M. de Lamennais sur moi n'a pas été si grande que tu crois ; je me suis hâté de ressaisir mon indépendance, un moment engagée, car le peu que je pense, je veux le penser par moi-même. Quant à quelque passion qui me rendrait malheureux et me rongerait secrètement, voici ce que j'ai à te dire : les autres motifs dont je viens d'affirmer qu'ils n'existent pas, ont de la possibilité, et je pourrais admettre leur existence chez moi, mais ce dernier n'a pas même cette chance de possibilité d'existence. Je puis me tromper, et peut-être vaudrait-il mieux que ce fût une erreur, mais je ne crois pas qu'il y ait jamais en moi aucun développement, même médiocre, de passions. Je touche à 25 ans, et je n'en ai pas ressenti le moindre symptôme ; tout ce qui paraît de la nature de mon organisation morale n'annonce rien de semblable et contredit complètement tes conjectures. — Et l'hi-

toire sentimentale d'il y a trois ans, dirastu ? — C'était un enfantillage, et un enfantillage forcé, qui pis est ; il n'en est rien demeuré en moi que le souvenir du ridicule que j'encourus et qui m'atteignit, comme il est fort probable. Mes troubles et mes souffrances sont dans ma tête : toute ma vie est là. Si le calme parvient à s'y établir, je serai l'homme du monde le plus tranquille et le plus monotone. Je réponds ici sommairement aux questions contenues dans ta dernière lettre et n'entreprends aucun récit du passé. C'est une fort longue histoire que celle de trois ans de vie dans la période que je parcours. Il est fort difficile de l'exposer avec ordre et dans sa suite naturelle. Je ne l'entreprendrai pas ainsi. Elle passera insensiblement dans mes lettres, à mon insu peut-être, ce qui vaudra beaucoup mieux.

Mimi et toi ne faisant qu'un, je ne vous sépare en rien et vous parle à toutes deux.

Adieu, mon amie.

P.-S. — Hippolyte[1] est ici depuis trois semaines ; il part le 19.

[1] Hippolyte de la Morvonnais.

A SON PÈRE

Paris, 27 juillet 1835.

La perte que nous venons de faire m'a d'autant plus frappé qu'Eugénie, dans une lettre du huit juillet, ne me disait rien qui pût faire pressentir ce malheur. Ce n'est que dans celle reçue avant-hier que j'ai trouvé l'explication d'une si prompte catastrophe. Si notre pauvre grand'mère n'eût pas été comme perdue pour nous bien longtemps avant sa mort, sans doute le regret que j'éprouve de sa perte serait plus terrible ; mais si je ne fais pas ses funérailles dans mon cœur, je les accomplis religieusement dans ma raison, et peut-être est-ce, mon cher papa, la plus digne manière de rendre les devoirs aux morts.

Il y a quelques semaines que je ne suis plus chez Auguste ; mais ne prenez pas l'alarme ; suivez l'explication, cela vous paraîtra tout simple. Après avoir longtemps manqué de pensionnaires et s'être vu réduit pendant tout l'hiver à quelques externes, Auguste a été tout d'un coup et comme par enchantement entouré de monde, et sa maison pleine. Le soin de cinq ou six petits garçons exige une sur-

veillance continuelle soit pour les études soit pour la discipline, et réclame par conséquent quelqu'un qui s'y livre tout entier. Ni Auguste ni moi ne le pouvions, lui à cause de sa classe au collège, moi à cause de mes leçons à Stanislas et ailleurs. Il lui a donc fallu prendre chez lui un jeune homme qui n'en bougeât pas, et j'ai dû céder sous son toit ma place à ce jeune homme. Quelques épargnes que j'avais et l'établissement assuré de mes leçons dont la base immuable est au collège Stanislas, me permettaient d'aller vivre seul. Les temps, les circonstances le voulaient, vous le voudrez aussi je pense. Et vraiment, si vous me permettez ces réflexions, je crois qu'à l'âge où je suis, il est convenable de se mettre à marcher sans lisières. Tarder plus longtemps serait s'exposer à ne savoir mettre un pied devant l'autre de sa vie. Les longues tutelles prolongent la minorité morale. Les fruits ne mûrissent pas à l'ombre. A une certaine époque de la vie, la conviction qu'on peut avoir de sa faiblesse intérieure est bien funeste. Elle fait naître et entretient une sorte d'humilité qui étouffe tous les germes de force et de courage et fait qu'on vit à l'écart de tout, lâchement et douloureusement. On endurcit bien le corps, le plus tôt qu'on peut,

du moins ceux qui entendent quelque chose à l'intérêt des enfants et les aiment avec intelligence ; pourquoi, la prudence toujours gardée, ne pas agir de même dans l'éducation morale ? Les caractères débiles et peureux sont les plus déplorables et la cause des plus cruelles souffrances, surtout si la pensée se trouve développée et qu'elle procure une vive conscience de soi. C'est un mal terrible et qui exige un long et sévère traitement. Je crois que l'exercice de la volonté est le plus sûr, et la volonté ne s'exerce avec fruit que dans l'homme détaché et qui ne compte que sur lui-même pour la pratique de la vie.

Je suis charmé du projet de mariage qui m'a été annoncé. Je suis dans l'assurance que cette union sera des plus heureuses et je la prends de part et d'autre dans les contractants.

Auguste et Félicité me chargent de vous exprimer la part qu'ils prennent à votre douleur.

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse bien tendrement, et toute la famille.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, 16 août 1835.

C'ÉTAIT hier, mon cher ami, un anniversaire de joie converti en tristesse ; celle dont la fête tombait le 15 d'août nous a ôté à jamais la joie de ce jour. Je l'ai passé presque en entier avec Paul, nous livrant tous deux à la mélancolique redite des souvenirs et sondant l'étrange énigme de cette vie. Un coup de la veille, aussi terrible qu'inattendu, nous avait précipités bien bas dans l'affliction et les sombres routes, et va vous y faire tomber aussi, mon cher Hippolyte. Une maladie, dont les caractères ne s'annonçaient pas d'abord pour être graves, a tourné tout d'un coup aux extrémités et nous a enlevé, avant-hier matin, notre excellent ami l'abbé Daubrée. Il a succombé à une fièvre inflammatoire, alité depuis un mois. Je le visitais fréquemment ; mais l'agonie est survenue si prompte que je n'ai pu assister au pied de son lit. Je suis sûr que vous avez été dans ses dernières pensées. Il m'entretenait souvent à votre sujet et me parlait avec espoir de son voyage projeté en Bretagne. Quelles réflexions ajouter à de semblables nouvel-

les ? La confusion où l'on tombe d'avoir été, la veille, plein de confiance dans la vie, suspendrait le cours de l'âme, si la douleur pressante et qui cherche à se mêler ne se précipitait vers les amis. A ce coup si douloureux viennent se joindre pour moi des craintes bien cruelles : le choléra, qui s'étend dans tout le Midi, est entré dans notre département ; je l'ai lu hier dans les journaux. Il est bien pénible d'être si loin des siens dans de pareils moments, et de ne pouvoir partager le danger. Je balance maintenant en moi-même si je dois faire ce voyage. Voici ce qui me tient en suspens : le peu de temps que je pourrais passer dans ma famille (ce serait à peine trois semaines), et les déchirements de la séparation en présence du fléau et dans un doute terrible. Si je pouvais essayer ce péril jusqu'au bout, je serais déjà en chemin ; mais nous quitter sous la menace de la mort et m'en retourner, moi, en lieu sûr, laissant tout ce que j'aime exposé à tous ces traits, c'est une considération qu'il est bien difficile de braver. Que sont devenus, mon cher Hippolyte, les jours de tranquillité entière que nous avons passés ensemble ? C'est un temps et un bonheur qui ne se renouvelleront plus ; les conditions en sont perdues. Il ne s'ouvre aucune perspective sereine dans l'avenir.

Mille amitiés bien tendres, mais bien tristes, à Amédée et à François. Notre pauvre famille est en deuil pour bien longtemps.

A SA SŒUR

Au Cayla

Paris, 11 octobre 1835.

Je suis arrivé mercredi ici. Voilà mes voyages et mes vacances terminés comme une espèce de songe ; je me réveille au milieu du bruit de la ville. La longueur de notre course ne m'a laissé que très peu de jours à passer à Saint-Martin, huit à peine. Nous avions fait une première station chez Mme de Maistre, sœur d'Adrien, qui habite un joli petit château, dit les Coques, sur les coteaux de la Loire, à quelques lieues de Nevers. C'est là que nous avons pris haleine, après avoir fait à pied le trajet de Tours à La Charité, cinquante lieues environ. Tu vois que je deviens décidément marcheur, et que la distance d'ici au Cayla pourra bien ne plus m'effrayer quelque jour. Saint-Martin est au milieu des bois qui couvrent une grande partie du

département de la Nièvre. C'est une grande surprise que de rencontrer, à mi-côte d'une colline sauvage, un magnifique jardin français dessiné par Lenôtre. La vie de château se mène dans ces demeures avec tout son charme. Il n'y a de dame que Mme de Sainte-Marie ; sa fille, comme j'ai dit, habite, dans la belle saison, le château des Coques ; l'hiver la ramène à Paris.

Je vais reprendre mes travaux ordinaires et m'avancer de tout mon pouvoir vers le but que je me suis donné[1]. J'en suis séparé par une assez forte distance, et le chemin n'est pas des plus aisés ; mais à moins d'être né au milieu des biens ou d'attendre philosophiquement la fortune dans son lit, il faut prendre un parti et s'enrôler parmi les travailleurs. Il y en a tant de travailleurs aujourd'hui, et surtout dans les carrières libérales ! On se coudoie à l'instruction publique comme aux écoles de médecine, comme dans le barreau. Cela est cause que la difficulté des épreuves auxquelles les aspirants sont soumis a été doublée ; on a haussé les barrières qu'il faut franchir. On dit que la Providence a mis dans le cœur des hommes l'amour du pays natal, pour empêcher que les contrées fertiles et douces ne fussent sans cesse envahies et disputées par

1. L'agrégation.

les habitants des climats rigoureux. Il ne faudrait pas que la même loi s'appliquât avec la même force à la condition natale, nous aurions une société pétrifiée ; mais je crois que l'hérédité des professions, l'amour de l'état de son père, nous sauveraient d'un grand embarras et peut-être de grands malheurs, s'ils pouvaient reprendre quelque racine dans la génération présente. C'est à quoi les gouvernements ne songent pas, ouvrant de plus en plus les voies de l'instruction, ce qui est fort bien, mais ne pouvant ou ne sachant pas élargir à proportion les carrières destinées à recevoir les jeunes gens qui débordent tous les ans des écoles. Il y a partout engorgement, malaise, comme dans une foule qui veut forcer une issue étroite. Je me trouve engagé au milieu de cette foule, et j'y étouffe un peu...

Le collège Stanislas me fournit toujours les mêmes ressources, et je continue au dehors les leçons que je donnais déjà l'année dernière. J'ai deux choses à faire, à gagner de l'argent et du temps. Cela est quelquefois difficile à concilier, surtout lorsque la besogne est répartie sur divers points assez éloignés les uns des autres, mais cela apprend l'économie des heures, science d'un grand prix.

J'ai appris avec bien du chagrin qu'on

vous ôte M. Bories[1]. Cet homme est si aimable et d'une si grande ressource dans un pays comme Cahuzac... Celui qui le remplacera (qui est-ce ?) sera d'un bien grand mérite, je ne dis pas s'il le fait oublier, mais s'il le rappelle. M. Bories est-il parti ; s'il ne l'est pas, quand doit-il partir ?

Auguste et sa famille vous envoient mille amitiés. Ses enfants deviennent gras et frais à qui mieux mieux. Le petit qui, jusqu'ici, était maigre et pâle a tourné tout d'un coup vers la prospérité et le coloris.

Vos vendanges sont-elles bonnes ? Nous n'avons ici que du froid et de la pluie : le raisin pourrit, voilà tout.

Adieu, ma chère amie, je t'embrasse et tous en même temps.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, octobre 1835 (vers le 15).

VOILA une bien longue interruption entre nous, mon cher Hippolyte : deux mois de silence. C'est comme une absence ; nous allons nous retrouver, goûter de nouveau la joie des entretiens,

1. Curé de Cahuzac.

nous raconter les pensées de la séparation. J'ai voyagé : je ne sais quel mouvement de mon destin m'a entraîné sur les rives de la Loire jusqu'à la mer. Je ne prévoyais pas cette excursion la veille de mon départ. J'ai vu le long du fleuve des plaines où la nature est puissante et gaie ; de royales et antiques demeures, toutes marquées de souvenirs qui tiennent place dans la triste légende de l'humanité : Chambord, Blois, Amboise, Chenonceaux, les villes des deux bords, Orléans, Tours, Saumur, Nantes, et l'Océan grondant au bout. De là, je suis rentré dans l'intérieur des terres jusqu'à Bourges et Nevers, pays des grands bois, où les bruits d'une vaste étendue et continus abondent aussi. J'ai fait cent lieues à pied, le reste à cheval, en voiture, en bateau à vapeur. J'ai pris des fatigues que je regretterai longtemps et vivement, à travers les grandes campagnes, à monter d'horizon en horizon, jouissant de l'espace et gagnant cinq ou six fois par jour ces impressions qui s'élèvent de toutes parts des étendues de pays nouvelles et s'abattent par volées sur le voyageur. Le courant du voyage est bien doux, je le suivrais volontiers toute ma vie. Oh ! qui m'exposera sur ce Nil[1] ? Rentré dans

1. On retrouve une partie de ce qui précède dans le *Cahier Vert*, à la date du 13 octobre 1835.

Paris et remis à la meule où je suis condamné, je retire à grand'peine mon esprit des lointains que j'ai parcourus ; je tâche à me replier, à reprendre avec un peu de cœur la vie attachée. Je voudrais étendre un peu d'onction sur la croix où la nécessité, que je vois venir avec ses clous et son marteau, va m'attacher. Ecrivez-moi, mon ami ; vous savez que vos lettres sont des calmants pour moi.

A PAUL QUEMPER

A Saint-Malo

Paris, 26 octobre 1835.

J'ai expédié vos malles, mon ami, comme nous en étions convenus, par le roulage ordinaire de la rue Bailleul. Elles vous arriveront dans douze ou quinze jours. La lettre de voiture vous sera remise par le voiturier. — Vous voilà donc avec les frères et dans les causeries. Que je vous envie ce bonheur, et que ces mois sombres et pluvieux auront de charmes pour vous, passés dans l'intimité, au coin des foyers aimés ! Pour moi, aguerri par la nécessité, je brave les boues éter-

nelles de certaines rues, la longueur des courses et toutes les difficultés matérielles de mon métier, bien que parfois je rentre attristé par le froid, l'humidité ou cette mélancolie d'atmosphère qui se répand si fréquemment sur Paris. Dimanche prochain je m'établirai enfin dans mon nouveau quartier. Cette prise de possession d'une chambre confortable me sourit moins aujourd'hui : je ressens une vive peine de quitter mon pauvre hôtel de Valence où j'aurais peut-être partagé la chambre d'un ami. Mais je suis engagé, et d'ailleurs les impitoyables distances exigent ce sacrifice. Je ne suis pas encore allé voir Letellier, et je balance. Bien que, dans ma position, la somme de trente ou quarante francs, de temps à autre, ne soit pas indifférente, la répugnance que j'ai pour cette façon d'écrire en *articles*, et le petit nombre de sujets que je puis traiter, me retiennent et m'empêcheront peut-être de faire cette démarche. Vous savez qu'*Absalon* me plaisait fort quand nous nous sommes quittés ; je n'ai pas changé de goût depuis, ma fantaisie se maintient dans ces sortes de sujets. N'en riez pas, ni vous, Amédée ; et vous, Hippolyte, ne vous écriez pas que mes goûts dégénèrent et que je suis infidèle à la poésie : j'aborderais de bien meilleure grâce un petit

traité sur la révolte du fils de David, qu'une dissertation sur B. de Saint-Pierre, par exemple, ou tout autre sujet du même ordre. Ce pauvre Bernardin, il y a trois ans que je le néglige, et bien d'autres livres encore.

Le monde politique est tombé, comme vous savez, dans un silence plat. L'orgie de Grand-Vaux vient de rompre cette monotonie. Vous en connaissez sans doute les détails et avez lu le charmant article de Nettement dans *la Quotidienne*. Le monde littéraire s'est réveillé à grand'peine et s'est frotté les yeux pour aller voir le *Don Juan d'Autriche* de C. Delavigne. On dit que c'est fort spirituel. Adieu, mon ami ; je vous fais ici une chronique réchauffée qui ne vaudrait pas mieux que le dîner du proverbe. Je finis donc en vous priant d'embrasser les frères comme je vous embrasse.

A SA SŒUR MARIE

Au Cayla

Paris, 30 octobre 1835.

Je voudrais, s'il était possible, ma chère Marie, te détromper de l'étrange erreur où tu es à mon égard. Tu penses que je t'oublie, que je vous oublie ; il n'y a qu'à ouvrir ta lettre pour voir que c'est là ta persuasion intime, que tu exprimes d'une manière assez indécise, il est vrai, mais qui n'en laisse pas moins démêler le fond de ton idée. C'est une véritable douleur pour moi que cette pensée existe chez toi, surtout si quelque chose de ma part en a été l'occasion. Que serait-ce ? La rareté de mes lettres ? Mais j'écris régulièrement tous les mois. Leur forme ? Mais je n'y vois rien d'extraordinaire et qui porte à tirer les conclusions que tu sembles en avoir déduites. J'écris le plus souvent rapidement, entre deux leçons, quand je peux, dans les moments qui me restent et qui la plupart sont fort courts. Comme je pense que l'attachement que j'ai pour vous ne peut être l'objet d'un doute, il arrive, faute de temps quelquefois,

et pour aller au plus pressé, que je passe sur les formules et termine brusquement ma lettre. Quant au reproche de la largeur des marges, avoue-le, n'est-ce pas un enfantillage, et peut-on sérieusement accuser qui que ce soit de froideur pour deux doigts de papier laissés en blanc ? C'est regarder les grandes choses à la loupe. Le procès que tu me fais est basé sur des observations microscopiques. Eh ! mon Dieu, à regarder les gens de trop près, quelle amitié pourrait subsister ? Je ne crois pas que personne gagne à être observé: les allures secrètes de tous les hommes sont si misérables ! A cette accusation, une autre vient se joindre encore plus hasardée, si cela se peut : je vis, dis-tu, dans le vague, dans les nuages, ne songeant ni au passé, ni à l'avenir, pas même au présent. Si cela était, à l'âge où me voilà venu et après l'enseignement pratique que j'ai reçu, je serais, en vérité, un bien pauvre garçon et dont il faudrait à peu près désespérer. Pour peu qu'on soit muni de sens, on est descendu de ses nuages à vingt-cinq ans, et l'on s'applique tout de bon à se faire un avenir positif. Les chimères s'en vont avec l'âge : c'est bien commun, tout le monde le sait et le répète ; les miennes m'ont été ôtées comme aux autres, je ne suis point privilégié et ne voudrais point l'être pour

cela. Si je savais qu'il m'en fût resté quelqu'une, je me l'arracherais violemment comme un ridicule. Et, d'ailleurs, ma façon de vivre ne m'interdit-elle pas toute espèce de vague ? Crois-tu qu'on en puise beaucoup dans Lhomond ou la Méthode grecque, et qu'en courant dans la crotte de Paris on rêve au septième ciel ? — Je ne dis rien de ma vie. — C'est qu'elle ne fournit rien à dire. Je vais et viens du faubourg Poissonnière au quartier du Luxembourg, donnant des leçons. C'est toujours le même retour des mêmes choses et rien hors de ces choses. Je ne vais pas dans le monde ; je ne vois personne qu'Auguste. Ma vie est aussi monotone ici qu'elle pourrait l'être au fond d'une campagne, et même plus stérile en choses à raconter, car il n'arrive rien à qui va par mesures réglées comme l'aiguille d'un cadran. Autre accusation encore, mais celle-ci vient de papa : je persiste dans des systèmes de politique, de religion. Une fois pour toutes, et, je vous en prie, ajoutez foi à mes paroles, je n'ai aucune espèce de système en rien ni pour rien. Je ne pense jamais à ces choses-là ; elles me sont totalement étrangères et me le seront toujours. Croyez-moi enfin sevré de M. de La Mennais : on n'est pas éternellement à la mamelle ; je suis aussi libre de lui que

possible. Je ne suis, grâce à Dieu, de l'école de qui que ce soit. J'aime mieux n'être rien que disciple ; car, en fait d'idées, c'est le cas de dire : Ne soyons rien pour rester quelque chose.

Adieu, ma chère amie ; je t'embrasse, et donne-moi l'absolution, avec Eugénie, de ma très vénielle faute.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, 5 décembre 1835.

CETTE impatience de savoir la disposition de mes journées et comment tournent les chemins que je suis, afin que votre pensée puisse s'y engager avec moi, m'a touché d'un sentiment bien doux et de ceux qui ne peuvent guère prendre leur expression dans le langage. Mais vous élevez beaucoup trop ma vie et lui attribuez une dignité dont elle n'est pas investie, en parlant, à mon endroit, de souffrances, d'épreuves et de courage à les supporter. Non, mon cher Hippolyte, ma part n'est pas si belle que vous la faites. Les difficultés de ma vie consistent dans quelques fatigues matérielles, à quoi le corps s'endurcit vite et prend même un

surcroît de forces, et dans les dégoûts d'une profession qui a déjà beaucoup gagné sur mes répugnances par l'action lente, mais irrésistible, de l'usage, qui apprivoise les plus sauvages esprits et les range, presque à leur insu, à une entière soumission. Tout s'émousse, tout se dissout insensiblement. Les résolutions les plus fermes abandonnent chaque jour quelque chose d'elles-mêmes au cours des heures. Toutes les rébellions rentrent par degrés dans le sein commun. Il y a une pente de toutes choses, qui ne souffre pas qu'on la remonte longtemps. J'ai pris mon cours dans la vie ; je vais et viens conduit par l'habitude, tenant mon esprit au milieu du chemin, et le gardant avec soin de ces pensées qui le tirent à côté et ne servent qu'à altérer la monotonie des jours qui est si belle et prête quelque chose à l'existence même la plus menue. Rendu à ce point, je n'ai plus lieu d'appliquer aucun courage. Il a fallu, il est vrai, quelque résolution pour y arriver, mais de peu de valeur dans le fond et empruntée aux circonstances. Voici les principaux traits de l'ordonnance de mes journées : je suis sur pied dès sept heures pour une leçon à donner dans le voisinage; de là je cours au collège Stanislas, à l'autre bord de Paris, et j'y suis retenu jusqu'à six heures du soir. Il me reste

alors une heure et demie pour dîner et repasser à l'autre extrémité de la ville, où m'attend une dernière leçon qui se clôt à huit heures et demie. Ma liberté se lève dans la nuit. L'accoutumance ayant usé les aspérités de cette vie, il ne lui reste guère qu'un défaut, mais capital : c'est de réduire à quelques débris le temps, dont les études qui doivent me porter au-dessus de la condition présente réclament de grandes portions. Accorder le soin de la subsistance avec des travaux si exigeants me paraît un problème insoluble à Paris. Mais le temps est si fécond en meilleurs conseils et dénoue parfois si aisément des nœuds qui eussent défié une épée, que je me suis retiré dans la sécurité à cet égard. Vous me portez à produire quelques essais de composition, à découvrir quelques côtés de prix que vous estimez qui se trouvent dans mes facultés. Mon ami, pourquoi rompre le cours d'une résolution sage et altérer son œuvre, qui se forme si lentement et qui est si coûteuse ? Laissez rentrer les eaux dans leur cours naturel et caché, et se ranger aux destinées tranquilles d'un lit fort mince et sans nom. Mon esprit est casanier et fuit toute aventure; celle du monde littéraire répugne directement à son humeur, et même, soit dit sans la moindre suffisance, il la dédaigne. Elle lui

semble imaginaire, soit dans son essence, soit dans le prix qu'on y poursuit, et partant mortellement blessée d'un secret ridicule. Envisager la vie à l'œil nu, dans l'étendue sévère et monotone qu'elle présente à quelques-uns, me paraît plus conforme à l'intérêt de l'esprit et rentrant mieux dans les règles de la sagesse que d'appliquer sans cesse ses yeux au prisme de l'art et de la poésie. Pour embrasser l'art et la poésie, je voudrais qu'ils me fussent démontrés éternellement graves et hors de doute comme Dieu. Ce sont deux fantômes douteux et d'un sérieux perfide qui cachent sous leur lèvre un rire moqueur. Je ne veux pas essuyer ce rire.

Vous touchez, en passant, une plus haute question quand vous m'annoncez que vous avez parlé à ma sœur de mon ébranlement dans ma foi à l'avenir du catholicisme. Ces questions religieuses sont en effet d'une telle élévation au-dessus de ma tête que je n'essaierai pas ici ni ailleurs d'en approcher. Le catholicisme porte, dit-on, la société, la société me porte et je suis un fardeau si léger et si vain qu'il leur restera bien assez de force à l'un ou à l'autre pour me soutenir moi et un grand nombre encore, sans doute. Aussi vais-je sans inquiétude sur ce point. Ceci a [-t-il] la tournure d'une pro-

fession d'égoïsme assez formelle ? nullement, mon ami. J'ignore la nature du vaisseau sur lequel je navigue ; je sais seulement qu'il ne sombrera pas de mon vivant, c'est ce que je constate. Adieu, mon ami, cette lettre s'est trouvée prise comme à mon insu par la réponse aux questions que vous m'aviez adressées. Si vous n'y trouvez pas marqués ces souvenirs tristes et secrets qui vous alarment si douloureusement, ne l'imputez pas à mon affaiblissement de ces souvenirs. Ce parfum ne périra qu'avec le vase où il est attaché.

Adieu encore. Mille amitiés vraies à Paul, Amédée, François. Mes remerciements bien sincères à vos bons serviteurs.

AU MÊME

22 janvier 1836.

ENFIN, voici Paul de retour et le grand vide de cette absence comblé. Je l'ai pressé de mille questions sur vous, sur Amédée, sur François, m'informant de ce que je sais comme de ce que je ne sais pas ; car tout est empreint d'un charme singulier dans les détails sur

des amis, pris de la bouche d'un ami, et difficilement pourrait-on citer un plaisir aussi doux que celui de recueillir la fraîcheur de ses souvenirs. Je viens, mon cher Hippolyte, vous marquer la joie que j'en ai reçue ; mais voilée et se détournant pour céder toute mon âme aux pensées douloureuses qui s'y réveillent en foule à chaque retour de cette époque de l'année. Quand on pleure à des souvenirs aussi chers, il s'élève du fond du cœur, et comme de la place qu'ils y habitent, un parfum également mêlé de douceur et d'amertume ; car tel est le privilège de quelques personnes, d'attacher à toutes choses la beauté de leur mémoire et d'en déposer le charme au fond même des sombres pensées du deuil. J'ai passé ce jour qui rouvre toutes nos blessures dans l'entretien des prières et du souvenir, remontant avec vous le calvaire de notre sacrifice.

Vous savez comment ma vie est établie ; je tourne ma roue d'une manière égale et sans interruption, attaché à mon œuvre comme ces esclaves scythes à qui leurs maîtres crevaient les yeux pour en obtenir un travail soutenu et mené sans distraction. Je ne sais quelle visée prendra ma fortune ; cela m'inquiète assez peu, car j'use du jour sans croire au lendemain.

Si le printemps devait vous amener cette

année, comme il le fit l'année dernière, je ne prendrais pas les jours dans cette indifférence ; j'aurais à les compter un intérêt aussi vif que doux. Pouvez-vous me donner cet espoir ?

A SA SŒUR EUGÉNIE

Au Cayla

Paris, 9 février 1836.

J'ai vu avant-hier madame [nom illisible] qui doit partir dans quinze jours. Elle m'a dit avec beaucoup d'obligeance qu'elle se chargerait de mes commissions pour Gaillac. Je profiterai de sa complaisance pour t'envoyer ce que tu me demandes, les nœuds de velours pour le cou, le filet pour les cheveux (pourquoi as-tu choisi cette coiffure qui est fort laide?) et l'aube que Mimi m'a prié de lui envoyer. Je désire que ce petit envoi soit à votre souhait et remplisse exactement votre attente. Mais pourquoi craindre de tomber dans l'indiscrétion en adressant ainsi quelques demandes à ma bourse ? Songez, mes chères amies, que je suis ici votre trésorier et que je veux que vous me con-

sidériez comme tel. Si vous m'aviez fait songer plus tôt aux manteaux, vous en auriez maintenant. J'aurais remis à l'année prochaine d'en faire un pour moi, et je n'éprouverais pas le regret d'avoir les épaules bien couvertes depuis que je sais que le froid ou l'air humide vous pénètrent en allant à Andillac. Que je m'en veux de n'avoir pas songé à cela ! J'ai bien mauvaise grâce, n'est-ce pas ? Je ne vais au-devant de rien, il faut que je sois averti, qu'on me tire de ce qui ressemblerait à une distraction de cœur. M'en voudriez-vous pour ce motif, et pourriez-vous quelquefois vous arrêter à me juger par les dehors ? Non, je ne le crois pas. Vous avez trop de pénétration pour vous tromper un instant sur l'affection même la plus enveloppée ou la plus maladroite.

J'apprends avec beaucoup de plaisir que l'union si longtemps incertaine est enfin arrêtée. Je ne doute pas que toutes les conditions de bonheur ne s'y trouvent réunies, si la santé vient s'y joindre.

L'époque du voyage de papa s'avance. De loin, il est difficile de calculer ses moyens avec justesse ; il faut être arrivé au moment même pour les apprécier véritablement. J'examine, dans ce moment-ci, ce que je dois attendre de ma fortune pour l'accomplissement de ma plus chère espérance.

A LA MÊME

7 février 1836.

Tu as ajouté à ma lettre beaucoup trop de sens. Elle te supplie de pardonner à son langage maladroit et louche qui t'a conduite en une méprise dont je ne ferais que rire si elle ne t'avait été douloureuse. J'ai voulu, dans la bizarre révélation que je t'ai faite, te rendre compte d'un tracas de caractère et non de cœur. Jamais, grâce au ciel, l'idée de filer un roman avec personne au monde n'a pénétré en moi ; à plus forte raison dans un ordre de sentiments que la nature a si fort éloignés de toute romanesque tournure. Je t'aime le plus fraternellement et le plus chrétiennement du monde. Seulement, dans cette affection, j'ai mis les défauts de mon caractère que tu sais bien n'être pas exempt d'accidents et de caprices. Dans mon enfance, obéissant à l'étrange lubie que je t'ai racontée, il m'est arrivé de tourmenter les petits animaux en faveur ou de casser le hochet de prédilection. Eh bien, pardonne-moi cette assimilation de ta personne aux oiseaux et aux bonshommes. Je suis demeuré l'enfant de six ans et tu as été mon joujou. Le sentiment

qui m'a poussé est absolument le même. Nous sommes assez loin, je pense, du roman, des illusions défendues et des voluptés puisées dans une coupe de chair. Les enfants sont naturellement tyranniques. Ce besoin de tyrannie a survécu à mon enfance, voilà le mot bien simple de ce méchant enfantillage qui, dans ton imagination, s'en allait déjà en mélodrame. Diable, diable, quand saurai-je écrire ? La langue ne se laisse pas estropier impunément. Que dirai-je encore ? Faut-il que je m'épanche en de plus grandes explications et que j'appuie de nouvelles preuves ce que j'ai essayé d'établir. Tout ce que je pourrais faire survenir de raisonnements surchargerait, je crois, sans fortifier davantage. Je me retire donc, souhaitant à cette seconde pièce d'être moins malencontreuse que la première.

Le lointain m'a trompé ; je comptais sur des vacances à trois mois d'éloignement ; aujourd'hui, je ne vois plus que la nécessité de garder mon poste. C'est cruel, mais souvenons-nous d'être raisonnable. Pourquoi faut-il que je ne m'écarte pas de Paris, tu en verras les raisons déduites dans une autre lettre consacrée à cette exposition. En supposant le départ de M. Bories, ne pourrais-tu pas ménager le même moyen de correspondance chez

quelque autre personne bienveillante et discrète ?

Adieu. Je vous embrasse les *deux*. Toutes les lettres sont affranchies.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, 30 juin 1836.

Êtes-vous au Val, mon ami ? Puisez-vous, dans les aspects de cet horizon consacré par tant de souvenirs, de quoi suffire à l'entretien secret de votre âme ? Mais pourquoi vous adresser cette question ? Ne sais-je pas qu'entre vos douleurs et ces lieux c'est à jamais un échange de rapports consolants et intarissables ? Là, votre tristesse est dans sa naturelle demeure, chez elle ; car la douleur a une patrie, un foyer, et n'est heureuse qu'aux lieux qui l'ont vue naître. Le règne des beaux jours, la vivacité redoublée des vertus de l'air et de l'expression du paysage, peuvent ébranler les plus pesantes afflictions. Vous donc, de qui les chagrins participent de la nature poétique de votre esprit, c'est-à-dire se mêlent à la rapide circulation de vos pensées et de vos rêves, et par là sont plus exposés et plus tendres

aux bonnes influences, pourriez-vous résister à la beauté du soleil et aux impressions de vos bords qui vous tiennent ce langage si bienfaisant, mêlé de tristesse et de joie ? Mais, quelque confiance que j'aie aux influences naturelles pour adoucir vos souffrances, je ne suis pas dans une entière tranquillité sur le calme de votre état. Il est des douleurs auprès desquelles les plus belles saisons et les plus puissants paysages perdent leur crédit : ce sont les douleurs de l'esprit, et je crois que vous y êtes en proie. Votre avenir littéraire vous inquiète ; des doutes vous apparaissent, des aigreurs vous altèrent, mille nuages vous assombrissent. Pourquoi vous prêter à ce surcroît de tourments, tandis que dans la valeur de votre esprit vous avez de quoi vous rassurer pleinement, si vous étouffez des inquiétudes qui empêchent vos forces ? Aucune œuvre ne peut grandir que dans le calme et par des moyens employés avec une claire conscience de leur étendue. Vous troublez ce calme et cette vue intérieure par les questions inquiètes dont vous vous fatiguez. Ecrire comme sous les yeux du public est, je crois, une mauvaise méthode, bien qu'on la conseille. A mon avis, l'insouciance de ce public et l'interdiction à toute préoccupation d'avenir de pénétrer dans le sanctuaire du tra-

vail garantissent bien mieux la bonté de l'œuvre. Si nous jouons à la renommée, que ce soit en joueurs superbes ou railleurs, toujours au-dessus de la fortune bonne ou mauvaise, en gardant un éclat de rire à tout événement. Poëte, que me demandez-vous des conseils sur la forme ? Je n'en ai pas une plus vive intelligence que vous. Mais on ne l'accomplit qu'au prix d'un assez long attachement au même ouvrage et de lois sévères imposées à l'imagination. Que vous répond votre conscience sur ces deux points ?

Je ne puis obtenir de ma fortune, la plus capricieuse des sybilles, une réponse à votre aimable question : quand viendrez-vous ? La sévérité de ma position me retient à Paris cette année, bien qu'il y ait quatre ans que je n'aie vu ma famille. Les études qui me conduisent à l'agrégation sont si difficiles et d'un succès si peu assuré, que je ne puis prévoir l'époque de ma liberté. Je renouvelle dans une fréquentation journalière avec Paul et François les anciennes causeries ; votre nom et celui de Marie y passent et repassent.

Nous avons adressé des circulaires à un grand nombre d'éditeurs pour l'impression Wordsworth. Nous attendons la réponse d'un moment à l'autre.

A JULES BARBEY D'AUREVILLY

Jeudi, 3 heures, 2 août [1836].

Je vous dirais bien des choses du fond de l'ennui où je suis plongé, *de profundis clamarem ad te*, mais il faut que je m'interdise ces folies ; elles n'ôtent rien au mal, et l'on prend la ridicule habitude de se plaindre. Nous avons tant de ridicules que nous ne connaissons pas, qu'il faut, du moins autant que nous le pouvons, nous garder de ceux qui sont manifestes.

Vous m'avez dit un jour qu'en sortant du collège je devais être exagéré et en proie aux sottes manies qui ont travaillé toute cette jeunesse d'alors, mais qu'aujourd'hui, sans doute, j'étais vrai et ne jouais pas à l'ennui et au dégoût. Ah ! n'en doutez pas. Si je n'ai pas de bon sens, j'ai du moins un peu de ce goût qui est le bon sens de l'esprit, et rien à mon jugement n'est plus choquant, surtout à notre âge, que ces affectations de collège. Dieu merci, je ressemble assez peu à ce que j'étais dans ce temps-là, et si j'affectais quelque chose, ce serait de faire oublier ma personne d'alors. J'ai le malheur de m'ennuyer aujourd'hui comme je faisais sous les grilles

de Stanislas, voilà la ressemblance ; à cette époque de mon ennui, j'en disais plus qu'il n'y en avait, aujourd'hui j'en dis moins qu'il n'y en a, voilà la différence. Voulez-vous savoir ma vie ? Je me couche à neuf heures du soir pour me lever à neuf heures du matin ; le reste de la journée va comme il peut.

AU MÊME

Vendredi, 5 heures, 5 octobre.

Je suis arrivé paisiblement, paisiblement j'ai dormi, et pas le plus petit malaise n'est venu rompre le bien-être que j'avais gagné à notre souper. C'est ainsi que tout ce que je goûte avec vous est sans mélange et que la vie ne m'est bonne qu'avec vous. Le reste des jours se passe misérablement ; de singulières souffrances s'en emparent, et le plus âpre dégoût est la seule saveur que je tire de la plupart des choses. Mon imagination ne mord plus à aucun appât : il lui faudrait quelque reste d'illusion, et tout ce qu'elle en avait s'est dissipé jusqu'au plus faible atome. Je ne suis plus en peine que d'une chose, c'est de vivre sans être cruellement affecté par les plus petites portions du temps. Mais

quelle matière peut entretenir une préoccupation capable de lier mes esprits inquiets et de m'affranchir du sentiment de la durée comme fait le sommeil ? Il faudrait aimer une chose pour elle-même ou pour ce que l'esprit peut y ajouter ; mais quel sujet possède assez de charme qui ne soit pas desséché après quelques jours, et qui est assez épris de son imagination pour ne pas découvrir en elle mille ridicules d'où part le désenchantement ? Hélas ! rien n'est beau comme l'idéal, mais aussi quoi de plus délicat et de plus dangereux à toucher ? Ce rêve si léger se change en plomb souvente fois, dont on est rudement froissé. Que ne suis-je né propre à traiter la réalité sérieuse, ou plaisante ? L'esprit doit être content d'une façon égale et sûre, s'exerçant sur des sujets solides et positifs comme un champ à labourer. Ou bien encore quelle belle carrière, ferme et sans horizons trompeurs, que celle où l'on va ramassant les ridicules et tirant quelque parti des sottises qui nous font souffrir, au lieu qu'il faut pâtir et se taire quand on a reçu ce genre d'esprit malencontreux qui absorbe et ne rend pas.

Adieu, mon ami. Je finirai ma complainte par un vers du Juif errant :

Hélas ! mon Dieu !

Je vous laisse sur cette jolie chute.

P.-S. — Ma sœur arrivera dimanche dans l'après-midi.

A PAUL QUEMPER

Paris, 17 décembre 1836.

VOTRE lettre, mon cher Ami, a rappelé ma pensée du milieu de l'Océan où elle s'attachait à suivre votre sillage. Du charme triste que j'avais à vous faire, dans ces lointains, un secret cortège de tout ce que le cœur engage sur les traces de ceux que nous aimons et qui nous sont ôtés, me voilà rejeté sur le rivage et contraint de trouver fâcheux que vous soyez encore si près de moi. Ma part est d'autant plus grande dans l'incomparable ennui que vous souffrez, que votre absence va s'accroître de tous ces retards ; et quels mécomptes plus cruels que ceux qui surviennent dans l'attente d'un retour ? — Me voici au moment d'exécuter mon grand projet de retraite et de travail [1], mais que d'embarras et

1. En vue de l'agrégation.

dans quels misérables réseaux le sort se plaît à tenir nos pieds empêchés ! L'emprunt d'où j'attends ma délivrance souffre mille difficultés : les prêteurs sont rares en ce moment, un seul jusqu'ici et qu'on ne fait encore qu'entrevoir. Voudra-t-il se prêter aux conditions que je proposerai et hors desquelles je ne dois pas m'engager ? Faut-il emprunter la subsistance de deux ans ou d'un seul ? Les chances de mon succès valent-elles le sacrifice que je vais leur faire ? Toutes questions encore à résoudre et dont le nœud est terriblement serré. J'ai écrit à mon père qui consent à contresigner ma dette, mais ce n'est pas, comme vous pensez bien, de la meilleure grâce du monde. C'est un point bien fâcheux dans l'accomplissement de mon dessein qu'il me faille ainsi aliéner derechef mon indépendance, car en se portant caution pour moi dans cet emprunt, mon père acquiert des droits d'examen sur l'usage que j'en ferai, mais si je rentre en servitude, n'est-ce pas pour arriver plus tôt à une pleine et irréductible liberté ? Je me console et m'encourage comme je peux avec cela.

Rien encore de nos excentriques amis «des grèves et de la ville murée des grèves»[1].

1. Saint-Malo.

Est-ce une léthargie de leur amitié ou bien sa mort ? Il y a un terme après lequel on passe outre à l'inhumation. — Au renouvellement de l'année, je leur écrirai une lettre de politesse.

Si la qualité d'inconnu (souvent favorable) peut attacher quelque prix à mes sentiments, veuillez dire à Mme Faure qu'en apprenant son accident j'ai été du nombre de ceux qui ont le bonheur de la connaître.

Gaudin et Bodimont vous envoient mille amitiés. Nous attendons Barbey pour les premiers jours de l'année. Quand reviendrez-vous irriter avec l'exquise finesse de votre goût la verve de nos réunions ?

Adieu, cher voyageur ! N'oubliez pas que vous avez pris un engagement avec le printemps et que chaque beau soleil de mai serait pour vous un reproche et une bien grande tristesse pour votre ami.

A JULES BARBEY D'AUREVILLY

Paris, 31 décembre 1836.

Vous sortirez de Caen le 6 janvier. Avez-vous mis cette résolution à l'abri des souffles qui amollissent ou emportent les volontés ? Vous avez en vous-même de hautes retraites et d'une telle défense que vous avez pu épuiser l'opiniâtreté d'un ennemi, le plus habile assiégeant du monde et qui va à l'assaut à genoux. Est-ce là que vous tenez en sûreté vos décisions de retour ? Ah ! si mon espérance qui a été si longtemps ne sachant à quel terme s'arrêter, devait quitter la date que vous lui assignez et se mettre à courir encore ! hélas ! elle ne courrait pas, elle irait,

Traînant l'aile et tirant le pied
Demi morte et demi boîteuse.

Vous allez *revenir* ! Quel mot que celui-là et quelle perspective quand elle ne s'ouvre plus qu'à travers quelques jours !

Scudo, le grand Scudo, est ici, et pour tout l'hiver. Je l'ai déjà vu et entretenu, grâce au Baron, qui nous a traités magnifiquement le jour de Noël. Le Vénitien a confondu mon attente et m'a paru un

fort grave personnage. Je m'imagine que sa gaîté a gardé le voile pour ne pas s'engager avec la familiarité d'écolier et les pesantes bouffonneries dont M. Fr. Michel a écrasé le banquet.

Minuit vient de sonner. Je suis heureux de vous consacrer les premiers moments de l'année qui vient de naître. Les derniers débris d'une année et les premiers d'une autre ont servi à composer cette lettre. L'amitié comme nous l'entendons passe les degrés du temps sans secousse et sans émotion.

Merci mille fois pour le Bernardin.

Tout vôtre et à plein cœur.

A SA SŒUR

20 avril 1837.

Si je ne t'ai pas remerciée distinctement du petit cahier que tu avais mêlé à ton dernier envoi, c'est que la crainte m'est venue de trahir peut-être un secret, en aventurant ce sujet dans une lettre permise à tous les yeux de la famille. Ce mémorandum respire un parfum si vrai de pensées secrètes et de trésor furtif qu'il n'est pas possible que tu

l'aies écrit à main découverte et sans ruser un peu. Et qui peut s'empêcher, dans l'intimité même la mieux établie, de soustraire quelques lambeaux de papier qui recevront ce qui reste encore au fond de l'âme quand on croit avoir tout dit et tout secoué ? Les confidences sans réserve sont un rêve du cœur qui, en ce point comme en beaucoup d'autres, promet plus qu'il ne peut tenir. Nous ne pouvons pas nous aliéner complètement. Je regrette que notre père, d'un bon sens si noble et si étendu, n'ait pas reconnu cette loi de notre personnalité. Nos correspondances ne sont pas libres ; une habitude déplorable, qui a pris au Cayla la force et les exigences d'un droit, y rend inconnue l'inviolabilité du cachet et toute privation imposée à la curiosité. On a voulu, dira-t-on, maintenir dans nos rapports l'abandon et la naïveté de l'enfance, empêcher dans la famille l'établissement de la froide réserve et de l'ombrageux quant-à-soi. On a voulu l'impossible. Si la fusion véritable de deux âmes qui ont fait la recherche l'une de l'autre, tombe dans le ridicule des chimères sentimentales, vingt-deux ans passés, que sera-ce donc du parfait mélange de quatre ou cinq ? Transvaser de l'une à l'autre toutes ses pensées, ne point recevoir de lettre qui ne soit pour

tous, ne pas écrire un billet à part soi, assujettir enfin sous le nœud le plus pressé toutes les divergences d'esprit, d'humeur et de caractère, c'est contrarier la nature, s'interdire le mouvement et faire un bon accord où l'on étouffe. Au hasard de faire passer tout ceci pour vaines couleurs dont je veux couvrir l'étendue du silence qui a séparé nos relations, je te dirai que ce qui a appesanti ma correspondance, l'a rendue traînante, rare et l'a enfin supprimée, c'est l'insupportable gêne qui l'accompagnait. Elle pouvait suivre la voie secrète que tu lui avais ménagée et même tirer de son état caché un charme de plus. Je ne contredirai pas cela, mais si le hasard eût rompu le secret, si notre père, gâté par l'habitude des confidences, eût reconnu qu'on volait sa curiosité, quelle aigreur n'en eût-il point pris, et cette union dont s'entretient votre bonheur, quelle altération l'eût atteinte ? Ce risque était grand, mais fallait-il s'en effrayer au point de lui sacrifier toute notre correspondance et que j'aimasse mieux prendre sur moi l'amertume de tes soupçons et tes plaintes sans réponse et peut-être la perte de ton amitié ? Hélas ! quand une crainte de cette nature vous resserre, y a-t-il un degré de réserve où l'on puisse s'arrêter et en deçà duquel le danger n'existe plus, et doit-on

confier à l'indiscrétion du hasard une lettre plutôt que mille ? D'ailleurs quelle est la mesure prudente et sage où nous ne glissions, en la pratiquant, quelque peu de nos défauts ? Leur contagion est inévitable ; les torts du caractère s'associent aux plus justes causes, et l'on reconnaît le naturel fâcheux dans ce qui se fait de plus raisonnable. Ainsi dans cette occasion, quelque paresse, la fausse honte qui vous lie aux fausses positions, un peu d'humeur sauvage, et sans doute aussi certaines pointes de bizarrerie dont je souffre les retours, tout cela et ce qui m'échappe encore a infecté mes intentions saines. J'aurais dû éclairer ce silence ténébreux où tu aventurais les plus étranges soupçons, par quelques traits dont la lueur nous eût montrés l'un à l'autre affermis dans une amitié naturelle et des plus inaltérables. J'aurais dû... De toutes parts en moi-même s'élèvent des remontrances sur ce que j'ai négligé de faire, car un seul devoir délaissé a mille voix qui réclament. Mais dans l'extrémité où nous sommes, je m'attache seulement à te démontrer que l'énigme de ma conduite couvrait l'accomplissement d'une mesure imposée, selon mes lumières, par les coutumes établies dans la famille. Je fais ici l'apologie d'une façon d'agir qui

demandait une explication plutôt qu'une défense ; c'est qu'il y a des points si délicats et d'une exigence telle qu'on ne saurait ranger autour d'eux assez de précautions. Au demeurant, je ne cherche pas à me préserver des reproches ; qu'ils accourent, ce sont les messagers plaintifs de l'amitié. Tous s'en retourneront pleins de mon accueil et quelques-uns peut-être, leurs armes renversées.

Cette lettre était écrite quand j'ai reçu la tienne ; comme elle y répond en partie, je te l'envoie en te priant de l'accepter comme une sincère explication et le premier point, si tu n'y répugnes pas, d'une nouvelle correspondance.

Tout à toi et à Mimi.

A MADAME DE MAISTRE

Lundi, 10 heures (1837).

Notre vie est donc enrichie d'un jour. Qu'est-ce que l'étendue d'un jour pour nous deux, *** ? Elle est si tôt épuisée que nous devrions, ce me semble, attacher peu de prix à un surcroît si fugitif. Mais la valeur de ces mesures du temps n'est-elle pas dans leur

vitesse à nous fuir ? Que ne donnerais-je pas pour racheter les bluettes qui viennent de filer ? Pour chaque jour une année, voire deux, voire trois, le marché serait excellent. Vingt si vous voulez et j'y gagnerais encore. La valeur de tout mon avenir peut se resserrer aisément dans la plus courte félicité.

Votre ami d'aujourd'hui proteste contre la première partie de la lettre de votre ami d'hier. Quel ami quinteux et difficile ! il a toujours quelque murmure sous la lèvre. Voyez cependant de quels biens s'abuse son injustice. Il a une amie et toute sa confiance, une amie charmante autant que belle dont le plus simple regard le couvre de bonheur ; si bonne au pardon, si généreuse qu'elle lui a remis une offense des plus pesantes avec un oubli absolu ; si tendre, si riche des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur, que le mien qui se pique de quelques lumières sur ce point se fond rien que d'y penser ; mais qui ayant beaucoup souffert, est sujette encore à tant de peines que les ombres sur sa sérénité et les perplexités dans son cœur doivent faire naître, au lieu de mécontentement, de nouveaux transports d'amour et de larmes. Si votre bonté et votre pardon ne débordaient tant de fautes, cet ami-là mériterait... que dirai-je qu'il méri-

terait ? Ah ! le pardon, rien que le pardon. Vous ne pouvez pas punir, ***; vous savez bien que de votre part la proportion est impossible de la peine à la faute, que la moindre disgrâce est un mal infini.

Je voulais arrêter encore quelques signes entre nous pour l'usage de notre correspondance ; mais à quoi bon toutes ces conventions ? Est-il besoin de dire : mon cœur sera là, sous tel emblême, quand il sera partout ? *** je me repose sur ton cœur uniquement pour la divination du second sens de ma lettre. Le déguisement le plus épais ne sera qu'une vapeur transparente pour ton aimable sagacité.

Que vous m'avez attristé hier par ce regard jeté sur la pendule au moment où le timbre d'une heure avancée nous avertissait qu'un jour encore nous était ôté. ***, ma chère *** ! comme si en redisant ce nom je devais empêcher notre départie ou vous emporter avec moi, je le répète mille fois du fond de la plus triste des pensées.

Me refuserez-vous un mot d'adieu, quelques lignes dernières ? Adieu !

Votre pauvre docteur en larmes.

A LA MÊME

Mardi, 11 heures.

Vous m'avez défendu de vous écrire la nuit ; ô mon amie, grâce pour ma désobéissance de ce soir ! mon sommeil n'en souffrira pas ; je trouverais dans mon lit plus de fièvre que de repos. Quand je dis : je t'aime, et que mon cœur veut prendre quelque langage, tout ce que j'ai de vie se soulève, tout se précipite à l'expression de mon amour; quand je suis seul et que je presse de mes bras la poitrine où vit cet amour, comme pour contenir ce trésor et me l'assurer davantage, mon bonheur est de reconnaître par l'isolement combien je suis en proie, d'écouter le travail de la passion dans mon cœur, de ressentir dans tout mon corps la présence de la flamme de langueur qu'elle nourrit. Il me semble alors que mon amour est grand et digne*** ; mais lorsque je reviens en ta présence, que je retrouve le charme de ton regard, ton sourire, l'indicible expression de bonté qui rend chaque ligne de ta physionomie, je demeure confondu, je trouve que mon cœur est bien dépourvu, bien débile ; mon amour ne me paraît plus qu'une sorte de tiédeur comparé avec ce

que tu mérites. Mon amie, je ne vous aimerai assez que dans ma douleur ; ma douleur seule, lorsque je vous aurai perdue, prendra des degrés moins éloignés de vous. Ici ma vie est sous la tendresse de votre sollicitude, vous êtes ma gardienne, je ne puis sortir de l'étendue de votre surveillance ; partout elle me suit, m'éclaire, me préserve ; elle s'entretient dans les inquiétudes les plus touchantes, s'arme des reproches les plus doux, épie, devine, va pour les écarter mille lieues au-devant des maux. Mais que deviendrais-je hors du cercle de magiques bontés que vous avez formé autour de moi ? Dans quel vide affreux vais-je périr ? Tristes questions, je vous laisse ; que sert de mesurer l'abyme quand on doit être précipité ?

Pauvre *** ! et c'est vous que j'ai accusée de médiocrité de cœur ! Quel est le délire qui m'a fait prononcer des paroles aussi cruelles ? Mais avant-hier encore n'ai-je pas ouvert une autre blessure à côté de celle-là ? Mon Dieu ! qui peut savoir ce que souffre la tendresse d'une femme ? Qu'avez-vous pensé de mon cœur ? Qu'en pensez-vous mille fois le jour ? Y a-t-il un seul jour où un homme n'ait à se relever de mille fautes contre la délicatesse et la sensibilité, s'il vit aux pieds d'une femme ? Vous me donnez une fleur ; elle

est oubliée sur une table comme le serait le don de la plus pauvre main. Dans ce délaissement vous l'avisez et la sauvez d'un plus long oubli en la jetant dans les fossés du château. Leçon, reproche et tendresse mêlés.

Adieu, ***, votre disciple en tendresse.

A LA MÊME

Mercredi, 10 heures ½.

« CROYEZ-VOUS *que je vous aime ?* » Que de larmes j'ai versées sur ce peu de paroles ! Jetées à la fin d'une lettre où je reçois les plus tendres marques de votre affection, elles portent un reproche si plaintif et si pénétrant que toutes mes forces en sont encore abattues. Quels charmes avez-vous pratiqués depuis quelques jours, reine des enchantements, pour dissiper mon humeur inquiète, détruire le principe de toutes mes injustices et me toucher enfin de je ne sais quelle grâce qui me rend un homme nouveau, animé de la plus vive foi en votre amour ? Voyez à quel point je suis converti : Vous m'avez pressé hier encore de ne pas manquer les occasions de fortune ; j'avais déjà souffert de ce

conseil plusieurs fois donné, il grossissait mes accusations ; mais hier je n'ai pu y reconnaître que l'inspiration du plus généreux intérêt, qu'un sacrifice à vos inquiétudes de mon avenir. ***, je dois vous admirer et vous aimer avec redoublement dans ce conseil, mais si je l'acceptais, serais-je encore celui qui mérita l'affection si dévouée qui vous l'inspire ? Faut-il, mon amie, que je rappelle votre histoire déplorable et quelle contrainte on a mise sur votre vie entière ? Pauvre fiancée ! La mort elle-même fut au moment de protester pour vous contre la violence qu'on vous faisait souffrir. Vous donc qui savez tout ce que coûte un engagement contre son cœur, croiriez-vous que je vous aime, tout ce que je vous ai appris de moi-même ne tomberait-il pas dans une comédie odieuse, si j'allais le plus volontairement du monde accomplir ce qui vous coûta presque la vie ? Je vous entends qui ne vous reprochez rien moins que la perte de mon avenir. O mon amie, je vous en conjure, ne vous tourmentez pas avec cette pensée ; je sais que vous y avez du penchant. Si vous saviez mon parti pris et comme j'entends la vie, vous ne vous battriez pas de nouveau sur ce point, vous vous applaudiriez plutôt.

Quand nous nous sommes trouvés

seuls hier, je venais de lire votre lettre, j'avais le cœur plein de la touchante surprise du *gage non demandé*. Pourquoi mon bonheur n'a-t-il pas éclaté ? Qu'avais-je à dire qui eût le droit de différer d'un instant les marques de ma reconnaissance ? L'affreuse crainte me possède qu'un mouvement défavorable à mon cœur n'ait ému le vôtre dans ce moment. Mais en sommes-nous au calcul des signes et des paroles ? Ne retombé-je point par cette crainte dans ce qui vous a si cruellement affligée ?

Voici votre ménagère. Vous me dites hier au soir et encore aujourd'hui par elle : « *Vous n'êtes point gêné par ce retard d'un jour ?* » C'est sans doute une façon de dire publiquement : Quel bonheur ! Encore un jour ! Y avez-vous mis un autre sens ? Cela ne peut pas s'entendre à la lettre.

Adieu, ***, adieu ! Ce mot est triste, comme je l'écris vite et avec quel empressement de bonheur, quand je cesse de t'écrire pour courir me placer sous tes yeux ?

Non, un jour encore dans tes regards ne me cause nulle gêne. Etrange ! S'avisa-t-on jamais d'une pareille question ?

Le plus tourmenté et bientôt le plus triste des docteurs.

A LA MÊME

Jeudi, 10 heures ½.

Vous avez donné à votre ami qui va vous quitter le seul bien qui pût l'encourager à la vie, la certitude pleine d'être aimé de vous. Mon existence n'avait pas de nœud. Je vivais sans dessein, tournant dans un cercle de travaux que je poussais péniblement. De là le malheur de jours dont j'ai mené la dépense le plus follement que j'ai pu, dans l'espérance de jeter bientôt la dernière pièce de cette vilaine monnaie. Mais aujourd'hui, cette vie qui n'avait pas de valeur, s'est augmentée d'un grand prix ; par vous, le plomb vil s'est changé en or. *** je suis le dépositaire attentif de ce qui t'appartient : je vivrai bien loin de toi, ma bien-aimée, mais qu'y aura-t-il qui puisse me faire sortir de la présence de ton amour ? N'entendrai-je pas toujours la douce voix de tes sollicitudes ? Ne serai-je pas toujours suivi de tes prières si émues, et cesserai-je jamais de voir les alarmes de tes regards ? O la plus attendrissante des femmes, tu as attaché à mon cœur des causes impérissables d'attendrissement. Comment pourrais-je sortir de ton empire ?

A la simple approche d'un souvenir je serai vaincu jusqu'aux larmes.

Votre docteur vous écrira les sentences de la sagesse, les opinions, les mouvements, les projets, les caprices, les goûts et les modes de son esprit, des notes sur quelques usages du monde, tout ce qui pourra vous apporter quelque intérêt dans votre solitude et vous y fortifier contre l'isolement. Contraint à ruser, son amour vous donnera le signe mystérieux à toute ligne de ses lettres. Point de formes, point d'habit, point de tours qu'il n'adopte pour se montrer mille fois dans une page, sûr d'être toujours reconnu et jamais découvert. Un parfum doit s'élever pour toi, ***, du plus vague langage, tout cela secrètement animé des émanations de mon cœur. Et toi, mon amie, tantôt libre et tantôt contrainte, tes lettres seront pour moi tour à tour la plus adorable expression [de] ton cœur, de tout ce qui est toi, ***, ou le voile le plus discret et le plus charmant dont la tendresse puisse disposer. Donnez-moi cette promesse et que vous userez du petit signe +.

Adieu, le temps m'échappe -- j'achèverai à ***...

A LA MÊME

Jeudi, 3 heures.

DANS quelle illusion croyez-vous être ? mon Dieu! pourquoi dites-vous de ces mots sans les expliquer ? C'est ainsi que vous me replongez dans les angoisses. Qu'avez-vous voulu dire ? Au nom de notre prochaine séparation, donnez-moi le sens de vos paroles. Mon Dieu ! faudra-t-il que je parte avec une autre douleur que celle de vous quitter ? Quatre mots d'explication par écrit le plus tôt que vous pourrez. Les occasions de vous voir sont trop rares et je souffre trop pour que vous me les laissiez attendre.

A LA MÊME

A **, samedi minuit.

** , demain nous serons séparés ! je n'ai plus que des larmes et d'affreux déchirements. Mais je ne veux pas dans cet adieu ajouter ma douleur au poids de la vôtre et vous ôter tout courage par l'exemple de ma défaillance. Recueillons-

nous plutôt dans ce reste de tant de jours heureux et causons d'avenir comme ceux qui vont mourir parlent d'immortalité. Il y a deux vers admirables que vous aimerez à redire sans doute ; ils renferment une sublime consolation :

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme,
Car l'âme est immortelle et la vie est un jour.

On n'a jamais mieux exprimé le *toujours* du cœur. Mon amie, tout est vaincu et renversé en moi, hors cette pensée que notre amour, exposé à toutes les douleurs, échappe à tout, brave toutes les lois de souffrance et de destruction dans son existence et sa durée. ***, résignons-nous à tous les accablements, notre destinée est ouverte à d'innombrables atteintes ; mais comme cette pauvre fille naufragée qui, en périssant, pressait sur son sein un portrait chéri, souffrons, la main posée sur notre cœur, et tenons toujours recueillie en nous-mêmes la pensée que vous m'aimez, que je vous aime ; nous en éprouverons du bien en vivant, comme elle en mourant.

Je vous laisse dans votre solitude ; que l'image de votre ami vous demeure, non point tel que vous le voyez aujourd'hui, si morne et si abattu qu'un enfant de cinq ans en a pris de l'étonnement, mais animé

de ce contentement qui éclaire son visage lorsqu'il vous parle seul à seule et que ses pensées suivent sans alarmes leur cours qui va se perdre en vous. Mais votre image, ô ma tendre ***, dans quelle expression l'arrêterai-je devant mes yeux ? Quelle préférence exercer dans la touchante mobilité qui se varie de toutes les émotions de votre cœur inépuisable, ***, échangeant une rose avec moi dans le jardin de ***, et *** pleurant un soir sur son amie qui souffrait. Oh! combien de degrés pleins de charme mènent de celle-là à celle-ci ! Bien peu de temps s'est passé depuis certain soir dans le salon de ***, et j'ai pu comprendre, autant que nous le pouvons, nous autres hommes, quel bien c'est que la tendresse d'une femme. Je me perds quand je songe combien la durée de l'absence est longue à se consumer ; mais chaque minute étant vivifiée par un souvenir, les heures passeront plus légères, si cette expression peut s'appliquer à ce qui ne laissera pas de m'écraser encore. Hélas ! en ce moment, je fais espérance de tout, je me rattache à tout comme un homme qui tombe ou qui se noie. Mon Dieu ! mon Dieu ! dites-moi donc ce que je vais devenir ? Etre emporté loin de vous, ***, ô ma chère *** songez que ce sera dans quelques heures le dernier mot, le

dernier regard entre nous qui nous aimons tant ! Non, je ne comprends pas cela. Pourquoi le ciel nous a-t-il montrés l'un à l'autre d'un penchant à nous aimer, ouvert par tant d'harmonies dans notre nature, par tant de convenances dans notre vie ? Ne sait-il unir que pour déchirer ! Mon amie, espérons dans notre amour. L'amour n'est-il pas plus fort que tout ? Adieu, ***. Laissez votre ami presser tout son bien sur son cœur. Adieu, ***, adieu ! — Que nos yeux soient stériles dans le moment fatal ; une larme peut tout perdre.

Vous serez Madame...[1] au bas de la lettre qui m'annoncera votre voyage à *** ; vous mettrez le signe O si vous consentez à cette façon de correspondre. Quand il faudra que vous montriez vos lettres, laissez une large place pour le post-scriptum, que vous remplirez après qu'on aura lu. De cette façon, il n'y en aura pas où vous ne puissiez me parler à découvert. Quand vous devrez aller à Z..., ou votre mère chez vous, vous m'en préviendrez ainsi que de la durée du séjour. Suivant les circonstances et l'humeur de votre mère, vous réglerez la forme et la nature de mes lettres ; s'il le faut ordonnez

1. Suit une initiale conventionnelle.

une suspension pendant ce temps. Nous jetterons à la mer pour sauver le vaisseau. Cependant vous m'écrirez (mon Dieu ! et ne pouvoir pas vous répondre !) pour me tenir au courant de tout. Il faut que je sache avec exactitude tous vos déplacements. Sauvons la seule ressource des lettres obscures par la prudence la plus vigilante et la plus minutieuse précaution. Que deviendrions-nous, je vous le demande, sans cette correspondance ?

A LA MÊME

Au Cayla, 30 novembre 1837.

Madame,

Enfin, j'ai pu sortir du Cayla ! il y a quinze jours, je suis monté à cheval avec toute la joie d'un convalescent déjà fort, pour aller rendre maintes visites et faire ma tournée dans le voisinage. Tout le monde m'a trouvé si bien rétabli et portant si vives les apparences de la santé qu'à peine pouvait-on croire qu'une maladie est passée par là si récemment. Ma toux elle-même, cette irritation opiniâtre qui a bravé tous les remèdes et les plus douces influences du climat, perd chaque

jour de sa rigueur et, par une contradiction fort singulière, semble diminuer à mesure que la saison se fait plus mauvaise. J'espère enfin que bientôt les dernières objections seront tombées et laisseront libre ma résolution de départ. — Eh ! quoi ? retourner à Paris au milieu de l'hiver ! Quel motif peut vous y contraindre ? Quel appel mystérieux et si puissant entendez-vous ? — Vous savez, Madame, ma vie de Paris et quelles sont ses sources : un travail dont les fruits inégaux ne remplissent quelquefois qu'à demi la mesure qui les recueille. Quelques emprunts ont été nécessaires : l'échéance des intérêts approche, je ne veux pas mettre un liard à la charge de mon père ; voilà pourquoi je veux retourner à Paris. D'ailleurs, ma science classique se rouille ici : je vois s'éteindre peu à peu ces souvenirs de latin et de grec que je laisserais mourir si volontiers si ma vie n'était attachée à la leur. Il faut donc les réchauffer, les réparer, les élever jusqu'à la sublime puissance d'un enseignement de collège, et cela ne peut se faire qu'à Paris.

Mlle Martin-Laforêt et sa mère ont réalisé le projet qu'elles m'avaient annoncé : vous savez qu'il se liait à un autre plus grave. On a beaucoup parlé, on a préparé, arrangé l'avenir : Dieu sait tout ce que cela

deviendra. Pour moi, jeté au milieu de courants contraires... mais pourquoi engager son esprit dans l'obscurité de l'avenir et troubler le présent par la pensée de ce qui ne sera peut-être jamais ? Attendre, c'est le grand secret de la vie, mais peut-être n'en est-ce que la moitié ? Savoir obéir est sans doute l'autre ; qu'en pensez-vous, Madame ?

Pardonnez-moi ce peu de réflexions presque philosophiques, c'est-à-dire presque ennuyeuses. Je suis au fond d'une campagne et dans ces sortes de séjours, on pense souvent plus qu'on ne veut. Vive mon ami Adrien[1] qui va passer l'hiver à Vienne, ville assez peu rêveuse, dit-on, bien qu'allemande. Le spleen s'envole dans un tour de valse et la musique adoucit les souvenirs.

Avez-vous reçu des nouvelles de notre voyageur et de Saint Martin ? sont-elles bonnes ? Vous savez, Madame, combien je suis heureux de recevoir des réponses heureuses à ces questions.

Veuillez, je vous prie, faire agréer mes souvenirs à monsieur de Maistre.

Je suis, Madame, le plus respectueusement attaché de vos serviteurs.

1 Adrien de Sainte-Marie, frère de Mme de Maistre.

A SA SŒUR

Paris, 18 février 1838.

Ne crains rien, chère Eugénie, je suis à Paris, il est vrai, dans ce mauvais air dont tu me parles, au milieu des tentations les plus perfides pour une santé encore ébranlée comme la mienne, mais au milieu de ces dangers j'occupe un asile sûr, une retraite impénétrable à tous maux, une espèce de serre chaude où le tempérament le plus délicat doit prospérer et fleurir. J'étais descendu à l'hôtel de la rue du Port-Mahon avec le dessein de me rapprocher du faubourg Saint-Germain aussitôt que je le pourrais. Cinq jours se passèrent et chaque soir c'était une véritable douleur de se séparer pour aller au loin à travers le froid chercher un gîte glacé, lorsqu'on avisa qu'il y avait dans la maison, dans une aile séparée, une petite chambre, une logette, suffisante pour un garçon comme moi qui ne traîne pas grand équipage. Sur-le-champ elle fut louée, meublée, ornée, garnie de tout ce qui peut faire aimer un intérieur d'étroite mesure. Tout le menu détail des attentions fines se trouve dans cette cellule : tapis, nattes, flacons, provisions de sucre, enfin

un oreiller rose de la main de Caro, pour le charme de mes rêves ; c'est dans ce retrait parfumé que ma seigneurie vous écrit, assez semblable à un favori des fées.

Voilà plus de quinze jours que je suis arrivé et (grande marque de sagesse) je n'ai pas encore mis le bout du pied dans le monde. Il ne dépendrait pourtant que de mon caprice d'aller montrer ma tête ronde (je me suis fait tondre comme un puritain) dans mes salons d'autrefois ; mais adieu les caprices ; ils ne sont plus écoutés ou plutôt ils ont délogé, laissant la place à un esprit de constance et de recueillement dont je suis moi-même tout édifié. Entre ma tante et ma fiancée, mes soirées se passent, douces et promptes et sans autre incident fâcheux que le coup redoublé de dix heures qui sonne notre séparation. Tu vois que je me range sans trop regimber à des habitudes meilleures, et j'espère que j'en recevrai des compliments même de la part de Mimin[1].

Hors mes amis intimes, Raynaud et M. Buquet, je n'ai vu personne. Nouveau saint, je vis dans le monde comme n'y étant pas, et je puis, au milieu de Babylone, dater mes lettres de la solitude. Je ne te donnerai donc d'autres nouvelles

1. Sa sœur Marie qu'il appelle ordinairement Mimi.

cette fois que celles de mes amis les plus proches. M. d'Aurevilly est encore souffrant; il me prie de t'exprimer ses remerciements pour le souvenir de la *poire*. Hélas! c'était la seule qui fût gâtée mais cela n'ôte rien à la valeur qu'il y attache, et il n'attend qu'un peu de répit dans son mal pour te marquer lui-même sa reconnaissance.

Autre bulletin de malade. J'ai trouvé les enfants de Raynaud avec la fièvre scarlatine. Eugénie est guérie, mais le petit Auguste (Maurice maintenant[1]) a donné de grandes inquiétudes. Il va un peu mieux aujourd'hui et paraît être hors d'affaire.

Quelques jours après mon arrivée, j'ai présenté Raynaud à Mademoiselle Martin. Depuis, la maladie des enfants d'une part, et, de l'autre, de cruelles engelures qui ne font qu'une plaie de ces charmants petits pieds que tu sais, ont empêché tout échange de visites.

La maladie et les souffrances jouent un grand rôle dans tout ce que je viens de dire ; j'aime à penser que vous êtes plus heureux au Cayla et que papa devient de plus en plus content de ses jambes.

J'ai mis dans la boîte au jabot de la

2. Maurice Raynaud, le futur médecin, auteur des *Médecins au temps de Molière*, filleul de Maurice.

poudre dentifrice et une brosse pour vous, ma belle, et un peigne destiné à figurer sur le chef-d'œuvre de Mimi. Je *veux* qu'on s'en serve tous les jours.

Mille tendresses à tout le monde. Je t'aime et t'embrasse.

A PAUL QUEMPER

Paris, 15 mars 1838.

DEUX lettres sans réponse ! qu'aurez-vous pensé de moi, mon ami ! Aurez-vous attribué à la négligence, à l'oubli, un si long silence ? Que j'en serais désolé ! Quelle douleur de songer qu'un soupçon d'attiédissement par l'absence a pu entrer dans votre esprit ! Rier dans mon cœur n'est coupable de ce qui a dû vous affliger ; les événements seuls en sont la cause. Je vais tout expliquer.

Le jour même où vous m'écriviez votre lettre datée de la Nouvelle-Orléans, le 11 juin, je quittais Paris en convalescence d'une maladie de poitrine dont je donnais quelques signes à l'époque de votre départ. Arrivé dans ma famille après quelque séjour dans le Nivernais, je redevins malade, mais d'une autre maladie que celle

dont je venais guérir les derniers restes. Une fièvre d'accès se déclara qui, au bout de quelque temps, dégénéra en fièvre lente et de consomption. Trois mois se passèrent à descendre une pente douce, mais qui menait au bord de certain fleuve qu'on ne passe qu'une fois, et déjà j'avais un pied dans la barque, lorsque je me ravisai et repris tout aussi lentement le chemin de la vie. Le tout, aller et venir, a duré six mois.

A mon retour ici (1er février) j'ai eu vos lettres qu'on avait négligé de m'envoyer. Que je suis heureux, mon ami, d'y voir le plein succès de votre voyage et la promesse d'un prochain retour ! Enfin vous avez conquis le gage du repos, du bien-être, de tous les biens ; vous n'avez plus qu'à repasser l'Atlantique pour mettre la dernière main à votre œuvre en vous établissant dans le seul pays où l'on sache jouir et donner quelque verve à l'usage monotone de la vie. Hâtez-vous donc, mon cher Paul ; que ce beau mois de mai vous ramène parmi nous *victorieux*, *content*, et tel que mes vœux vous ont toujours voulu.

Je suis revenu ici assez bien rétabli et avec espoir de meilleure fortune. Qu'est-ce à dire et quelle étrange nouveauté est ceci ? Rien sinon la chose du monde

la plus commune qui se fait tous les jours et par tout pays, un mariage, ici, à Paris, avec une enfant qui naquit pour moi, il y a dix-huit ans, à six mille lieues de la France, à Batavia. Elle a nom Caroline de Gervain, de grands yeux bleus qui éclairent une physionomie fort délicate, une taille des plus déliées, un pied oriental de petitesse, enfin (sans amour-propre d'amant) un ensemble exquis et fin qui ne vous déplaira pas. La fortune est dans le commerce avec les Indes : pas considérable encore, mais avec toutes chances de développement. Les engagements sont pris et toutes choses réglées ; nous n'attendons plus que les arrivages de Calcutta, qui nous apportent des pièces indispensables à la célébration d'un mariage, pour serrer les derniers nœuds. Si vous partez au mois de mai, vous serez ici à temps pour assister à l'agonie de ma vie de garçon et me voir sauter le pas.

On a bavardé infiniment sur le mariage : dans tous les temps on en a dit cent sottises et c'est une condition des plus décriées qu'il y ait. Je n'ai cure de tout cela, mais je pense que c'est une assez belle application à faire de tout ce qu'on a pu recueillir de sagesse et de bon sens sur la vie. Vos pensées sur le mélange égal de la poésie avec la réalité et le soin

d'éviter les extrêmes ne pouvaient venir plus à propos : c'est une affaire d'équilibre que le mariage ; vous m'avez donné le balancier. Quelle est sur ces matières l'opinion de notre ami *des Grèves*, qu'est devenu son esprit, je n'en sais rien ; j'ignore même ce qu'il a fait de sa personne. Depuis son voyage avec Duquesnel au mois de mai dernier, je n'ai pas eu de ses nouvelles. Je serais bien fâché que cette amitié-là fût rompue : je tiens à Hippolyte par toutes sortes de motifs de cœur et de souvenir. J'espère que votre retour sera l'époque d'un rapprochement général.

Soyez fidèle à la date que vous me marquez, le 1er mai ; songez que je compterai les jours à partir de celui-là et qu'une erreur serait bien cruelle. Mon bonheur ne sera pas plein si je ne vous vois pas là à mes côtés, un certain jour.

A SON PÈRE

Paris, 11 mai 1838.

TOUJOURS de nouveaux regrets à joindre à tant d'autres ! Pauvre Lily sitôt emportée et par un mal qui semblait d'abord si peu de chose ! Mais l'exemple de sa sœur était là qui devait nous faire

craindre ce qui est arrivé. En huit ans, trois de cette famille sont morts, et tous dans la force de l'âge ; cela ferait croire à quelque fatalité, si nous n'avions point des lumières qui nous empêchent de tomber dans cette croyance cruelle. Le coup que vous avez reçu a dû être d'autant plus douloureux, mon cher papa, que vous étiez ensemble comme frère et sœur. Pour moi le souvenir de ce pauvre Victor que j'avais aimé d'enfance ajoute encore à mon affliction : Lily avait avec lui beaucoup de ressemblance ; c'était son image et la voilà détruite.

Nous allons tous bien ici : mes accès de fièvre n'ont pas reparu et me laissent profiter de la belle saison pour achever de réparer ma santé. Je vais essayer de nouveau le lait d'ânesse ; je pense que mon estomac, qui s'est beaucoup fortifié depuis quelque temps, pourra le supporter. En vérité, si je ne me rétablis pas au milieu des soins qui m'entourent, il faut renoncer à la santé. Vous savez quelle est notre vie et par les détails que Mlle Laforêt vous a donnés, et par ceux que vous tenez de moi-même. Rien n'est plus propre que cette façon de vivre à réparer le mal du passé et à me préparer à ma condition à venir. C'est une sorte de transition pleine de douceur de ma liberté de garçon

aux engagements que je dois prendre. Quand finira ce noviciat ? Nous ne pouvons pas assigner un terme ; cela dépend un peu des vents et des flots, mais Dieu aidant les vaisseaux arriveront et avec eux la fin de cette incertitude. J'espère qu'aux derniers jours de ce mois nous ne serons plus à désirer des nouvelles.

.....

Chacun ici dit à chacun là-bas mille choses aimables.

Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

A JULES BARBEY D'AUREVILLY

Jeudi, 2 heures, après-midi, 14 juin 1838.

Le jour est triste et j'imite le jour. Ah ! mon ami, que sommes-nous, ou plutôt que suis-je pour souffrir ainsi sans relâche de toutes choses autour de moi, et voir mon humeur suivre les variations de la lumière ? J'ai pensé quelque temps que cette sensibilité bizarre était un travers de ma jeunesse qui disparaîtrait avec elle ; mais le progrès des ans, en quoi j'espérais, me fait voir que j'ai un mal incurable et qui va s'aigris-

sant. Les journées les plus unies, les plus paisibles sont encore pour moi traversées de mille accidents imperceptibles et qui n'atteignent que moi. Cela s'élève à des degrés que vous ne pourriez croire. Aussi qu'y a-t-il de plus rompu que ma vie et quel fil si léger qui soit plus mobile que mon âme ?

J'ai à peine écrit quelques pages de cette lettre dont le travail avait d'abord tant d'attraits. Qui sait quand je la terminerai ? Mais j'y mettrai le dernier mot assurément : je ne veux pas accepter le dédit cent fois offert par l'esprit le plus inconstant et le plus prompt au dégoût qui fut jamais. Vaille que vaille, vous aurez cette pièce ; pièce en effet et des plus pesantes ; attirail de phrases presque pédantes sous ce joli nom de lettres qui suppose toutes les grâces de l'esprit et ce qu'il y a de plus heureux dans les hasards du style, le tout plus léger qu'une vapeur. Si j'en croyais mes lueurs de bon sens, je renoncerais pour toute la vie à écrire un seul mot de composition. Plus j'avance, plus le fantôme (l'idéal) s'élève et devient inimitable. Ce mot propre, cette expression, la seule qui convient, dont parle La Bruyère, je n'ai jamais reconnu au contentement de mon esprit que je l'eusse saisie, et l'eussé-je attrapée, reste l'arran-

gement, et les combinaisons infinies, et la variété, et le piquant, et le solide, la nouveauté dans les termes usés, l'imprévu, l'image dans le mot et le contour, la justesse des proportions, enfin tout, le don d'écrire, le talent : et de tout cela je n'ai guère que la bonne volonté. — Demain, si vous voulez, nous irons dîner chez Gaudin.

Pardonnez-moi ce cours de rhétorique. Il faut garder et couvrir ces choses. Fi donc, le pédant !

Adieu. Bonjour.

A SON PÈRE

Paris, 30 juin [1838].

Nous avons enfin, mon cher papa, ces nouvelles de l'Inde[1] si impatiemment attendues. Elles ne sont pas aussi bonnes que nous aimions à l'espérer et il nous arrive, ce qui se voit si souvent, que, parmi nos espérances, les plus chères ont été trompées. Cet échec serait tout à fait désolant pour des enfants gâtés de la fortune, peu accoutumés à faire entrer les revers dans leurs

1. Patrie de sa fiancée, Mlle Caroline Gervain.

calculs ; mais, quand on a su tenir compte des chances humaines, si le désappointement ne cesse pas d'être cruel, du moins il n'a pas sur l'esprit le terrible avantage de la surprise, et l'on reste supérieur à l'événement.

Voilà donc six mois d'attente frappés de malheur ; mais faut-il se tenir pour battus et céder à ce contre-temps comme ceux qui n'ont rien prévu, quand on a su se donner l'avantage de la prévoyance ? Je ne sache rien qui soit si triste, après le malheur lui-même, que de s'abandonner au malheur et de ne pas répondre aux traits contraires du sort par l'accomplissement même de ce qu'il a voulu déjouer. Ici, tout nous engage à agir en dépit des circonstances, et le seul remède à ce qui est arrivé est dans l'exécution du dessein qu'attaque l'événement fâcheux. La fortune du commerce est fort changeante, vous le savez, et vous l'avez su avant ce jour ; le prix est au courage et à l'opiniâtreté. Pourquoi, lorsque les débuts sont faits de ce côté, se jeter d'un autre et multiplier la peine des commencements ? Je crois donc qu'il est sage de ne pas sortir de cette carrière où nous avons pour nous l'expérience parfaite de Mlle Martin [1],

1. Mlle Martin-Laforêt, tante de Caroline

un nom connu et tout ce que peuvent promettre la jeunesse, l'affection et la résolution réunies. Or, il n'y a pas de temps à perdre ; il faut se remettre à l'œuvre et ne laisser rien refroidir. Mais que pouvons-nous faire dans la situation présente ? Je paralyserai tout pour peu que je m'arrête encore dans un état vague, sans nom et qui m'interdit toute activité. Rien n'est plus fâcheux que l'incertitude : mieux vaudrait un mauvais parti pris sur-le-champ, que le meilleur après de longues hésitations. Mais ici tout nous pousse vers le même point ; notre avenir va tout de ce côté ; sa tendance est si manifeste, qu'elle doit nous entraîner sans la moindre résistance ; résister pour céder plus tard, c'est tout gâter ; la fortune veut qu'on se hâte, c'est une course où rien ne sert de courir, si l'on n'est pas parti à temps. Or, le premier pas c'est notre mariage. Mariés, tout devient simple et ne souffre d'autres difficultés que celles qui s'attachent à toutes choses ici-bas. Avec de la persévérance et les moyens que Mlle Martin vous exposera, tôt ou tard nous bâtirons quelque petit édifice où se fixera dame fortune, fallût-il aller la chercher aux Indes.

Je ne rassemble ici que les motifs exté-

rieurs et d'intérêt qui doivent nous porter à un prompt accomplissement d'un dessein arrêté et si longtemps suspendu. Les raisons de cœur et toutes les autres, je les passe, sachant que je m'adresse à bon entendeur.

Tout le monde va bien ici et vous dit à tous mille choses aimables.

Je vous embrasse tendrement.

A H. DE LA MORVONNAIS

Paris, 8 novembre 1838.

A Dieu ne plaise, mon cher ami, que j'oublie jamais la Bretagne et rien de ce qui se rattache à une époque de ma vie que vous sûtes me rendre si regrettable ; mais vous n'ignorez point le train des choses et comme les circonstances semblent altérer ce qui demeure intact au fond des cœurs. Ma vie a été fort agitée ces dernières années ; j'ai essuyé des maladies, j'ai fait quelques voyages, je me suis efforcé de débrouiller d'assez grandes difficultés, enfin j'ai été l'homme le plus tiraillé et le plus empêché du monde. Heureusement tout ce tracas tire à sa fin, et même je puis dire que j'en suis tout à fait

débarrassé, puisqu'il n'y a plus que quelques jours d'ici à un avenir qui me récompensera, j'espère, de tous les maux passés. Je me marierai, le 15 de ce mois, à une jeune fille qui n'était pas née pour moi, si l'on eût consulté les probabilités, mais que la fortune, qui aime les surprises, a poussée dans mes bras du fond des Indes Orientales. *Ce sont là de ses coups.* Grâce à cette charmante bizarrerie du sort, ma vie sera désormais plus unie, et j'y trouverai enfin ces loisirs si longtemps enviés.

Vous, mon ami, vous consacrez les vôtres à la poésie dans la solitude que vous aimez ; c'est sans doute une existence pleine de charmes, mais il faut pour la mener une nature privilégiée, une sorte de vocation exclusive pour le culte du beau et les fantaisies de l'imagination. Vous m'annoncez un recueil de vos poésies ; je n'ai rien reçu et suis dans une grande impatience de goûter les fruits de votre solitude.

A JULES BARBEY D'AUREVILLY

14 février.

Je jouis d'une chaleur pleine dans la petite retraite qu'on a garnie pour moi. Les formes de la vie sont meilleures, mais le fond s'en ressentira-t-il ? Qu'est-ce que je viens vous dire ? J'aime et je suis aimé ; tout est dit, ce semble, avec cela ; pour plusieurs peut-être, mais non pas pour moi. Toutes mes facultés ne sont pas remplies par cette certitude dont jouit mon cœur, le vide est plus haut, la souffrance s'y est réfugiée. L'amour, dit-on, c'est la plénitude de la vie. Qu'est-ce donc à dire ! Que je n'aime qu'à demi ou que ma vie est trop grande pour être remplie même par un amour parfait ? Je n'ai pas cette présomption et je souffre pourtant, et je ne jouis presque jamais de l'oubli de tout dans une seule pensée. O tête inquiète ! Il n'y a pour moi d'irréprochables que les moments d'exaltation gagnée par les enivrements secrets de la pensée. Il me semble que je ne puis comparer ma pensée (c'est presque fou) qu'à un feu du ciel qui frémit à l'horizon entre deux mondes. Mme de Staël prétend qu'il est rare qu'un sentiment ou une idée soient

dans toute leur force quand on peut les exprimer par une image ; Dieu sait pourtant que je sens pleinement ce que je vous dis et que je serais fort empêché de vous donner une expression différente. On me trouve ici l'air triste, gêné, malheureux, si bien qu'on a été sur le point de me prendre à part pour une explication. Il leur semble que je me repens. J'ai protesté de l'absence de tout repentir des engagements pris et de tout chagrin positif, et il n'y a rien de plus vrai. Mais comment persuader contre les apparences d'une figure frappée d'une tristesse ineffaçable ? Ah ! disent-elles, comme en se ravisant, c'est le retranchement de vos cheveux qui vous rend d'une mine si austère. Les cheveux repousseront et il n'y aura que plus d'ombre.

Adieu. Je remonte et vais faire le rayonnement autant que faire se pourra.

AU MÊME

Jeudi midi, 28 février 1839.

Qui pourrait, ô soleil, t'accuser d'imposture ! s'écrie Jacques Delille. Je porte aujourd'hui le même défi et tout aussi pompeusement, car il a scrupuleusement tenu

toutes les promesses qu'on m'avait faites en son nom. Je vais mieux, et toujours mieux depuis mardi où le soleil a commencé à se faire sentir. Le divin aiguillon m'a piqué et j'ai poussé un cri de vie. Mes forces se rassemblent ; je puis me soutenir et je me relève de cette profonde faiblesse où je m'étais presque perdu. Reste le mal de gorge et reste la toux ; mais ce sont mes moindres soucis ; pourvu que je rattrape un peu de forces et que je puisse vivre sans me traîner, je suis content. Il n'y a rien de pis que de s'affadir et de se fondre dans un lit. Sans être empereur, je voudrais mourir debout.

Si le beau temps ne s'interrompt pas, si le fil si délicat de la convalescence, qui me reguinde à la vie, ne se casse point en chemin, j'espère que nous pourrons bientôt nous rejoindre et commencer à nous dédommager de ce triste hiver. Quand mes jambes seront un peu raffermies et mon appétit redevenu honorable, je voudrais qu'un petit dîner rajustât nos vieilles causeries depuis si longtemps brisées. Vous trouverez fort impertinent que je vous parle de dîner, tandis que vous logez Grimaldi dans votre bourse ; mais qu'au Grimaldi ne tienne : je parviendrai bien à ramasser de çà, de là, assez de piécettes pour me déclarer votre amphitryon.

Bourdonnel est venu me voir mardi. Je lui ai trouvé le visage singulièrement altéré. Il allègue les travaux de sa thèse.

J'étais hier au Bois de Boulogne ; je vais partir pour le Jardin des Plantes : de ménagerie en ménagerie.

Je vous attends, ensemble Mme de Gesvres.

Votre

AU MÊME

Vendredi soir, 15 mars 1839.

J'ai vu ce matin le docteur, qui m'a donné d'assez bonnes nouvelles de votre névralgie. Ce bon docteur m'a presque grondé d'être resté si tard chez vous et d'avoir osé manger une perdrix aux truffes ; mais la plus heureuse digestion et un bon sommeil (Dieu vous en ait donné autant !) m'ont justifié avec surcroît. — J'ai maintenant l'esprit assez tranquille et suis tout entier renfermé dans le plaisir de vous écrire. La maison même est assez paisible et l'on y respire un peu plus à l'aise, comme à la faveur d'une trêve. Mais la folie va toujours son train se contentant de n'être que bouffonne. Hier soir, par exemple, ma pauvre tante

a déclaré, dans une discussion religieuse, qu'elle respectait fort et n'avait jamais enfreint les commandements de Dieu, mais qu'elle se moquait des commandements de l'Eglise et qu'elle ne s'en croyait pas moins bonne catholique...

On passe bien des folies aux femmes et elles font passer bien des folies ; mais, encore un coup, il y a un degré, même pour l'absurdité, et il est un point où la déraison n'a plus de sexe : c'est de l'extravagance pure...

Mais je voudrais avoir prouvé que je ne suis pas coupable d'intolérance en matière de vie privée, et *que je ris, ma foi, tout autant que je puis.*

A SA SŒUR

Au château des Coques, par la Charité

Paris, 8 avril 1839.

PLUIE et froidure t'auront accompagnée tout le long du voyage, ma chère amie ; on m'a dit que tous ces jours-ci le temps a été affreux. Mais au moment où je t'écris, j'ai la consolation de penser que, depuis deux jours, tu

jouis dans le repos du plaisir de la fatigue. Sur cette assurance, ma pensée a quitté la route de Nevers pour se mettre sur celle de Toulouse où roule Eran[1], toujours avec ce même cortège « de vent, de froidure et de pluie ». Ce pauvre Eran ! il m'a quitté avec une émotion qui m'a bien touché. Ce voyage de Paris et tout ce qui est survenu ont, en quelques mois, rapproché et mêlé nos vies (à Eran et à moi) plus que vingt ans n'avaient pu faire. Nous avons toujours vécu fort loin l'un de l'autre, et notre caractère, à chacun, ne servait pas beaucoup à réparer les distances. Enfin, les événements ont hâté ce qui devait arriver tôt ou tard, à l'âge où nous sommes venus, et nous nous sommes séparés avec un sentiment de plus dans le cœur. En vérité, le bien sort de partout ; c'est comme une poudre d'or subtile dont il n'y a rien qui ne recèle quelque molécule...

Je vis fort tranquille sous mes rideaux, et attendant avec assez de patience, grâce aux soins de Caro[2], aux livres et aux songes, la guérison que m'apportera le soleil. Je me plais assez dans cette séquestration presque complète du reste du monde ; car je ne suis pas aussi ennemi de la

1. Son frère Érembert.
2. Sa femme, Caroline.

solitude que tu pourrais le penser, et il y a en moi, bien avant en moi, des goûts et même des besoins que ne désavoueraient pas les amis les plus décidés de la vie de la campagne. J'espère que Dieu fera mûrir en même temps ces pensées et les moyens qui serviront à les réaliser.

M. Buquet est venu me voir le jour de ton départ, quelques heures après. Il est revenu hier pour *causer* avec moi, comme tu le veux. Il doit revenir la semaine prochaine ; enfin, j'espère que tout ira pour le mieux.

Ma gorge me fait un peu moins souffrir. Je dors assez bien et mange des sucreries, goût primitif en moi, comme tu sais.

Ta lettre se croisera sans doute avec la mienne et m'apportera, sans manquer, des nouvelles de votre voyage à tous. Dis à ces dames combien je suis impatient d'avoir ces nouvelles, et donne-leur celles du malade qui veut tenir la promesse qu'il a faite à leur sollicitude, qui lui est bien chère.

A JULES BARBEY D'AUREVILLY

Dimanche 11 heures, 14 avril.

ENFIN, après huit jours du plus profond anéantissement, je me reprends à la vie par l'acte le plus doux qui puisse m'y rattacher, vous écrire, mon ami, comme au temps de ma plus belle santé. Il y a bien un mois que je ne vous ai envoyé le moindre petit billet : je ne sais ; les dates sont un peu brouillées dans ma tête, mais je m'en rapporte à vos plaintes et à la longue interruption qu'ont souffertes toutes mes habitudes. Vous aussi vous avez souffert et beaucoup, mais dans la vie ; moi, j'étais gisant dans cet état sans nom où l'homme n'est plus rien que la matière de la douleur physique. Ah ! corps de mort, que tu es détestable ! Et nous revenons à la santé, à la vie, comme les lapins de La Fontaine au thym et au serpolet, avec une merveilleuse confiance. Déjà les projets me reviennent en tête, et j'en ai un pour aujourd'hui qui me rend aussi préoccupé et aussi joyeux que le marmot qui s'apprête à lancer son premier cerf-volant : si l'après-midi répond à la matinée, Caro et moi nous devons monter dans une voiture

découverte, mylord ou autre, pauvrement, et nous glisser jusqu'à l'air pur de la campagne. Mais avant de sortir de la ville, un petit détour nous mènera à votre porte politique et vous verrez devant vous votre ami ressuscité, devenu barbu et plus maigre que Don Quichotte.

Une nouvelle. Nous attendons la prochaine arrivée de M. Frédéric Dulac, mari de la sœur de Caro. Il vient pour régler ses comptes d'association de commerce dont je vous ai parlé. Pour moi, je suis résolu à garder ma profonde nullité, jusqu'à ce qu'un fait quelconque me mette le sceptre en main. Alors le roi fainéant sortira de son monastère. Tous les actes de ma tante ont pour but la conservation du pouvoir ; c'est l'idée fixe de ses extravagances. Comme il ne s'agit pas entre nous des fleurs de lys, qu'elle gouverne ou dégouverne tout à son aise.

Adieu toujours et toujours votre

AU MÊME

Lundi, 24 avril.

Je vous vois bien triste aujourd'hui par ce temps qui corromprait la joie la plus vive. Vous portiez, la dernière fois que vous êtes venu, la plus forte empreinte d'ennui que je vous aie vu depuis longtemps ; et c'est si rarement que vous sortez sans masque lorsque vous avez quelque douleur ! Ce que vous souffriez avant-hier était donc bien cruel ? Je ne viens pas vous aider contre votre ennemi ; vous vous passerez bien d'un second aussi faible que moi. Je veux tout simplement que vous lisiez de mon écriture puisque vous y prenez plaisir et que c'est autant de sauvé sur votre mal. Mes ennuis ne ressemblent pas aux vôtres et ne peuvent leur ressembler ; voilà pourquoi je puis vous parler de tout, même de ce qui m'accable le plus, sans vous causer nulle fatigue : ce sont des récits étranges qui font que vous vous détournez de vous-même pour les écouter. Il y a peu d'accidents dans ma vie, point de grande douleur; ni combats, ni retours de la fortune intérieure. Mon histoire morale se réduit à quelques traits que vous savez, et

je ne pense pas que l'avenir la grossisse de beaucoup d'autres. Tout en moi se passe dans un coin du cerveau ; c'est une contrée assez étrange, mes récits sentent un peu le visionnaire, mais comme jusqu'ici je n'ai attaché d'autre prix à mes rêves que celui que vous leur avez donné, peu m'importent-ils, quels qu'ils soient, pourvu que vous y trouviez quelque diversion à votre cœur.

Farewell, and yours for ever.

AU MÊME

Jeudi 25, après-midi (avril 1839).

Nulle théorie n'est plus belle que celle de la volonté et les fragments d'application qu'on en trouve çà et là m'ont toujours ravi d'admiration. Mais les théories sont des images roses dans leur région élevée ; plus près de terre les choses changent fort, je veux dire que les théories souffrent beaucoup dans la réalité, et qu'aucune ne peut être appliquée sans subir de grands retranchements. *Ceci posé*, je dis que le plan de conduite envers ma tante, que vous m'avez développé hier au soir, est très beau, et très

sage. C'est tout un poème à la gloire de la volonté, mais ce plan n'est pas exécutable dans les magnifiques proportions que vous lui avez données. Vous m'avez montré à moi-même porté par ma victoire dans les inaccessibles régions du calme, charmé par la paix intérieure, enfin habitant ce que les anciens appelaient *sapientium templa serena.* Le champ où ma volonté doit s'évertuer est trop petit, et le combat lui-même trop misérable pour ces grandes récompenses. Voici, tout bien mesuré, ce que je puis faire de plus héroïque pour ma tante : vous savez dans quels termes j'étais avec elle avant mon mariage. Causer à mon corps défendant, mais enfin tant bien que mal causer, et même une façon de rire ; ne pas quitter la place comme je fais aujourd'hui à la vue de son ombre seulement ; habitude du visage triste, sévère et contenue. Voilà ce que j'étais avec ma tante dans un temps où elle ne se plaignait pas de moi ; que puis-je faire de mieux que de reprendre ces antécédents peu à peu et par moment ? Même je ne dois pas faire davantage. Après ce qui s'est vu, se mettre à vouloir dépasser le passé, et le meilleur du passé, ce serait, je crois, pousser le jeu trop loin et jouer une trop manifeste comédie. Imaginez-vous me voir avec ma mine étique et tout l'ensemble de mes grâ-

ces, contrefaisant le jeune neveu dévoué, caressant, baisant, bouchonnant cette grosse femme dont la familiarité se répandrait bientôt en mots grossiers ou impurs comme un ivrogne qu'on embrasse et qui vous envoie au visage des bouffées de son vin. En conscience et même en conscience de délicatesse, je ne dois rien de plus ni au bonheur de ma femme ni à moi-même, que de reprendre mon ancienne façon de vie, qui était celle d'un homme naturellement sérieux, réservé, un peu triste et, à l'occasion, se déridant de son mieux. Je redeviendrai ce que j'ai toujours été à leurs yeux ; cela vaut mieux que de créer à grands frais un nouveau personnage. Tout cela étant donné, je me trouverai peut-être un peu moins mal, mais tous nerfs mis à part, ma condition sera toujours misérable. Il y a un mal radical et sans remède dans ma position. Si le mariage fait, ma tante m'eût exposé l'état de la maison et m'eût dit : tout ceci maintenant vous intéresse autant que moi, aidez-moi dans la conduite du ménage, que vos ordres soient mes ordres et que les miens soient les vôtres, si elle m'eût délicatement revêtu de cette autorité qui revient à tout homme par le titre de mari, si enfin elle eût fait ce qu'inspire un cœur, même ordinaire, en pareille occasion, ma

vie serait aisée et bien des difficultés seraient levées. Mais je n'ai pas cessé d'être à ses yeux le précepteur de Charles. Elle m'a dit, un jour, en pleine table, depuis mon mariage, et fort sérieusement, en parlant du maître de musique qu'elle voulait inviter à dîner : « *Vous savez, Maurice, combien je fais cas de tous les maîtres de mon neveu.* » Je n'ai gagné qu'un titre de plus : celui de *mâle* légitime de sa nièce. Grâce à ces fonctions je mange, je bois, j'ai une chambre et un lit dans la maison. Je vous jure que c'est l'exacte vérité et que je n'ai pas remarqué de sa part l'ombre d'un égard depuis que sa nièce est devenue Madame de Guérin. Cette pudeur de demander de l'argent, il faut que je l'essuie toutes les fois que je veux sortir avec cent sous dans ma poche : j'adresse la requête à Caroline, qui l'adresse à sa tante. C'est une profonde misère, mon ami, et pis qu'une misère, car cela ressemble, en vérité, à quelque chose..... que l'on voit par le monde, où les rôles de la main qui donne et de la main qui reçoit sont renversés. Quel remède à cela ? Il n'y en a point. Il faudrait tout briser pour prendre dans la maison le pied que je devrais y avoir, et ici Caro m'arrête : il faudrait en venir à une séparation, chose facile pour moi, mais pour elle, ce serait je ne sais quel

désespoir. Vous voyez qu'il n'y a plus seulement des nerfs malades chez moi.

AU MÊME

Mercredi, 20 juin.

Si vous voulez entendre parler d'un homme sans force, pris de langueur et de sommeil, informez-vous de moi. Aurais-je avalé quelque narcotique, ou serait-ce le commencement d'une certaine léthargie où je voudrais tomber enfin pour avoir la paix ? Mon ami, je suis l'incorrigible, celui qui vous chargera éternellement du mécontentement qu'il a de lui-même, de toutes choses et *quibusdam aliis*. N'êtes-vous point excédé de ces ravauderies d'une humeur que rien n'apaise ? Nul ne sait ce qui se passe en moi ; j'ai avec tout le monde le bon sens du silence. Je ne sais qu'une personne au monde à qui je voudrais, comme à vous, découvrir le dessous de ma taciturnité. Je vous dis tout ; mais peut-on tout dire et ne sauter aucun détail des misères intérieures ? Je ne vous épargne guère et pourtant de combien de points je vous fais grâce ! Vous savez que tel jour j'étais triste

ou gai, abattu ou plein de courage ; mais les causes de tout cela, vous les ignorez. Là surtout est la misère et ce qu'il y a de plus digne de pitié. Des hommes sont morts pour avoir flairé un billet parfumé : ce qui me pénètre et porte la souffrance dans mon sein n'est pas moins subtil que ces poisons invisibles. Joignez à cela des souffrances de cœur aussi bizarres que tout le reste, des mélanges incompréhensibles de passions sans enthousiasme. Ah ! c'est là mon grand mal, ce qui rend mes affections semblables à des maladies chroniques pour le degré de douleur et les singularités. Un homme enfin fait de telle sorte que s'il était en peinture il passerait pour l'ébauche d'un artiste plein de passion et d'idéal mais tout cassé par l'âge et pleurant son antique ardeur.

Encore de la folle mélancolie.

Adieu.

AU MÊME

Jeudi, 5 heures, 16 mai 1839.

Je suis retenu dans un état si bizarre qu'il est impossible de le définir et que je me dispenserais de vous en parler si vous n'attendiez pas toujours des nouvelles de votre malade. Je vais donc

comme d'habitude, c'est-à-dire poursuivant la même routine de journées stupidement endolories. Mais laissons là ce bulletin et parlons de vous d'abord et puis d'autres choses. Voilà donc M. Thiers hors de toute espérance ; cela me fâche peu pour lui, mais beaucoup pour vous. Au demeurant vous n'aviez pas léché trop vivement l'appât et vous vous êtes épargné le désappointement. Mais vous n'en demeurez pas moins à sec comme le poète de Boileau.

...Sur le Wahal ainsi que sur le Leck ;

c'est votre maladie, à vous, en ce moment, et je veux en avoir les bulletins. Me reprocherez-vous ce sentiment un peu féminin ? Je vous en veux d'avoir affronté le plus inutilement du monde les balles de l'émeute. Souvenez-vous donc des vers de Voltaire sur le salpêtre entassé par des sots. Je veux bien que vous ne songiez pas à vous, mais n'avez-vous pas d'autres vous-mêmes, qu'il n'est pas permis d'oublier ? Soyez donc un peu moins de notre nation, et n'allez pas ainsi coqueter avec la mort. — M. Frédéric est arrivé hier ; il loge ici. Je suis si fatigué de commérages et de criailleries de femmes que j'ajourne tout récit. En quatre mots, de vive voix,

je vous dirais le tout qui se résout favorablement.

On rentre. J'écris dans le salon, il faut que je plie bagage.

Farewell.

AU MÊME

Mardi soir, 22 mai.

Il pleut. Qui sait si je pourrai vous voir demain ? Causons donc un peu et, avec cette chère illusion qui nous vient d'écrire, tâchons de nous récompenser. Il est vrai que je ne tire pas de cette ressource tout ce qu'elle contient ; je me délibère rarement à écrire, et cela encore pour fournir une carrière de quelques lignes sur un morceau de papier qui n'envelopperait pas une boucle de cheveux. Mais quoi ! ignorez-vous que tout se passe laborieusement dans ma tête, et que rien n'en sort que par une manière de sécrétion des plus lentes et des plus douloureuses ? Ah ! j'ai une organisation bien cruelle ! Elle m'accorde avec tant de peine ce que je lui demande ! Ingrate, elle vaudrait beaucoup mieux. Je ne veux pas vous dire tout ce qu'elle me coûte de souffrances ; vous ne pourriez le croire et vous estime-

riez que je suis dans ces accès où je retourne sur moi-même et suis tout attaché à me ronger le sein. Cependant ce que vous disiez dimanche est bien vrai, j'aime à écrire ; mais c'est un penchant triste et plein d'angoisses comme celui qui nous entraîne à exercer une manie douloureuse. Oui, nous sommes de drôles d'animaux ; vous, vous vous plaisez à goûter tout ce qu'on peut goûter de la mort sans l'avaler tout à fait, et moi je suis assez friand de l'émotion de la pitié pour me rendre à mes propres yeux un des plus déplorables mortels.

Je ne tirerai jamais rien de bon de ce maudit cerveau où cependant, j'en suis bien sûr, loge quelque chose qui n'est pas sans prix. C'est la destinée de la perle de l'huître au fond de l'océan. Combien et de la plus belle eau, qui ne seront jamais tirées à la lumière !

Demain, si les nuages tarissent, vous me verrez chez vous dans les premières heures de l'après-midi.

Voyez la folie ! Je voudrais écrire quelque chose pour une revue, pour battre un peu monnaie ; mais je n'ai dans la tête que des sujets insensés.

Votre ami,

Heautontimoroumenos.

AU MÊME

Mardi, 2 heures, 24 juillet.

PRENEZ en considération le ciel pluvieux, la volonté souveraine de mia Caro, et accueillez gracieusement ce petit courrier. Voilà deux promesses faussées et deux billets payant pour ma personne ; je serais plein de remords si je ne savais que je vous envoie à peu près ma valeur dans ce que je vous écris et qu'à tout prendre mieux vaut encore me lire que m'écouter.

Voici ce que vous m'avez demandé l'autre jour, cette analyse du secret de ma très aimable nature :

Maudit censeur, te tairas-tu ?

« froid et enthousiaste ; examen et imagination (imagination et examen serait plus juste, mais je transcris). Esprit mécontent, disposition à la satire triste et amère, dominée par un amour et une puissance extraordinaire pour l'idéal ». J'avais écrit un peu plus haut : « L'enthousiasme dans une intelligence médiocre : de toutes les combinaisons tristes ou ridicules que présente l'esprit humain, aucune ne me fâche autant que celle-là. » Serait-ce

pas le secret de mon éternel mécontentement ?

Débrouillez tout cela si vous pouvez ; pour moi, grâce à Dieu, je commence à me soucier assez peu de ce qui peut se passer en moi, et veux enfin me démêler de moi-même en plantant là cette psychologie qui est un mot disgracieux et une manie fort sotte de notre siècle.

AU MÊME

Jeudi, après-midi, 23 août.

Il pleut. Ah! que je suis heureux de cette tristesse du temps, et qu'il y a du charme à se sentir tomber de saison en saison ! C'est le plaisir de passer que nous goûtons ainsi. Si la vie ne passait pas ou si nous ne passions point dans la vie, les changements ne nous toucheraient guère, et je ne vous parlerais pas si souvent de l'état des jours et des symptômes du retour du printemps ou de l'automne. Autrefois je n'étais pas si pressé de vivre ; je désirais vivement l'avenir, mais je savais l'attendre assez patiemment. Aujourd'hui, à peu près établi dans la vie et n'ayant aucune entreprise dont la fin soit

cachée dans les années que j'attends, je suis travaillé d'impatience et trouve que rien n'est long comme le temps. J'ai cela de commun avec les grands personnages qui ne font qu'aller et venir et ne sauraient rester en place.

Samedi 25, on renverse le pot ici, je viendrai vous demander à dîner. Dites-moi si cela vous accommode. Si nous faisions ce jour-là cette éternelle visite que vous savez ? Qu'en pensez-vous ? Je m'équiperais à l'avenant.

For ever, vôtre

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

A ses sœurs..... 7
A sa sœur Eugénie 8
A son père..... 10
A ses sœurs 13
A M. l'abbé Buquet 16
A sa sœur Eugénie 21
A la même..... 26
A la même..... 31
A la même..... 36
A la même..... 40
A sa famille..... 45
A ses sœurs 50
A sa sœur Eugénie..... 52
A son père..... 54
A sa sœur Eugénie..... 56
A la même..... 62
A son père..... 67
Au même 68
A sa sœur Eugénie..... 73
A M. de Bayne..... 79
A sa sœur Eugénie..... 84
A sa sœur 85
A François du Breil de Marzan..... 93
Au même 98
A M. de Bayne..... 100
A M. Raymond de Rivières..... 107
A F. du Breil de Marzan 113
A sa sœur..... 113
A F. du Breil de Marzan 123

Au même 126
A H. de la Morvonnais..... 128
Au même 129
A F. du Breil de Marzan 131
A H. de la Morvonnais..... 134
Au même 137
A F. du Breil de Marzan 141
A M. Paul Quemper 144
Au même 147
A sa sœur..... 150
A H. de la Morvonnais..... 156
A sa sœur..... 168
A H. de la Morvonnais..... 174
Au même 187
A sa sœur..... 196
A H. de la Morvonnais..... 199
A son père..... 206
A H. de la Morvonnais..... 209
A F. du Breil de Marzan 212
A son père..... 216
A Paul Quemper..... 217
A F. du Breil de Marzan 220
A H. de la Morvonnais..... 222
A sa sœur..... 227
A la même..... 231
A H. de la Morvonnais..... 235
Au même 238
Au même 243
Au même..... 247
A son père..... 250
A sa sœur..... 254
A H. de la Morvonnais..... 258
A M. Amédée Duquesnel..... 261
A sa sœur..... 264
A F. du Breil de Marzan 268
A H. de la Morvonnais..... 272
A sa sœur..... 277
A H. de la Morvonnais..... 279
A F. du Breil de Marzan..... 283
A sa famille..... 286

A H. de la Morvonnais 287
A son père 288
A sa sœur 290
A son père 295
A H. de la Morvonnais 298
A sa sœur 300
A H. de la Morvonnais 303
A Paul Quemper 305
A sa sœur Marie 308
A H. de la Morvonnais 311
Au même 315
A sa sœur Eugénie 317
A la même 319
A H. de la Morvonnais 321
A Jules Barbey d'Aurevilly 324
Au même 325
A Paul Quemper 327
A Jules Barbey d'Aurevilly 330
A sa sœur 331
A Madame de Maistre 333
A la même 336
A la même 340
A la même 343
A la même 345
A la même 345
A la même 349
A sa sœur 352
A Paul Quemper 356
A son père 358
A Jules Barbey d'Aurevilly 360
A son père 362
A H. de la Morvonnais 365
A Jules Barbey d'Aurevilly 367
Au même 368
Au même 370
A sa sœur 371
A Jules Barbey d'Aurevilly 374
Au même 376
Au même 377
Au même 381

Au même 382
Au même 384
Au même 386
Au même 387

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 22 MARS 1930
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE ALENÇONNAISE
F. GRISARD, *Administrateur*
11, RUE DES MARCHERIES, 11
ALENÇON (ORNE)

843.89 G93 1930 V02

a39001 008038443b